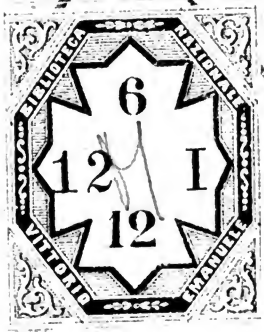
HISTOIRE DU PRINCE ERASTUS FILS DE L'EMPEREUR...

: chevalier de Mailly

Digitized by Google

6
34-e
38



Digitized by Google

XVI. 11. 3 P

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DU PRINCE
ERASTUS
FILS
DE L'EMPEREUR
DIOCLETIEN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez PIERRE MERGE', ruë Saint Jacques, prés la Fontaine S. Severin au Coq.

M. DCCIX.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSIEUR L'ABBE' TOUZELIN

BIBLIOTECA NAZ. RCM A VITTORIO EMANUELE

MONSIEUR,

L'amitié dont vous m'avez toûjours honoré, m'a fait prendre la liberté de vous présenter la Traduction

Digitized by Google

que j'ay faite de l'Hiſtoire du Prince Eraſtus. Le merite & les rares qualitès du Heros d'ont elle parle, me ſont un garant certain qu'elle ne peut être déſagreable à un homme qui les poſſede toutes également. Elle a éte traduite en pluſieurs Langues, & elle a toûjours été bien reçûë du Public. Dans la connoiſſance

que j'ay de vôtre bon goût, Monſieur, & de cette délicateſſe qui vous eſt ſi naturelle, je m'eſtimerois heureux s'il ſe trouvoit dans cet Ouvrage quelque choſe qui pût vous plaire. Je préfererois ce bonheur à tous les avantages imaginables. Mais comme il y auroit peut-être de la vanité à m'enflater, je ne dé-

ſire point d'autre gloire que celle de faire connoître à tout le monde les ſentimens d'eſtime & de reſpect avec leſquels je ſuis,

MONSIEVR,

Vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur,
Le C * * *.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

AVANT que vous entriez, cher Lecteur, dans le détail de cette Hiſtoire, je crois que vous ne ſerez pas fâché de ſçavoir qu'elle a d'abord été écrite en Grec. On l'a trouvée ſi curieuſe, qu'on l'a traduite en pluſieurs Langues, & particulierement en Italien, & en Eſpagnol. Elle a même été miſe en vieux François, mais d'un ſtile ſi diffus & ſi barbare, que j'ay crû pour l'honneur de nôtre Nation, la de-

voir traduire dans un langage plus poli, & plus digne de la beauté de ſon Original. La voicy donc dans le meilleur état que j'ay pû la mettre. Elle eſt remplie d'évenemens, tous plus ſinguliers les uns que les autres; & ſi vous prenez la peine de la lire avec attention, j'eſpere que vous ne regreterez pas le tems que vous y aurez employé, & que vous me ſçaurez bon gré du préſent que je vous fais.

Table

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

TABLE

DES CHAPITRES, & des principaux ſujets contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

EDucation du Prince Eraſtus. Mort de l'Imperatrice ſa mere.

CHAPITRE II.

L'Empereur paſſe à de ſecondes nôces avec la Princeſſe Aphrodiſia. Comment elle conçoit de l'amour pour le Prince Eraſtus.

CHAPITRE III.

Sage conduite du Prince Eraſtus au ſujet d'une Lettre que l'Impéra-

Digitized by Google

trice Aphrodisia lui fit rendre par un Esclave.

CHAPITRE IV.

Le Prince Erastus vient à Rome. Magnificence de son entrée dans cette Ville.

CHAPITRE V.

Le Prince Erastus connoist par le cours des Astres qu'il est menacé d'une mort honteuse. Ce qu'il fait pour éviter ce malheur.

CHAPITRE VI.

Silence du Prince Erastus aprés son arrivée à la Cour. Trouble que ce silence cause dans l'esprit de l'Empereur & du peuple Romain.

CHAPITRE VII.

L'Imperatrice Aphrodisia seule

Digitized by Google

avec le Prince Eraſtus, lui déclare ſon amour. L'Indifference de ce Prince l'irrite. Elle veut le faire périr.

CHAPITRE VIII.

Diſcours du Philoſophe Euphrodigorus qui porte l'Empereur à ſurſeoir l'execution de la Sentence de mort qu'il avoit prononcée contre le Prince ſon fils.

CHAPITRE IX.

Efforts de l'Imperatrice, afin de précipiter la mort du Prince Eraſtus.

CHAPITRE X.

Le Philoſophe Dimurgus obtient de l'Empereur un jour de délay en faveur du Prince Eraſtus.

CHAPITRE XI.

Comparaiſon dont Aphrodiſia ſe

Digitized by Google

ſert pour exciter l'Empereur à ne plus differer la mort du Prince ſon fils.

CHAPITRE XII.

Le Philoſophe Ternus obtient un troiſiéme jour de ſurſéance, par un diſcours politique qu'il fait à l'Empereur.

CHAPITRE XIII.

L'Impératrice Aphrodiſia cite l'exemple d'un Roy d'Angleterre, afin d'obliger l'Empereur à ne plus differer la mort du Prince Eraſtus.

CHAPITRE XIV.

Le Philoſohe Enoſcopus obtient de l'Empereur un quatriéme jour de ſurſeance, par l'Hiſtoire d'un Gentilhomme Padoüan qu'il lui rapporte.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Lettre de l'Impératrice Aprodisia, pour exciter l'Empereur à ne plus differer l'execution du Prince son fils.

CHAPITRE XVI.

Le Philosophe Philantropus obtient grace de l'Empereur pour un cinquiéme jour en faveur du Prince Erastus.

CHAPIRTE XVII.

L'Impératrice Aphrodisia excite de nouveau l'Empereur à faire mourir le Prince Erastus, par un exemple qu'elle lui raporte d'un Roy de Perse, qui pour avoir ajoûté trop de foy à ses Philosophes, leva le siege d'une Ville qui étoit preste à se rendre.

CHAPITRE XVIII.

Le Philosophe Agatus raportant à l'Empereur l'histoire tragique

Digitized by Google

d'un Gentilhomme Modenois, fait qu'il se détermine à acorder un sixiéme jour de grace au Prince Erastus.

CHAPITRE XIX.

L'Impératrice Aphrodisia fait de nouveaux éforts auprès de l'Empereur, afin qu'il ne difere plus la mort du Prince Erastus, & qu'il fasse arrêter les sept Philosophes. Pour y mieux réussir elle se sert d'une histoire funeste arrivée à l'Isle de Rhodes.

CHAPITRE XX.

Lettre tendre & pleine d'érudition du Philosophe Lencus, dont les raisons puissantes persuadent l'Empereur de renvoyer au Sénat le Jugement du Prince Erastus.

CHAPITRE XXI.

L'Imperatrice Aphrodisia irrite l'Empereur par le récit de l'histoire tragique d'un Gentilhomme.

Digitized by Google

François, & l'oblige de commander qu'on faſſe mourir ſur le champ le Prince Eraſtus & les ſept Philoſophes.

CHAPITRE XXII.

L'Empereur Diocletien reconnoit l'innocence du Prince Eraſtus par le moyen d'un ſonge qu'il fait endormant.

CHAPITRE XXIII.

Le Prince Eraſtus défend le bon droit de ſa cauſe en plein Sénat, & découvre la perfidie de l'Impératrice. Ses Juges reconnoiſſent ſon innocence, le renvoyent abſous, & font arrêter Aphrodiſia.

CHAPITRE XXIV.

L'Imperatrice Aphrodiſia convaincuë de l'énormité de ſon crime, ſe tuë dans la Priſon pour éviter une mort ignominieuſe.

Fin de la Table des Chapitres.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit intitulé : *Hiſtoire du Prince Eraſtus* &c. & j'ay crû que l'Impreſſion pouvoit en être permiſe. Fait à Paris ce 25. Mars 1709.

Signé, DANCHET.

Digitized by Google

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. Salut : Le S^r. *** Nous ayant fait ſuplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion d'un Livre intitulé *Hiſtoire du Prince Eraſtus, fils de l'Empereur Diocletien* : Nous avons permis & permétons par ces Préſentes audit Sieur ***, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pen-

Digitized by Google

dant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier

Digitized by Google

Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrin, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe paiſiblement, ſans ſoufrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie deſdites préſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier Nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans en demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartes Normandes, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-huitiéme jour de Juillet, l'An de grace mil ſept cent-neuf, & de nôtre Ré-

gne le ſoixante ſeptiéme. Par le Roy en ſon Conſeil,

Signé LE COMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre numero 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 488. numero 731. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. à Paris le 16. Septembre 1709.

DE LAUNAY Sindic.

Ledit S^r *** *a cédé ſon droit de Privilege à Meſſieurs* le FEBVRE, RIBOU, WITTE, & MERGE', Imprimeurs Libraires à Paris.

Digitized by Google

HISTOIRE DU PRINCE ERASTUS

FILS DE L'EMPEREUR DIOCLETIEN.

BIBLIOTECA N.47 ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAPITRE PREMIER

Education du Prince Eraſtus. Mort de l'Imperatrice ſa mere

L'EMPEREUR Diocletien avoit épouſé en premiere nôces une des plus belles & des plus vertueuſes Princeſſes du monde. Il en eut un Fils trés-bien fait, & qui avoit quelque choſe de divin, ſoit pour la beauté du viſage, ſoit pour celle du corps. Enfin il étoit ſi charmant, qu'on ne pou-

Digitized by Google

voit le voir ſans l'aimer, ny ceſſer de l'aimer aprés l'avoir vû. C'eſt ce qui fut cauſe que l'Empereur luy donna le nom d'Eraſtus, qui ſignifie aimable. A peine ce jeune Prince fut-il au monde, qu'on jugea qu'il ſeroit un grand perſonnage, & qu'il ne cederoit en rien au mérite des Empereurs qui l'avoient précedé. Les Mathematiciens, les Aſtrologues, les Devins, les Phiſionomiſtes, & les Chyromanciens furent de ce ſentiment. Ils publierent même par tout l'Empire Romain, qu'ils avoient trouvé dans les Aſtres que ce jeune Prince auroit non-ſeulement un eſprit admirable, mais encore qu'il poſſederoit toutes les Sciences & les vertus les plus ſublimes. L'Empereur ravi de tous ces heureux pronoſtics, ne négligea rien pour donner à ſon fils une éducation qui répondît aux idées glorieuſes qu'on en

avoit conçûës. Il mit auprés de luy les Hommes du Siécle, les plus verſez dans les Sciences.

Ce jeune Prince profita ſi bien de leurs inſtructions, qu'à l'âge de dix ans il commançoit à pénétrer les ſecrets les plus cachez de la Philoſophie. L'Empereur voyant ces progrès avec plaiſir, & ſachant que l'honneur d'un fils retourne toûjours à la gloire de ſon pere, voulut le rendre encore plus parfait dans la Philoſophie. Il choiſit entre tous les plus habiles de ſon Empire ſept Philoſophes, dont la ſcience & le mérite luy étoient connus.

Il leur donna le ſoin d'enſeigner ſon fils, & de luy apprendre les Sciences, & tout ce qu'un grand Homme doit ſçavoir, afin de faire connoître à toute la terre de quel pere ce jeune Prince étoit fils, & ſous quels Precepteurs il avoit étudié. Il leur donna de

grosses pensions, & leur promit même des récompenses considerables, outre l'honneur qu'ils auroient en s'aquittant bien de leur devoir.

Ces Philosophes accepterent cet employ avec plaisir; & afin de le remplir plus avantageusement, ils choisirent un fort beau lieu hors de Rome, orné de tout ce qui pouvoit plaire à la vûë, & contribuer à l'entretien de l'esprit. L'air y étoit temperé. L'on y voyoit quantité de Colines & de Côteaux agréables, qui étoient enrichis de Cascades, de Grotes & de Rochers que la nature avoit fait elle même. Il y avoit une belle & grande prairie coupée par plusieurs ruisseaux dont l'eau cristaline couloit sur un sable doré, & qui aprés y avoir fait cent détours, venoit se répandre dans un lit rempli de toute sorte de poissons. On voyoit dans ce lieu une infinité

d'arbres, tant fruitiers que ſauvages, & une vaſte campagne toute parſemée de fleurs qui ne charmoient pas moins les yeux, par la diverſité de leur couleur, que l'odorat par la douceur de leur parfum. Les oyſeaux s'y plaiſoient extrémement. Il y en avoit de toutes les eſpéces qui chantoient depuis le commencement du jour juſqu'à la nuit, & faiſoient par la beauté de leur ramage d'agreables concerts.

Ce fut dans cet aimable endroit que l'Empereur fit bâtir un Palais magnifique pour le Prince Eraſtus, afin de l'éloigner du bruit & du tumulte de Rome. Lorſqu'il y fut, il s'appliqua ſi fort à l'étude, qu'à peine auroit-on pû ſçavoir lequel avoit le plus d'ardeur, ou luy d'aprendre, ou ſes Maîtres de l'enſeigner. Bien qu'il connût aſſez la grandeur de ſa naiſſance, il l'eſtimoit beaucoup moins que les avanta-

ges que la vertu & le mérite luy pouvoient procurer. Dans cette penſée, il redoubla tellement ſes efforts pour ſe perfectionner, qu'il ſurpaſſa l'eſperance qu'on avoit conçûë de luy, & étonna tous ſes Maîtres de ce qu'ils ne pouvoient luy montrer tant de choſes qu'il n'en aprît davantage.

Il ſe fit habile dans les ſept Arts liberaux. Il étoit bon Grammerien, ayant apris parce moyen à parler & à écrire correctement. Par la Dialectique il diſcernoit facilement une fauſſe conſequence d'avec une véritable. Par la Rethorique il perſuadoit & diſſuadoit tout ce qu'il vouloit. Par l'Arithmetique, il ſçavoit ſommer & départir un compte dans les formes. Par la Geometrie, il connoiſſoit non-ſeulement les dimenſions de la terre, mais encore pluſieurs autres choſes utiles & agréables. Par la Muſi-

Digitized by Google

que, il ſçavoit accorder les voix & former une harmonie parfaite. Enfin par l'Aſtrologie, il aprit la ſituation des Aſtres, leurs cours & leurs influences, qui marquent aux hommes les choſes à venir. Outre toutes ces belles connoiſſances il s'étoit perfectionné dans la politique, & connoiſſoit les intereſts de tous les Princes de la terre. Si bien qu'en dix ans qu'il fut ſous la direction des ſept Philoſophes, il devint ſi ſçavant, qu'il ſurpaſſa les Maîtres qui l'avoient enſeigné. On voyoit briller en luy toutes les graces du corps & de l'eſprit; & rien n'égaloit ſon mérite. Il étoit prompt ſans emportement, vigilant ſans inquiétude, hardy ſans temerité, civil ſans baſſeſſe, complaiſant ſans flaterie, modeſte ſans timidité, devot ſans ſuperſtition, habile ſans préſomption, adroit ſans fourberie, liberal ſans profuſion.

Voilà ſon portrait en racourci, & qui ſeroit beaucoup plus long ſi l'on vouloit raporter ici toutes les belles qualités qu'il poſſedoit. Il ſuffit de dire, en un mot, qu'il n'y avoit rien en luy que d'aimable, & qu'il avoit autant d'horreur pour le vice, que d'amour pour la vertu. Il ſçavoit que ſans elle l'homme eſt imparfait, & ne doit être conſideré que comme un monſtre de nature. Il fuyoit donc tout ce qui luy étoit contraire, pour ne s'appliquer qu'aux choſes les plus nobles & les plus relevées. Il paſſoit ſouvent le tems à diſputer contre ſes Maîtres, où il prenoit autant de plaiſir qu'ils en avoient de le voir ſi eſtimable par les progrés qu'il avoit fait, & par ceux qu'il vouloit faire.

Un jour qu'il s'étoit entretenu avec eux ſur la nature de la lumiere, & ſur celle des couleurs, où il avoit dit des choſes admi-

rable, on vint luy rapporter que l'Impératrice ſa mere étoit décedée. Quoy que cette nouvelle luy fût tres-ſenſible, parce qu'il l'aimoit infiniment, & qu'il en étoit aimé de même ; néanmoins connoiſſant que la mort eſt naturelle ; & que les larmes ne peuvent pas rendre la vie à celuy qui l'a perduë, il retint les ſiennes, & ſe contenta, aprés avoir pouſſé quelques ſoupirs, de dire avec le Poëte.

Nous te ſuivrons de bien prés à la trace,
Et tu ſeras nôtre illuſtre flambeau ;
Car eſt-il rien, quelque effort que l'on faſſe
Qu'enfin la mort ne couvre du Tombeau?
Mais dans la mort nous ſçaurons encore vivre,
Gloire n'eſt point éteinte par ſon dard,
Car la vertu triomphant tôt ou tard
A nôtre mort nous fait toûjours ſurvivre.

Aprés avoir dit ces vers, il parla du mérite de l'Impératrice ſa mere, mais d'une maniere ſi

glorieuſe & ſi touchante, que les Philoſophes en furent remplis d'admiration. Il loüa ſa pieté envers les Dieux, ſa charité envers les pauvres, & ſa compaſſion pour les coupables. Enſuite il entra dans le détail de ſa vie, & en fit un trés-beau Panegyrique; aprés quoy il quitta la compagnie, & ſe retira dans ſon apartement, pour donner à ſa douleur toute l'étenduë que méritoit la perte qu'il venoit de faire.

CHAPITRE II.

L'Empereur passe à de secondes nôces avec la Princesse Aphrodisia. Elle conçoit de l'amour pour le Prince Erastus.

LA mort de l'Impératrice ne fut pas moins sensible à l'Empereur qu'à l'Empire. La douceur & la bonté de cette Princesse la faisoient regretter de tout le monde. Chacun en prit le deüil, & ses funerailles se firent non-seulement à Rome, mais presque par tout l'Univers. Quand le deüil fut fini, tous les Etats & le Senat même prierent l'Empereur de se remarier, parce que n'ayant qu'un fils, & venant tous deux à mourir sans heritier, l'Empire seroit exposé à bien des troubles par les factions de ceux qui voudroient s'en em-

Digitized by Google

parer. Quoy que toutes ces raiſons fuſſent puiſſantes, néanmoins comme il avoit extrémement aimé la feuë Imperatrice, & qu'il n'en pouvoit perdre le ſouvenir, elles ne firent pas beaucoup d'impreſſion ſur ſon eſprit. Il aimoit mieux demeurer dans l'état où il étoit que de ſe remarier: il fut même aſſez long-tems dans cette réſolution; mais à la fin ſe voyant continuellement accablé de gens qui le ſollicitoient de paſſer à de ſecondes nôces, il fit réponſe que ſi on luy pouvoit trouver une Princeſſe égale au mérite & à la vertu de la feuë Impératrice, il ſe rendroit à leurs prieres. Les Princes & les Seigneurs qui ſouhaitoient avoir de luy pluſieurs Succeſſeurs à l'Empire, chercherent un parti qui luy convint. Aprés avoir bien conſideré toutes les Dames Romaines, ils jetterent les yeux ſur une jeune

& belle Princeſſe nommée Aphrodiſia qui étoit de maiſon Imperiale.

L'Empereur ne trouvant rien en elle que d'engageant, fut contraint de tenir ſa parole, & d'épouſer cette Princeſſe. Les nôces furent magnifiques, & dignes de la puiſſance de l'Empereur. Il y eut à ce ſujet des Fêtes publiques, des bals, des maſcarades, des tournois, des courſes de bagues & de têtes, des combats de barrieres & de chariots. Enfin jamais mariage ne fut celebré avec tant de pompe & d'éclat. On vint à Rome de toutes parts pour voir cette ceremonie, & il n'y eut que le Prince Eraſtus qui ne s'y trouva point. Il eſtimoit moins le plaiſir de cette vûë que celuy de l'étude, où il avoit fait de ſi grands progrés, que la renommée en voloit par tout l'Univers. Outre cet avantage, qui le mettoit

au deſſus de tous les Princes de ſon temps ; il avoit encore mille autres belles qualités qui le rendoient incomparable.

La jeune Imperatrice qui étoit plus belle que ſage, ayant été informée du merite de ce Prince, demanda s'il étoit grand & bien fait : on luy dit qu'il étoit d'une mine & d'un port admirable ; que ſa taille étoit bien priſe, & au deſſus de l'ordinaire ; que ſes cheveux étoient blonds & annelez, & luy tomboient juſqu'à la ceinture ; que jamais on ne vit de plus beaux yeux ny de plus belles dents : que tous les traits de ſon viſage faiſoient un aſſemblage merveilleux ; que ſes couleurs étoient d'un blanc le plus vif du monde, mêlé avec un incarnat ſurprenant : & qu'enfin ſon corps étoit ſi bien proportionné, & d'un air ſi beau & ſi majeſtueux, qu'on ne pouvoit le voir ſans l'admirer.

Digitized by Google

Ce portrait enflama si fort le cœur de l'Impératrice Aphrodisia, qu'elle sentit une passion pour le Prince Erastus, qu'elle n'avoit jamais sentie pour d'autre; de sorte qu'elle chercha aussitôt dans son esprit le moyen de découvrir à ce Prince l'amour qu'elle avoit pour luy. Comme le pas étoit difficile & périlleux, elle voulut se servir d'un Esclave qu'elle aimoit, & dont la discrétion luy étoit connuë, pour s'être servie de luy en plusieurs affaires importantes. Elle le fit donc venir dans son Cabinet, où aprés avoir poussé quelques soupirs, & répandu quelques larmes, elle luy découvrit les sentimens de son cœur pour le Prince Erastus, & le chargea sur peine de la vie de n'en parler à personne qu'à ce Prince.

Quoyque cet Esclave fût plus porté au mal qu'au bien, néanmoins considerant le danger où

il s'exposoit s'il executoit les ordres de l'Impératrice, il fit d'abord tout son possible pour la détourner de l'amour criminel qu'elle avoit pour son Beau-fils; mais enfin voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, & faisant réflexion aux grandes promesses qu'elle luy faisoit, dont il avoit déja reçû de bons témoignages, il resolut, quoy qu'il pût arriver, de répondre aux desirs de l'Impératrice. Comme elle le vit dans ce sentiment, elle le chargea de porter de sa part au Prince Erastus douze chemises d'une toile si fine & si bien travaillées, qu'on auroit pû les comparer aux beaux ouvrages que les Poëtes attribuent à Arachné & à Minerve. Elle y joignit des coëffes de nuit, des peignoirs, des oreillers, & des mouchoirs enrichis de flâmes d'or & d'argent, representées au vif, & si naturellesqu'il sembloit qu'elles fussent

Digitized by Google

de vrai feu ; le tout étant accompagné de certaines lettres qui ſignifioient ces mots,

Ainſi pour vous, Seigneur,
L'amour brûle mon cœur.

Il y avoit auſſi un miroir fait d'une pierre précieuſe, qui repreſentoit auſſi-bien qu'un de criſtal oud'acier. Il étoit enchâſſé dans de l'or, & les bordures & le derriere étoient travaillé avec tant d'art qu'on n'y voyoit que des hiſtoires amoureuſes, taillées en relief. Toutes ces richeſſes étoient accompagnées de parfum pour les rendre auſſi agréables à l'odorat, qu'elles l'étoient à la vûë. Elle avoit ſerré tout cela dans un petit coffre d'argent qui étoit beaucoup plus précieux par ſon travail que par ſa matiere.

L'Impératrice ayant donc mis ce preſent entre les mains de ſon Eſclave, le chargea de le porter

au Prince Eraſtus, & de luy dire que c'étoit de la part de l'Empereur & d'elle. Elle luy ordonna de luy témoigner que c'étoit elle-même qui avoit fait la plûpart de tous ces beaux ouvrages, & qu'il les luy fit voir les uns aprés les autres, ſans oublier de luy faire connoître l'amour qu'elle avoit pour luy.

L'Eſclave partit auſſi-tôt, & alla au Palais du Prince Eraſtus qu'il trouva ſeul dans un Jardin, s'apliquant à développer les plus beaux ſecrets de la Nature.

L'Eſclave eut d'abord de la joye de le trouver ainſi ſans compagnie ; & quoy qu'il ſçût que ce Prince fût très-ſage, & que cette penſée eût pû l'empêcher de pourſuivre ſa pointe, néanmoins le voyant dans un âge propre à l'amour, il ſe flata de réüſſir dans ſa commiſſion. Cependant comme il étoit fin, il voulut ſe gouverner ſelon la re-

Digitized by Google

ception que ce Prince luy feroit, touchant le preſent qu'il luy portoit.

Dans cette penſée il l'aborda, & aprés luy avoir fait une profonde reverence, il luy dit qu'il venoit de la part de l'Empereur & de l'Imperatrice, pour ſçavoir de ſes nouvelles, & pour luy faire des preſens qui étoient la plûpart faits de la main de cette Princeſſe. Il ajoûta qu'encore que ſon jeune âge ne luy permît pas de prendre le nom de mere, elle avoit autant d'amitié pour luy que s'il étoit ſon propre fils; & qu'elle le luy feroit connoître quand il le ſouhaiteroit. En achevant ces mots il ouvrit le petit coffre, & en tira les preſents que l'Impératrice luy envoyoit, en tâchant de les luy faire conſiderer l'un aprés l'autre. Mais le jeune Prince n'ayant pas la patience d'écouter l'Eſclave, & moins encore de regarder ces

Digitized by Google

beaux ouvrages, luy dit d'un visage chagrin: Si ces presents viennent de l'Empereur mon pere, ce que je ne puis croire, il faut qu'il se soit bien oublié; car ne sçait-il pas que toutes ces bagatelles ne me conviennent point, & ne sont propres qu'à des femmes? Veüillent les Dieux que la sienne ne luy altere ny l'esprit ny la santé, de même qu'on en a vû qui ont perdu d'honneur les plus sages & les plus vaillans hommes du monde. Ainsi comme je n'ay pas besoin de ces presents, remportez-les, & dites de ma part à l'Empereur mon pere, que s'il veut m'en envoyer d'autres, je les recevray avec plaisir. Vous en direz autant à l'Impératrice, & que je la remercie de la bonne volonté qu'elle a pour moy; & afin de ne me pas montrer ingrat envers elle, dites-luy qu'il luy seroit bien plus honorable de s'appliquer à des choses convena-

bles à sa dignité, que non pas à ces sortes d'ouvrages qui ne peuvent luy attirer que du blâme,

L'Esclave surpris de voir tant de sageſſe & de vertu en la personne de ce Prince, ne sçavoit que dire ny penser. Car de remporter les presents, il auroit donné du chagrin à l'Impératrice; & de les faire accepter au Prince, il n'y avoit aucune apparence; au contraire c'étoit le moyen de luy déplaire, & de ne pouvoir luy découvrir le motif de son voyage.

Dans cet embarras, il ne dit pas un seul mot, & demeura comme immobile; mais les sept Philosophes étant venus sur ces entrefaites, & ayant appris tant du Prince Erastus que de l'Esclave, tout ce qui s'étoit passé entr'eux, ils loüerent d'abord la constance de leur Disciple, de ne pas s'être laissé aller à la beauté de ces presents si contraires à la severité

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

phiſophique. Cependant comme ils jugerent que le refus qu'il en avoit fait pourroit déplaire à l'Empereur & l'Impératrice, ils luy conſeillerent de les prendre, ce qu'il fit malgré luy. L'Eſclave en s'en retournant étoit fort en peine s'il diroit à l'Impératrice tout ce que le Prince luy avoit témoigné. Il apprehendoit que cela ne la mît en colere, & qu'attribuant le mauvais ſuccés de ſa commiſſion à ſon peu d'adreſſe, elle ne le privât non-ſeulement de ſes bonnes graces, & de la récompenſe qu'elle luy avoit promiſe, mais encore qu'elle ne luy fît joüer quelque mauvais tour; car il ſçavoit qu'elle étoit vindicative au dernier point. Ainſi conſiderant toutes ces choſes, il reſolut de flatter d'eſperance l'amour de l'Impératrice, de ſe conſerver toûjours bien auprés d'elle, & d'en tirer tout ce qu'il pourroit. De ſorte qu'é-

tant arrivé, il l'aborda d'un air gay, & luy dit tout le contraire de ce qui s'étoit paſſé entre luy & le Prince Eraſtus. Il l'aſſûra que ce Prince avoit reçû ſon preſent avec beaucoup de joye; qu'il en avoit baiſé toutes les piéces les unes aprés les autres; qu'il l'avoit même chargé de luy en faire ſes remerciemens, & de la ſupplier de ne vouloir pas l'effacer de ſon cœur, juſqu'à ſon retour à Rome, qu'il avanceroit le plus qu'il pourroit.

La pauvre Princeſſe charmée de ce diſcours, crut l'amour du Prince Eraſtus encore plus grand que l'Eſclave ne le luy avoit dit. La bonne opinion qu'elle avoit de ſa beauté en fut la cauſe, & enflama tellement ſon cœur, qui ne l'étoit déja que trop, qu'elle s'abandonna entierement à la violence de ſa paſſion. Elle fit de grands preſents à l'Eſclave pour reconnoître le ſervice qu'il luy

Digitized by Google

avoit rendu ; & pour l'engager à continuer de même, avec promesse de luy en faire encore de plus magnifiques, s'il conduisoit l'intrigue au point qu'elle désiroit.

Quoy que l'Esclave n'espérât nullement de réüssir dans son entrepriſe à cause de l'esprit & de la sagesse du Prince Erastus, il ne laissa pas de promettre monts & merveilles pour tirer toûjours quelque chose de l'Impératrice. De sorte qu'un jour cette aveugle & trop crédule Princesse, voyant trop tarder l'effet de ses desirs, se retira dans son Cabinet, & y étant seule, elle se mit sur un lit de repos, où elle songeoit au Prince Erastus, & l'appelloit continuellement par ses soupirs. Accablée de son amour, elle s'endormit insensiblement, & alors croyant voir auprés d'elle le Prince Erastus, elle s'écria de joye, Ah ! cher Prince, qu'il y a long-

long-temps que je vous ſouhaite: Au bruit qu'elle fit, toutes les Dames & les Princeſſes qui étoient dans ſa Chambre, accoururent auſſi-tôt pour luy demander d'où venoit le cry qu'elle avoit fait. L'Impératrice s'étant réveillée, & connoiſſant ſon erreur, leur répondit, qu'en dormant elle avoit crû voir un ſerpent furieux qui ſautoit ſur elle pour la devorer, ce qui l'avoit obligée de crier. Ainſi elle déguiſa la verité du ſonge qu'elle venoit de faire, dont l'aveu ne luy auroit pas eſté honorable. Cependant toutes les Dames & les Princeſſes qui étoient venuës à ſon ſecours, luy dirent qu'il ne faloit pas s'arreſter aux ſonges, que ce n'étoient que des chimeres, & afin de luy ôter de l'eſprit la peur qu'elles s'imaginoient qu'elle avoit eûë, elles ſe mirent à chanter, à danſer & à joüer des inſtrumens juſqu'au ſouper.

CHAPITRE III.

Sage conduite du Prince Eraſtus au ſujet d'une Lettre que l'Impératrice Aphrodiſia luy fit rendre par un Eſclave.

L'Heure du ſouper étant venuë, l'Impératrice ſe mit à Table auprés de l'Empereur, avec un viſage plus triſte & plus rêveur que de coûtume. Elle ne prenoit plaiſir à aucun des mets qu'on luy ſervoit. Elle avoit des diſtractions, & pouſſoit de tems en tems des ſoupirs ; ce que l'Empereur ayant aperçû, luy en demanda la cauſe. Elle luy dit qu'elle venoit de ce que s'étant endormie ſur la fin du jour, elle avoit eû la viſion dont nous avons déja parlé. L'Empereur ſe mit à rire ; & pour la réjoüir, il luy répondit, que tous les ſonges n'étoient que menſonges, &

ne devoient estre regardez que comme des fumées qui se dissipent aussi-tôt qu'elles paroissent; sur quoy l'Impératrice se contraignit de faire bonne chere, & de causer avec l'Empereur jusqu'à l'heure du coucher, qui fut pour elle une autre peine; car ce Prince ne fut pas plûtôt au lit qu'il se mit à dormir de tout son cœur; mais l'Impératrice qui étoit auprés de luy ne suivit pas son exemple. Elle ne ferma les yeux de toute la nuit, ne songeant qu'au Prince Erastus, & au moyen de venir à bout de son dessein; car elle étoit persuadée, suivant ce que luy avoit dit l'Esclave, que le succés de son amour ne dépendoit plus que de l'occasion de voir le Prince Erastus: C'est pourquoy elle auroit bien voulu la trouver; mais considerant qu'il étoit hors de Rome, & toûjours accompagné de Philosophes, dont la doctrine

étoit opposée à celle qu'elle souhaitoit luy enseigner ; elle resolut de l'entretenir encore par lettres & par presens. D'abord qu'elle vit la pointe du jour, elle se leva doucement d'auprés de l'Empereur, & s'étant retirée dans son Cabinet, elle écrivit cette lettre au Prince Erastus, qu'elle luy envoya encore par son Esclave.

LETTRE

De l'Impératrice Aphrodisia au Prince Erastus.

JE ne doute point que cette lettre ne vous cause quelque étonnement, puisque sans penser à la grandeur de vôtre merite, & à la beauté de vôtre esprit, je prens la liberté de vous l'envoyer. Je sçai bien que je ne devrois pas presenter à vos yeux une chose si mal dictée, & que c'est une faute de vouloir engager un Prince si poli & si sçavant à lire une lettre si opposée à cette délicatesse qui luy est si naturelle. Cependant malgré

Digitized by Google

tout cela je n'ai pas laiſſé de mettre la main à la plume pour vous l'écrire, eſperant que vous la meſurerez moins à la ſublimité de vôtre genie, qu'à l'affection de celle dont elle vient, & que vous l'eſtimerez plus que ſi tout l'art avoit eſté employé pour la rendre plus agréable. La declaration ſimple & naturelle d'une tendreſſe ſincere vaut beaucoup mieux qu'une lettre étudiée; & ſi vous ne trouvez pas dans celle-cy des tours auſſi ingenieux que vous pourriez le ſouhaiter, vous ne la devez pas moins conſiderer; car ſuivant le ſentiment d'un des plus grands Maîtres,

Les fautes que l'amour fait,
N'ont rien qui puiſſe déplaire.

Et en verité pour vous dire ce qui en eſt, ce petit Dieu, qui paroît fort grand par rapport au pouvoir qu'il a ſur moy, m'a tellement mis dans ſes liens, que je n'ay pû me défendre de vous écrire cette lettre. Je vous prie donc de la careſſer avec autant d'ardeur que ſi c'étoit moy qui me fuſſe tranſformée en elle. Que j'aurois de joye ſi cela pouvoi eſtre. Je ſerois au comble de mes deſirs, que je vous découvriray un jour par mabouche, bien que je croye qu'il n'en ſoit pas beſoin, car vous avez trop d'eſprit pour ne pas comprendre les ſentimens de mon

cœur, qui n'eſt plus à moy, mais à vous même. Ouy, vous en êtes le maître, & le ſerez toûjours, ſi vous m'aimez autant que je vous aime. Cependant ſi l'effet répond à vôtre nom, puiſque Eraſtus veut dire aimable, je me flate que vous ne ſerez point cruel, & que vous recevrez mes affections avec le même plaiſir que je vous les offres. Obligez moy donc de me le faire connoître en perſonne; & afin d'avoir un prétexte de venir à Rome, vous direz que n'ayant pas eſté aux nôces de l'Empereur & aux miennes, vous venez me voir, pour ôter au peuple la penſée qu'il auroit que vous ſeriez fâché de mon alliance. Si vous prenez cette peine je vous en tiendray compte, & vous entendrez par ma bouche tous les ſentimens de mon cœur. Cependant pour vous témoigner l'amitié que j'ay pour vous, voicy les plus beaux bijoux du monde que je vous envoye. Il y a une agraffe de diamant pour vôtre robe, des boutons qui ſont de même pour vôtre veſte, avec une cinture toute garnie de diamans, de rubis, d'émeraudes & de topaſes, qui font une diverſité de couleurs agréable. Toutes ces pierreries m'ont eſté données par feu mon pere comme les plus belles & les plus précieuſes qu'on ait jamais vûës. Je vous les preſente donc, & je vous prie de les accepter avec autant de plaiſir que je

vous les offre : je ſouhaiterois qu'elles fuſſent plus dignes de vous; J'en aurois encore plus de joye. Cependant comme vous ſurpaſſez tous les hommes en mérite, ne permettez pas que je vous ſurpaſſe en amitié; faites-moy connoître que la vôtre eſt plus ardente que la mienne, & je me ſauray bon gré du ſacrifice que je vous en fais.

Cette lettre ayant eſté cachetée, l'Impératrice l'envelopa d'une fine toile d'or, avec toutes les pierreries qu'elle enferma dans une belle boëte d'agathe d'Orient, qu'elle remit entre les mains de ſon Eſclave. Elle le chargea de la porter au Prince Eraſtus, de tâcher de le trouver ſeul, & d'enrichir ſon preſent de paroles propres au fait dont il s'agiſſoit. Et afin que l'Eſclave fît ce voyage avec plus de plaiſir, elle luy donna un beau cheval, & plein ſa main d'or. L'Eſclave charmé d'une gratification ſi conſiderable, monta auſſi-tôt ſur le cheval, & ne ceſſa de

courir qu'il ne fût arrivé au Palais du Prince Eraſtus qu'il trouva ſeul dans ſon cabinet. Aprés luy avoir fait les complimens de l'Impératrice, il luy donna la boëte où étoient les pierreries. Ce Prince ayant conſideré la beauté & la richeſſe de ce preſent, ne ſçavoit d'où pouvoit venir une ſi grande liberalité, vû que les femmes ſont ſi naturellement avares, & qu'elles aiment mieux recevoir que de donner; mais peu aprés ayant lû la lettre de l'Impératrice, il en connut bien-tôt la cauſe, encore qu'il ne ſçût ce que c'étoit que l'amour; il la déchira en preſence de l'Eſclave; luy défendit ſur peine de la vie de ſe charger jamais de pareilles commiſſions, & luy ordonna non-ſeulement de reporter toutes ces pierreries à l'Impératrice, mais encore de faire tout ſon poſſible pour la retirer du deſordre où elle étoit.

Digitized by Google

L'Eſclave effrayé de ce diſcours, ſe retira ſans rien dire, & en s'en retournant à Rome, il diſoit en luy-même, Si je rapporte à l'Impératrice ce que le Prince m'a dit, elle ſera peut-eſtre fâchée contre moy, & ne me donnera plus rien. C'eſt pourquoy il faut luy raconter la choſe d'une autre maniere qu'elle ne s'eſt paſſée. Ainſi étant arrivé auprés de l'Impératrice, il luy dit d'un air joyeux, j'ai executé les ordres de vôtre Majeſté de point en point, & je puis vous aſſeurer, Madame, que le Prince Eraſtus eſt plus à vous qu'à luy-même. Il eſt vrai que ne ſe trouvant pas digne du riche preſent que vous luy avez envoyé, il m'a témoigné qu'il vous étoit trés-obligé des marques de vôtre amitié; mais qu'il ne vouloit pas vous priver de vos pierreries, & qu'il vous prioit tres-humblement de les reprendre, comme des cho-

qui vous convenoient mieux qu'à luy, de ſorte qu'il vous les renvoye, excepté vôtre lettre qu'il a lûë & baiſée pluſieurs fois. Il étoit ſur le point de vous faire réponſe, lorſque les Philoſophes ſont entrés dans ſon Cabinet; ce qui l'a obligé de me dire qu'il viendroit bien-tôt à Rome pour avoir l'honneur de vous voir, & cependant qu'il vous ſupplioit de vouloir bien luy conſerver un peu de part dans vos bonnes graces.

Quoy que l'Impératrice parût contente de ce que l'Eſclave luy avoit dit, elle ne laiſſoit pourtant pas d'avoir du chagrin dans l'ame de voir que ſes preſents luy étoient renvoyez ſans aucune réponſe par écrit. Comme l'Eſclave s'en apperçut, il ajoûta pluſieurs choſes obligeantes que le Prince n'avoit pas dit. Ainſi l'Impératrice ſe trouvant un peu conſolée par les paroles de ce

fourbe, luy fit encore quelque gratification, en attendant toûjours l'arrivée du Prince Eraſtus. Son cœur embrazé du feu de ſon amour, ne ſouhaitoit autre choſe. Elle y ſongeoit jour & nuit; mais que les momens paroiſſent longs lors qu'on attend, & que l'on ſouffre! L'Impératrice voyant donc que le Prince Eraſtus ne venoit point, & craignant qu'il ne differât plus long-tems ſon voyage, elle s'aviſa de preſſer ſa venuë par le commandement de l'Empereur: & pour y mieux réüſſir, elle tâcha de le gagner par de fauſſes careſſes afin de l'obliger à faire venir ce Prince au plûtôt.

CHAPITRE IV.

Le Prince Eraſtus vient à Rome. Magnificence de ſon entrée dans cette Ville.

QUELQUES jours aprés l'Empereur & l'Impératrice etant enſemble, elle luy parla du Prince Eraſtus. Elle loüa d'abord le ſoin que l'Empereur avoit eû de ſon éducation, & de luy avoir donné de ſi habiles Précepteurs; enſuite elle ajoûta qu'elle ne doutoit point qu'ils ne l'euſſent rendu parfait en toutes choſes, & digne de parvenir un jour à l'Empire que la nature luy avoit préparé. Pendant qu'elle parloit ainſi, elle affectoit de faire voir la joye qu'elle avoit des grands progrés que le Prince Eraſtus avoit fait dans ſes études, & du bien que tout le monde en diſoit: mais ce qui la ſur-

prenoit, ajoûtoit-elle, c'eſt que ce Prince ne s'étoit pas trouvé à ſes nôces. Surquoy l'Empereur luy répondit, qu'il l'en avoit diſpenſé, de crainte que dans la grande jeuneſſe où il étoit, il ne ſe fût rendu ſenſible aux plaiſirs qui l'auroient pû détourner de ſes études, & dans leſquelles il avoit tellement profité, qu'il eſperoit d'en faire un des premiers Hommes de l'Empire. Ce diſcours de l'Empereur ne ſervit que de feu & de flame pour embrazer davantage le cœur de l'Impératrice, qui n'avoit déja que trop d'amour pour le Prince Eraſtus: Ainſi prenant de là occaſion pour venir à ſon but, Mais, Monſeigneur, repliqu'a-t'elle, puiſqu'il a fait de ſi grands progrés dans les études, d'où vient que vous les laiſſez enſevelir? Que ſert à vôtre fils, car je l'aime autant que vous, d'avoir acquit tant de mérite pour demeurer toûjours

dans un lieu écarté, où il ne peut se faire connoître? Ne luy seroit-il pas plus avantageux, & à vous même, de le faire venir à Rome, où il y a tant d'occasions de faire paroître ses belles qualitez? Il verroit comme les affaires se gouvernent; il se feroit connoître du peuple & du Senat, & par ce moyen il augmenteroit l'amitié que l'un & l'autre a pour vous, de leur avoir donné un Prince capable de succeder à vôtre mérite & à vôtre Empire.

L'Empereur ayant écouté avec plaisir ce que l'Impératrice luy disoit. Je vous assure, Madame, répondit-il, que jai eû souvent dans l'esprit ce que vous venés de me dire, & je suis résolu de le faire venir à Rome. L'Impératrice ravie d'entendre ces paroles, engagea l'Empereur d'envoyer un Exprés vers les Philosophes pour sçavoir si le Prince Erastus pourroit faire un

tour à Rome ſans préjudicier à ſes études. Celuy que l'Empereur dépêcha à ce ſujet étoit un des plus grands Seigneurs & des plus ſçavans de ſa Cour. Lors qu'il fut arrivé au Palais du Prince Eraſtus, il déclara aux Philoſophes l'ordre qu'il avoit de l'Empereur d'amener à Rome ſon fils avec eux, pourvû qu'il eût toutes les perfections que la renommée luy donnoit. Les Philoſophes aprés ces paroles, menerent l'Ambaſſadeur vers le Prince Eraſtus, ils l'interrogerent ſur toutesſortes de matieres, & ayant répondu parfaitement bien, ils jugerent qu'il étoit un des plus ſages & des plus ſçavans Princes du monde; & ainſi qu'ils le meneroient le lendemain à Rome. Ce Seigneur charmé de toutes ces choſes, retourna vers l'Empereur, auquel il raconta tout ce qu'il avoit entendu. Si cette nouvelle donna beaucoup de joye à

l'Empereur, elle n'en cauſa pas moins à l'Impératrice, qui ſentant l'arrivée du Prince Eraſtus ſi prochaine, ne ſçavoit comment modérer le plaiſir ſenſible qu'elle en avoit. Dans ce temps l'Empereur fit aſſembler le Sénat avec tous les Magiſtrats & les Officiers de Rome, auſquels il leur commanda de ſe tenir prêts pour le lendemain, afin d'aller au devant du Prince ſon fils. De-ſorte que chacun ſe diſpoſa à celebrer une des plus belles Fêtes qu'on ait vû de long-temps à Rome. Les gens de Cheval accompagnoient les Chars de triomphe qu'on menoit au Prince Eraſtus. Pluſieurs joüeurs d'inſtrumens étoient de cette eſcorte, & faiſoient d'agréables harmonies. Enfin rien ne fut plus magnifique que ſon entrée. Il n'y avoit perſonne dans Rome qui n'en eût de la joye. Les Dames mêmes en étoient com-

blées, & sur tout l'Impératrice, à qui la nuit parut mille fois plus longue que toutes les autres, par la passion qu'elle avoit de voir celuy dont elle étoit épriſe, ſans jamais l'avoir vû.

CHAPITRE V.

Le Prince Eraſtus connoiſt par le cours des Aſtres qu'il eſt menacé d'une mort honteuſe. Ce qu'il fait pour éviter ce malheur.

LE ſoir qu'on faiſoit à Rome les préparatifs de l'entrée du Prince Eraſtus, il voulut voir dans les Aſtres ſi elle luy ſeroit favorable. Comme il regardoit le Ciel, & les aſpects des planettes, il en découvrit une qui le menaçoit d'une fin tragique, s'il alloit à Rome. Quoy qu'il ne craignît point la mort, parce qu'il ſçavoit que tous les hom-

mes ſont mortels, néanmoins l'ignominie dont il étoit menacé luy fit faire un grand cry. A ce bruit les ſept Philoſophes vinrent auſſi-tôt à ſon ſecours, & luy ayant demandé ce qu'il avoit: Ne voyez-vous pas (leur dit-il) la mort honteuſe que cet aſtre me pronoſtique? Conſiderés un peu, je vous prie, la malignité de cette étoile, & le malheur qui m'arrivera ſi je vais à Rome. Les Philoſophes ſurpris de ce diſcours, examinerent l'étoile, & pour en mieux juger, ils firent une figure, & ayant calculé les révolutions du Ciel, ils trouverent la verité de ce que le Prince leur avoit dit. Ils en attribuerent la cauſe aux effets d'une éclipſe qui avoit paru quelques jours auparavant, & qui par l'oppoſition de certains aſtres malins, montroient que le Prince Eraſtus s'expoſeroit bien-tôt à la plus honteuſe de toutes les

orts. Il n'y eut jamais de gens us conſternés que le furent ces hiloſophes. Ils ſe regardoient s uns & les autres ſans pouvoir en dire, & la triſteſſe qui étoit einte ſur leur viſage, ne marioit que trop celle qu'ils avoient ans le cœur. Ce qui redoubloit ncore leur affliction, c'eſt que outes les choſes étoient ſi avanées pour le départ de ce Prince, u'ils ne pouvoient le retarder ns deſobéïr à l'Empereur, & u'en executant ſes ordres, ils oyoient non-ſeulement la mort le leur diſciple, mais encore la eur. O cruelle & fatale deſtiée ! diſoient-ils en eux mêmes, aut-il perdre le fruit de nos traaux en perdant la vie ?

Le Prince Eraſtus les voyant inſi accablez de douleur : Ne ous affligés pas, leur dit-il, je oy une étoile dont l'influence ſt oppoſée à celle qui me menae, & je comprens que ſi je puis

demeurer ſept jours à Rome ſans parler à qui que ce ſoit, cette malignité ſe paſſera, & je ſerai auſſi comblé d'honneur que je le ſerois d'infamie ſi je faiſois le contraire. Toute la difficulté conſiſte préſentement à trouver les moyens de reſiſter pendant ce temps aux menaces & aux violences qu'on me fera. Les Philoſophes voyant la verité de ce que le Prince leur diſoit, & qu'il avoit mieux connu qu'eux la douce influence de l'étoile, oppoſée à celle de la mauvaiſe, luy dirent que s'il avoit aſſez de force pour ſe taire durant les ſept jours, ce qu'ils croyoient preſque impoſſible, vû les peines qu'on luy feroit, ils luy promettoient de le garantir de cette mort: car ils avoient tous une éloquence divine, & capable de retarder, non-ſeulement un jour mais encore pluſieurs autres; l'execution du plus criminel de

Digitized by Google

tous les hommes. Ainſi l'entrepriſe qu'ils faiſoient de défendre l'innocence de ce Prince, ne leur étoit pas fort difficile, puiſqu'ils avoient l'avantage de la parole. Si bien qu'aprés luy avoir confirmé la réſolution où ils étoient de le préſerver de la mort pendant les ſept jours, & que le Prince Eraſtus leur eut promis de garder le ſilence durant ce temps, ils allerent le lendemain à Rome dans le deſſein de vaincre le pronoſtic fatal de la mauvaiſe étoile, par les moyens dont nous venons de parler.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Silence du Prince Eraſtus aprés ſon arrivée à la Cour. Trouble que ce ſilence cauſe dans l'eſprit, de l'Empereur & du peuple Romain.

L'EMPEREUR ayant donné tous les ordres néceſſaires pour l'entrée de ſon fils, alla au devant de luy avec tous les Princes & les Seigneurs de ſa Cour. On ne ſçauroit dire le nombre infini de Nobleſſe & de Peuple qui ſe trouverent à cette entrée, ny la richeſſe des ornemens, non plus que la magnificence des Arcs & des Chars de triomphe qu'on fit à ce ſujet. Chacun voulut honorer celuy qui devoit un jour ſucceder à l'Empire, & qu'on regardoit comme le chef d'œuvre de la nature, & la merveille

Digitized by Google

de tous les Prince & de tous les Siécles. Ainſi tout le Peuple Romain, ravy de voir un ſucceſſeur ſi accomply, ſe fit un plaiſir de paroître à ſon entrée dans le plus beau & le meilleur équipage qu'il put imaginer. L'Impératrice de ſon côté, qui l'attendoit avec beaucoup d'impatience, & qui étoit demeurée au Palais avec toutes les Princeſſes & les Dames de ſa Cour, étoit ce jour là d'une magnificence admirable. On ne voyoit ſur elle que diamans & pierres précieuſes, dont l'éclat rehauſſoit celuy de ſa beauté; & jamais elle n'avoit mieux ménagé l'avantage de ſes charmes. Tant de riches ornemens n'étoient que pour plaire au Prince Eraſtus, & tâcher de luy gagner le cœur. A peine commençoit-il d'entrer dans Rome, qu'il trouva l'Empereur qui alloit audevant de lui. Ce bon & genereux pere ne put

voir ſon fils ſans l'embraſſer. Il luy demanda d'un viſage riant l'état de ſa ſanté, & ce qu'il diſoit de voir le Sénat, & toute la Nobleſſe Romaine qui étoit venuë à ſa rencontre. Comme il ne luy répondit rien, ſon ſilence ſurprit, non-ſeulement l'Empereur, mais encore le Sénat, & tous les Princes & les Seigneurs qui étoient preſens. L'envie qu'ils avoient de l'entendre parler, parce que tout ce qu'il diſoit étoit autant de ſentences, redoubla leur chagrin. L'Empereur ſe mit en colere, & demanda aux ſept Philoſophes ſi c'étoit la ſcience qu'ils avoient apriſe à ſon fils de ne pas répondre à l'Empereur ſon pere lorſqu'il luy parloit avec tant de douceur? O Dieux qu'elle Philoſophie eſt celle-cy, leur diſoit ce bon Empereur? Dans quel endroit d'Ariſtote ou de Platon avez-vous pris cette doctrine? car loin qu'il ſoit ſage

&

& bien instruit, comme vous me l'avez plusieurs fois mandé, il paroît sot, stupide & sans aucun entendement; mais je vous promets foy, d'Empereur, que vous serés châtiés selon vos lâchetés & vos mensonges.

Ces Philosophes faisant les étonnés de voir ainsi le Prince Erastus muet, dirent à l'Empereur: Sçachés, Sire, que nous sommes gens de bien, & que nous n'avons rien mandé à vôtre Majesté, touchant vôtre Auguste fils, qui ne soit trés-véritable. Il n'y a aucun Philosophe, tant ancien que moderne qui en sache plus que luy. Il pense aussi bien qu'il parle, & il n'y a point d'Orateur dans le monde qui le surpasse; en un mot, il sçait tout ce qu'un grand Homme doit sçavoir. De dire la raison pour laquelle il ne parle point, c'est un mystére; mais nous pouvons assûrer vôtre Majesté qu'il ne gar-

de pas le silénce sans cause légitime ; car il sçait se taire & parler à propos.

Cependant quelque chose que pussent dire les Philosophes en faveur du Prince Erastus, l'Empereur n'en fut point content. Il leur répondit que son fils n'avoit aucune occasion d'en user de la sorte à son égard, & que son procedé étoit ridicule ; ainsi transporté de colere de le voir en l'état où il étoit, il le quitta brusquement, & s'en retourna avec toute la Noblesse qui l'accompagnoit.

L'Impératrice ayant entendu le bruit des chevaux de l'Empereur, vint à sa rencontre avec toutes les Princesses & les Dames de la Cour : mais considérant le peu de satisfaction qu'il avoit de son fils, elle en fut surprise. Néanmoins comme la beauté de ce Prince surpassoit tout ce qu'on en avoit dit, elle

Digitized by Google

ne put s'empêcher en le voyant de courir à luy, & de l'embraſſer le plus tendrement du monde. Elle luy dit même des choſes ſi engageantes que tout autre que luy n'auroit pû s'empêcher de luy répondre. Son ſilence étonna extrêmement l'Impératrice; mais il ne diminua point l'amour qu'elle avoit pour luy; au contraire, plus elle le regardoit, & plus ſa paſſion augmentoit. Enfin ne pouvant plus reſiſter à ſa violence, elle voulut ſatisfaire l'ardeur de ſes deſirs. Elle alla trouver l'Empereur, & luy dit que le ſilence de ſon fils ne venoit point aſſûrément de ce qu'il fut ny muet ny ſtupide, puiſque le Gentilhomme qu'il luy avoit envoyé luy avoit rapporté qu'il l'avoit entendu diſputer contre ſes Maîtres avec tant de force & d'éloquence, qu'on l'auroit plûtôt pris pour leur Maître que pour leur diſciple. Ainſi qu'il

faloit abſolument que ſon ſilence vint de quelque accident; qu'elle ſe faiſoit fort de le découvrir, & d'y aporter du remede; mais que pour cela il étoit néceſſaire qu'elle le tint ſeul dans ſa chambre.

L'Empereur jugeant que ce qu'elle luy diſoit ne venoit que d'un bon zéle; car il ne luy auroit jamais tombé dans l'eſprit que l'amour deſordonné de l'Impératrice en eut eſté cauſe, commanda ſur le champ qu'on luy menât le Prince Eraſtus, & qu'on le laiſſât ſeul dans la chambre avec elle. L'Impératrice voyant la choſe au point qu'elle deſiroit, ſentit dans ſon cœur une joye qu'on ne peut exprimer. Le jeune Prince prévoyant les grands aſſauts qu'on luy alloit livrer, craignit de parler. De ſorte que rappellant à luy toute la fermeté de ſon ame, il alla d'un viſage aſſuré dans la chambre de l'Im-

pératrice, où peu de temps aprés il connut par une fâcheuſe expérience, que le dépit & la colere n'ont jamais tant de force que quand ils ſuccedent à l'amour.

CHAPTRE VII.

L'Imperatrice Aphrodiſia ſeule avec le Prince Eraſtus, luy declare ſon amour. L'Indifference de ce Prince l'irrite. Elle veut le faire périr.

L'IMPERATRICE ſe voyant ſeule dans ſa Chambre avec le Prince Eraſtus, eut ſoin de fermer la porte en dedans, & l'ayant pris par la main, le fit aſſeoir auprés d'elle. Aprés luy avoir témoigné la joye qu'elle avoit de le voir, & l'amour qu'elle avoit pour luy, elle ſe jetta à ſon col, & le baiſa d'une ma-

niére plus vive qu'une belle-mere ne doit baiſer ſon fils. Enfin aprés pluſieurs careſſes, conſiderant qu'il ne diſoit mot, elle luy en demanda la cauſe, ajoûtant que ſon ſilence déplaiſoit à l'Empereur & à tout le peuple Romain, qui pour l'honorer davantage luy avoit fait une des plus belles & des plus magnifiques entrées qu'on ait jamais vû. Elle luy dit même que chacun trouvoit étrange qu'ayant été ſi long-temps abſent de Rome ſans voir ſon pere & ſes amis, il témoigna ſi peu de joye de leur vûë, pour ne pas dire tant de mépris: que cela ne ſe faiſoit point, & ne répondoit nullement aux idées glorieuſes qu'on avoit conçûës de ſon mérite: qu'ainſi il faloit changer de conduite, & témoigner autant de joye, de ſa vûë qu'on en avoit de le voir.

Cependant toutes ces paroles ne firent aucune impreſſion ſur

l'eſprit de ce jeune Prince. Il avoit les yeux baiſſez, & ne répondoit pas un mot. Il ſçavoit que c'étoit le temps de ſe taire, & celuy de commencer à vaincre la mauvaiſe influence de ſon étoile. L'Impératrice qui ne ſçavoit point tout cela, ſe jetta de nouveau à ſon col, & luy donna cent baiſers; mais plus elle s'efforçoit de l'échauffer par ſes careſſes, plus ſa froideur augmentoit; enſorte qu'elle luy dit, Quel dédain, Prince, ou quel accident vous eſt-il donc arrivé? Pourquoy ne me parlés-vous point? Qu'aprehendez-vous? ôtés de vôtre eſprit toutes ſortes de craintes, & dites-moy la cauſe de vôtre ſilence. Je ſuis diſcrete, & j'en uſerai ſi bien envers l'Empereur & envers tout le monde, que chacun ſera ſatisfait de vous. Si vous avez reſolu de ne point parler aux autres, du moins ne me refuſez pas un mot de vôtre

bouche. J'ai tant d'amitié pour vous, que je n'ai eu aucun repos que je ne vous aye parlé, & maintenant que j'ai cette satisfaction, vous voulés me la ravir par le plus cruel de tous les silences. Si vous avez de la beauté, doit-elle vous rendre dédaigneux, & si vous avez tant d'esprit pourquoy donner du chagrin à vôtre pere & à tout le peuple? Si vous avez de la reconnoissance, aimez ceux qui vous aiment? Si vous êtes jeune je le sui aussi, & peut-être une des plus belles Princesses qui soit au monde. Que vous reste-t-il donc à faire, sinon d'accepter les faveurs que mon amour vous offre? Sont-ce-là les marques d'amitié que vous m'avez mandé par mon Esclave? Est-ce-là ce que je devois esperer de vous? Où sont présentement les effets des grandes promesses que vous m'avez faites? Ah! que je m'estimerois

bien plus heureuſe ſi vous m'aimiez ſans me voir, que de vous voir ſans m'aimer. Je n'aurois pas ſujet de me plaindre de vôtre indifference, & le chagrin ne ſuccederoit pas à mon amour. Cependant afin de vous faire connoître combien je vous ſouhaitois, ſçachez que c'eſt moy qui ſuis la cauſe de vôtre retour à Rome; j'en ai pluſieurs fois parlé à l'Empereur, & cela pour avoir le plaiſir de vous voir, & de vous aſſûrer de ma tendreſſe. Ne ſoyez donc plus inſenſible; regardés-moy, je vous prie; ſi vous ne le faites, je meurs. Ah! mon cher Prince, ſecourés-moy je n'en puis plus. Je vous proteſte que jamais perſonne n'en ſçaura rien. Mais vous ne me dites mot. Helas! qui vous a fait ſi cruel envers celle qui vous aime plus que ſa vie? Si mes carreſſes, mes priéres & mes baiſers vous touchent ſi peu, du moins voyez

mes yeux, écoutés mon cœur, & vous verrez que mes ſoûpirs & mes larmes vous exprimeront encore mieux mon amour que tout ce que j'ai pû vous dire. Quoi ! vous êtes toûjours de même ? Ah ! il faut que vous ſoyez bien inſenſible. Il me ſemble que mes paroles apprivoiſeroient le plus ſauvage de tous les hommes. Défaites-vous donc de cette dureté qui vous convient ſi mal : ôtez cette glace qui vous gele le cœur, & ne mépriſez pas davantage celle qui meurt d'amour pour vous. Je pers la parole, les forces me manquent, ſoulagez-moy au moins d'un mot, ou de quelque regard, ſi vous ne le pouvez pas autrement.

Quoy que toutes ces choſes euſſent été capables d'ébranler le plus ferme de tous les hommes, néanmoins le Prince Eraſtus ne voulut point parler,

ny même regarder l'Impératrice. Ainſi cette Princeſſe touchée juſqu'au vif, commença à ſe plaindre contre ſa mauvaiſe fortune de luy avoir fait aimer un ingrat qui ne vouloit pas ſeulement répondre au moindre de ſes deſirs. Cependant comme ſon amour la preſſoit extrêmement, elle réſolut de faire les derniers efforts pour tâcher de vaincre l'inſenſibilité de ce Prince ; mais voyant que les paroles ne produiſoient rien, elle eut recours aux actions. Elle ſe jetta ſur luy, & fit tout ſon poſſible pour l'obliger à faire ce qu'elle ſouhaitoit. Le Prince auroit pû ſans parler la ſatisfaire ; mais comme la vertu triomphoit dans ſon ame, il ſe défendit ſi bien contre l'Impératrice, qu'elle n'en put rien obtenir. Cette réſiſtance luy cauſa un ſi grand emportement, qu'elle dit au Prince : Si vous ne voulés pas répondre à

mon amour, je vais déchirer mes habits, m'égratigner les mains & le visage; & avec le plus grand cry que je pourrai faire, je vous accuserai vers l'Empereur de m'avoir voulu forcer; ainsi le peu d'état que vous faites de moy, vous causera une mort ignominieuse: choisissez donc le parti que vous voulés prendre, car je ne puis endurer plus longtemps vôtre mépris, qui me met au desespoir.

Le jeune Prince ayant entendu ces paroles, & ne pouvant les adoucir par les siennes, gagna la porte de la chambre, & s'enfuit; mais l'Impératrice transportée de colere, déchira aussi-tôt ses habits, jetta à terre les ornemens de sa tête, se meurtrit les bras, s'égratigna la gorge & le visage, & courant aprés le Prince Erastus, elle cria de toute sa force, à l'aide: A mon secours, prenez garde qu'il ne

s'échape le traître. A ce bruit l'Empereur ayant paru : Venez, Monsieur, luy dit l'Impératrice, venez je vous prie, & voyés l'état où vôtre fils m'a mise ; sont-ce-là les belles leçons que ses Précepteurs luy ont données? L'infame, le malheureux qu'il est, m'a demandé ce que je n'oserois vous dire ; & voyant mon refus, il m'a voulu forcer. Vengés-moy, vengés-vous de l'outrage que cet indigne nous a fait : N'écoûtés point les sentimens de la nature ; ou il est vôtre fils, ou il ne l'est pas ; s'il est vôtre fils, son crime est d'autant plus grand qu'il doit sçavoir le respect qu'il vous doit ; & s'il n'est pas vôtre fils, il n'en est pas moins coupable. Ainsi rendez-nous justice, & ne souffrez pas qu'un crime si atroce demeure impuni.

L'Empereur accompagné de plusieurs personnes de la Cour,

ayant entendu les plaintes de l'Impératrice, & voyant que le Prince Eraſtus s'étoit enfuy, le crut coupable, & commanda ſur le champ qu'on le mît dans un cachot. Le pauvre Prince fut auſſi-tôt pris, lié & garoté dans un lieu fort obſcur, ſans jamais dire un ſeul mot pour ſa défenſe. Il paroiſſoit auſſi triſte & auſſi abatu que ceux qui ſont coupables, ce qui faiſoit croire qu'il n'étoit pas innocent; deſorte que perſonne n'oſoit parler en ſa faveur. On le plaignoit ſeulement de ſa diſgrace, & tout Rome en avoit compaſſion. Il n'y avoit que l'Impératrice qui n'en avoit pas, & qui crioit continuellement vengeance.

L'Empereur qui aimoit la juſtice plus que ſon propre ſang, fit aſſembler le Senat, & prononca luy-même la Sentence de mort contre ſon fils, en ordonnant que dans trois heures on

le feroit mourir de la mort la plus cruelle qu'on pourroit imaginer. On fit la lecture de cette Sentence au Prince Eraſtus; & quoy qu'il vît avec douleur triompher l'impunité de l'Impératrice, & qu'il pouvoit faire tomber ſur elle le mal qu'elle luy cauſoit, en rapportant le fait comme il s'étoit paſſé; néanmoins ſe ſouvenant de la menace de ſa mauvaiſe étoile s'il diſoit un mot pendant les ſept jours, il aima mieux ſe taire que de défendre ſon innocence, ſe confiant en la promeſſe que les ſept Philoſophes luy avoient faite. La connoiſſance qu'il avoit de leur ſçavoir & de leur éloquence, luy faiſoit eſperer qu'ils ſuſpendroient l'exécution de cette cruelle Sentence, juſqu'à ce que l'influence maligne de l'aſtre fût paſſée, auquel temps il pourroit ſe défendre luy-même du crime qu'on luy impoſoit.

La Sentece contre le Prince Eraſtus ne fut pas plûtôt renduë, que le Ciel s'obſcurcit d'un nuage affreux, & ſi rempli d'éclairs, qu'il ſembloit menacer le Senat d'un embraſement genéral. L'orage enfin tomba, mais avec une ſi grande quantité d'eau, que le Tibre ſurpaſſa ſes bords, comme un déluge vengeur de l'affront qu'on faiſoit à l'innocence de ce Prince. Ainſi la joye que le Peuple Romain avoit eûë à ſon arrivée, ſe convertit bientôt en triſteſſe & en douleur. Les uns alloient dans les ruës la tête baiſſée, rêvant profondement à ſon malheur; les autres avoient les yeux baignez de larmes, & ſoûpiroient à tout moment. L'Empereur même, & toute ſa Cour ne pouvoient s'empêcher de regretter un Prince ſi aimable, & qui étoit l'unique heritier de l'Empire.

Enfin chacun quitta les beaux

habits qu'il s'étoit fait faire pour honorer l'entrée du Prince Eraſtus, & ſe vêtit de deüil. Cependant la Juſtice commençoit à marcher pour executer cette funeſte Sentence, & de tous côtés on couroit pour voir ce triſte ſpectacle. Les ſept Philoſophes qui s'étoient aſſemblés pour chercher les moyens d'en ſuſpendre l'execution, conclurent qu'Euphroſigorus, comme le plus ancien, iroit vers l'Empereur pour tâcher de retarder d'un jour le cruel effet de ce jugement, & que de jour en jour chacun faiſant de même, les ſept jours dangereux d'Eraſtus paſſeroient. La choſe étant ainſi arrêtée entr'eux, Euphrodigorus alla trouver l'Empereur.

CHAPITRE VIII.

Discours du Philosophe Euphrodigorus qui porte l'Empereur à surseoir l'execution de la Sentence de mort qu'il avoit prononcée contre le Prince son fils.

LE Philosophe Euphrodigorus étant allé au Palais pour parler à l'Empereur, le trouva comme il se promenoit seul dans une salle, sans que personne osât luy dire un mot. Cependant comme l'affaire du Prince Erastus pressoit, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, ce Philosophe entra hardiment; & aussitôt qu'il fut dans la salle, plusieurs personnes y entrerent à la foule pour voir si c'étoit au sujet du Prince Erastus qu'il venoit, & quel succés auroit sa harangue. L'Empereur voyant ce Philoso-

Digitized by Google

phe, le prévint, & luy dit d'un visage furieux: Qui vous donne la hardiesse & la témerité de vous presenter devant moy, dans un temps où j'ai sujet de me plaindre de vous & de vos compagnons? Est-ce là cette belle doctrine que vous & eux avez aprise à ce malheureux, de ne pas seulement parler ny répondre à son pere, mais encore de vouloir corrompre sa belle-mere, & de la forcer. Allez, je vous promets, foy d'Empereur, que je ferai un châtiment si terrible de mon indigne fils & de vous tous, que luy & vous servirez d'exemple à la posterité.

Le Philosophe ne s'étonna point de cette menace, & sans perdre le respect qu'il devoit à l'Empereur: Seigneur, luy dit-il, je sçai qu'il n'est pas permis de rien faire contre la justice ny contre son devoir, & que ceux qui ont quelque charge doivent

s'en acquitter avec toute l'exactitude poſſible ; Cependant j'oſerai dire à vôtre Majeſté, qu'encore qu'elle croye n'avoir rien manqué dans la Sentence qu'elle a renduë contre le Prince Eraſtus, que vous devriez plûtôt ſouhaiter en vie que mort, néanmoins il eſt impoſſible qu'il ny ait de l'erreur dans cette Sententence ; car tout homme qui veut juger, doit ſçavoir toutes les raiſons pour & contre, & fuïr trois choſes avant que de prononcer ; qui ſelon un ancien Poëte :

Eſt un terrible feu qui déregle nôtre ame,
Si l'eau de la raiſon n'éteint ſa vive flame.

Cette paſſion, Seigneur, s'eſt emparée tout d'un coup de vôtre eſprit, & ſur le ſeul récit d'une femme, vous avés jugés une affaire qui eſt de la derniere conſequence, & pour l'Empire, & pour vous-même. Ainſi, je ſupplie très-humblement vôtre Ma-

jesté d'y faire réflexion, & de ne pas tout-à-fait ajoûter foy au rapport de l'Impératrice. Vous sçavez, Seigneur, que la plûpart des femmes sans consulter la raison, se laissent souvent emporter à leur fureur. Quel déplaisir n'auriez-vous pas, si par la suite vous reconnoissiez l'innocence du Prince vôtre fils? il vous arriveroit sans doute ce qui arriva à un Gentilhomme Romain, qui pour avoir crû trop légerement sa femme tua un beau Chien qu'il aimoit, & dont par la suite ayant reconnu la fidelité, il en eut un regret trés-sensible. Qui fut ce Gentilhomme, interrompit l'Empereur, & comment la chose arriva-t'elle? Je vous la dirai, Seigneur, pourvû cependant qu'il plaise à vôtre Majesté de faire surseoir l'execution du Prince Erastus, afin que si vous changés d'opinion, comme je l'espere, vous n'ayés pas le déplai-

de l'avoir fait mourir avant que de m'entendre ; car en vain je parlerois à vôtre Majesté, si elle ne vouloit pas m'accorder l'effet de ma demande. Faites, donc s'il vous plaît, surseoir cette execution jusqu'à ce que j'aye fini mon discours.

L'Empereur luy accorda cette surseance, dans la résolution néanmoins que quelque chose qu'il pût dire, il ne revoqueroit point son jugement. Il paroissoit inébranlable sur ce sujet ; mais comme il avoit autrefois pris beaucoup de plaisir à entendre ce Philosophe, il ne fut pas fâché de luy donner audience. Il ordonna donc qu'on differât l'execution de son fils, & aussitôt le Philosophe parla de cette maniere.

„ Il y avoit autrefois à Rome
„ un Gentilhomme, qui n'ayant
„ qu'un fils lui avoit donné toute
„ sa tendresse, & le faisoit nourir

„ dans ſa maiſon,&coucher dans
„ ſa chambre. Ce Gentilhomme
„ avoit un chien qu'il aimoit
„ beaucoup, non-ſeulement pour
„ ſa beauté, mais encore pour
„ la gentilleſſe & la fidelité qu'il
„ découvroit en luy. Il arriva
„ dans ce temps qu'on fit un
„ Tournoy à Rome, auquel ce
„ Gentilhomme ſe trouva pour
„ être un des combatans. A
„ peine fut-il parti de chez luy,
„ que ſa femme curieuſe, & auſſi
„ peu raiſonnable que les autres,
„ y alla avec toutes ſes Damoi-
„ moiſelles & ſes Servantes. Le
„ malheur voulut que la Nour-
„ rice d'un enfant qu'il avoit,
„ ayant auſſi envie de voir ce
„ Tournoy, enferma le chien
„ de ſon Maître dans la chambre
„ où étoit couché l'enfant, &
„ monta au plus haut de la mai-
„ ſon. Comme cette maiſon é-
„ toit trés vieille & trés caduque,
„ il y avoit pluſieurs crevaſſent,

„ & particulierement une gran-
„ de dans la chambre où le petit
„ enfant étoit dans ſon berceau.
„ Un gros & furieux ſerpent entra
„ dans cette chambre, & alloit
„ droit à l'enfant, lorſque le
„ chien par l'amitié qu'il avoit
„ pour ce qui appartenoit à ſon
„ Maître, aboïa tout d'un coup
„ & ſe jetta ſur le ſerpent; mais
„ ſi l'attaque fut vigoureuſe, la
„ défenſe ne le fut pas moins.
„ Le chien & le ſerpent étoient
„ ſi fort acharnés l'un contre
„ l'autre, que frôlant le berceau,
„ le mirent ſans deſſus deſſous.
„ Tellement que l'enfant tom-
„ ba par terre, de telle ſorte que
„ ſa couverture & ſes petits dra-
„ peaux luy ſervoient de lit, &
„ demeuroit là ſans crier ny pleu-
„ rer. Cependant le chien qui
„ étoit fort en colere des morſu-
„ res qu'il avoit reçûës du ſer-
„ pent, & de la chute de ſon pe-
„ tit Maître, craignant qu'il ne

le

„ le devorât ſous ſon berceau,
„ rappella à luy toute ſa vigueur,
„ & ſe jetta avec plus de furie que
„ jamais ſur le ſerpent, qui ne le
„ receut pas avec moins d'ardeur.
„ Le combat dura long-temps,
„ mais enfin le chien demeura
„ maître du champ de bataille,
„ & fit du ſerpent ce que ſon plus
„ cruel ennemi n'auroit pas vou-
„ lu faire; car il le mit preſque
„ par morceaux: en ſorte que ce
„ pauvre chien étoit tout cou-
„ vert de ſang & de morſures,
„ lorſque la Nourrice ouvrant la
„ porte de la chambre pour voir
„ ce que faiſoit l'enfant, fut bien
„ étonnée de trouver le berceau
„ renverſé par terre, & la
„ gueule du chien toute en ſang.
„ Elle crut auſſi-tôt qu'il l'avoit
„ devoré, & ſans approfondir
„ davantage la choſe, elle ſe mit
„ à pleurer & à faire des cris ter-
„ ribles. Cette triſte nouvelle
„ alla bien-tôt juſqu'à la mere

„ qui vint, & qui étoit au deſeſ-
„ poir que le ſeul enfant qu'elle
„ avoit au monde, eût péri
„ d'une ſi cruelle maniere. Tel-
„ lement qu'on voyoit d'un cô-
„ té cette pauvre mere qui ſe dé-
„ ſoloit, de l'autre la Nourrice
„ qui s'arrachoit les cheveux, &
„ toutes les Damoiſelles & ſer-
„ vantes de la maiſon qui répan-
„ doient des larmes, & faiſoient
„ un bruit épouvantable, ſans
„ qu'aucune d'elles eût le juge-
„ ment d'aller voir dans la
„ chambre en quel état étoit
„ l'enfant, & comment la choſe
„ s'étoit paſſée ; elles ſe conten-
„ toient ſeulement de crier & de
„ faire des lamentions, en at-
„ tendant que le Gentilhomme
„ fût de retour, à qui elles racon-
„ terent avec douleur, non pas
„ ce qu'elles avoient vû, mais ce
„ qu'elles avoient cru, ſur la
„ ſimple relation de la nourrice.
„ Ce pere au deſeſpoir, s'en alla

„ auſſi-tôt dans ſa chambre, où
„ il trouva ſon chien couché
„ contre le berceau, & lui voïant
„ la gueule toute pleine de ſang,
„ ſe perſüada ce que ſes femmes
„ avoient crû trop légerement,
„ & le tüa à coups d'épée; aprés
„ quoy il le foula aux piéds, &
„ enſuite il commença à mau-
„ dire ſa mauvaiſe fortune, &
„ à déplorer la mort de ſon fils.
„ Il menaça de batre ſa femme,
„ & toutes celles de ſa maiſon
„ du peu de ſoin qu'elles avoient
„ eu de ſon enfant. Enfin étant
„ comme hors de luy-même, &
„ s'étant approché du berceau,
„ il le leva pour voir s'il y avoit
„ encore quelque membre en-
„ tier de ſon fils : Mais quelle
„ joye n'eut-il pas quand il le
„ trouva ſans mal & ſans dou-
„ leur! O Dieux, s'écria-t-il,
„ que de graces j'ai à rendre à
„ vos bontés, d'avoir conſervé
„ mon cher enfant! Je n'en per-

„ drai jamais la mémoire. Je
„ l'éleverai dans l'intention de
„ vous honorer éternellement,
„ & nous employerons nos ſoins,
„ nos travaux & nos vies pour
„ vous en témoigner nos tres-
„ humbles reconnoiſſances.
„ Il en eût dit davantage ſi ſa
„ femme & toutes celles qui é-
„ toient avec elle n'euſſent en-
„ tré dans la chambre pour voir
„ d'où venoit un ſi prompt chan-
„ gement ; mais elles furent bien
„ ſurpriſes lorſqu'elles apperçu-
„ rent que l'enfant étoit ſain &
„ plein de vie. La joye qu'elles
„ en eurent ne fut pas moins
„ grande que celle du pere ; ils
„ en remercierent leurs Dieux,
„ & promirent comme luy, de
„ leur faire des ſacrifices. Ce-
„ pendant ils étoient fort en pei-
„ ne de ſçavoir d'où venoit que
„ la geule du chien étoit ſien-
„ ſanglantée ; & comme ils re-
„ gardoient de tous côtés dans

„ la chambre, ils apperçurent
„ le ſerpent que le chien avoit
„ mis en piéces. Ils jugerent de
„ là que le ſang, dont il étoit
„ couvert, ne venoit que du
„ combat qu'il avoit donné con-
„ tre le ſerpent pour la défenſe
„ de l'enfant.

„ Le Gentilhomme chagrin
„ d'avoir tué ſon chien ſi mal-à-
„ propos, entra dans une colere
„ terrible, & voulut maſſacrer
„ ſa femme & toutes celles qui
„ en étoient la cauſe. Ah ! pau-
„ vre chien, diſoit-il, que ton
„ amitié & ta fidelité t'ont été
„ malheureuſes ; tu as reçû la
„ mort au lieu de la récompenſe
„ que tu méritois : j'en ſuis ſen-
„ ſiblement touché, & ton ſer-
„ vice eſt auſſi digne de loüan-
„ ges que mon ingratitude mé-
„ rite de blâme. En achevant
„ ces mots, il prit une canne,
„ & en régala ſa femme, &
„ toutes les autres qui étoient

„ avec elle. Enfin ce Gentilhom-
„ me ne pouvoit ſe conſoler de
„ la perte de ſon chien. Ceux qui
„ en entendoient parler en a-
„ voient compaſſion, & le deüil
„ de l'enfant fut, pour ainſi dire,
„ converti en celuy de cet ani-
„ mal. Si ce Gentilhomme n'eût
„ pas cru ſi legerement ſa femme,
„ & qu'il eût approfondi la choſe
„ avant que de juger, il ſe ſeroit
„ épargné bien des regrets auſ-
„ quels il n'a jamais pû reme-
„ dier. Je conclus donc, Sei-
„ gneur, qu'il vous en arrivera
„ de même, ſi vous vous laiſſés
„ aller aux diſcours d'une fem-
„ me, pour faire mourir vô-
„ tre fils unique; cela ne peut
„ vous manquer, car il eſt in-
„ nocent, & un des plus vertueux
„ Princes qui ſoient au monde.
„ Ainſi comme tres-humble ſer-
„ viteur de vôtre Majeſté, je lui
„ conſeille, en mettant toute
„ colere bas, de faire examiner

„ l'accuſation qu'on fait contre
„ le Prince vôtre fils, par des
„ gens ſages & expérimentés, &
„ qui vous ſoient fidéles. Cela
„ étant je ſuis ſûr que vous m'en
„ ſçaurez bon gré, & que vous
„ revoquerés la Sentence que
„ vous avés renduë avec trop
„ de précipitation & de colere.

Quoy que ce diſcours fût hardi, néanmoins l'Empereur n'en fut pas fâché. Il commanda de ſurſeoir l'execution de la Sentence juſqu'à nouvel ordre. Et voilà de quelle maniere le Prince Eraſtus fut défendu par le plus ancien de ſes Philoſophes.

CHAPITRE IX.

Efforts de l'Imperatrice, afin de précipiter la mort du Prince Eraſtus.

L'EMPEREUR s'étant retiré ce jour-là plus tard que de coûtume, trouva l'Impératrice ſeule, dans ſa chambre qui étoit triſte & rêveuſe. Comme il avoit beaucoup d'amour pour elle, il voulut la conſoler; mais plus il tâchoit de la réjoüir, plus ſon chagrin augmentoit. Enfin voyant que ſes careſſes ne pouvoient appaiſer la douleur de cette Princeſſe, il les redoubla, & en la priant de prendre courage; il l'aſſeura qu'elle ſeroit bien-tôt ſatisfaite. Vrayment, dit-elle, vous m'en donnés un beau ſujet par le peu de ſoin que vous prenés de punir un

Digitized by Google

outrage qui a été fait, non-ſeulement à moy, mais à vous-même; car nous ſommes également offenſés en cette occaſion. Il eſt vrai que j'en ai plus de reſſentiment que vous n'en avez, parce que mon honneur m'eſt plus cher qu'à vous, qui devriez pourtant montrer combien vous l'aimés effectivement, & non point par de foibles apparences comme vous faites. Je connois bien celuy qui vous a fait ſuſpendre l'execution de vôtre Sentence, j'en devine le deſſein, & je crains fort que ſi vous ne mettez pas un meilleur ordre à vos affaires, il ne vous arrive ce qui arriva à un beau pin, lequel au lieu de ſe voir renouveller, fut abatu en peu de temps. De quel pin voulés-vous donc parler, demanda l'Empereur, & quel fut ſon deſaſtre. Puiſque vous deſirez le ſçavoir, répondit l'Impératrice je vais vous le dire.

„ Il y avoit autrefois en Italie
„ un Gentilhomme qui avoit un
„ beau Jardin, dans lequel il pre-
„ noit plaiſir de planter toutes
„ ſortes d'arbres. Il y avoit fait
„ venir un pin qui étoit bien le
„ plus grand, le plus droit & le
„ plus touffu qu'on ait jamai vû.
„ Comme ce Gentilhomme ai-
„ moit cet arbre plus que tous
„ les autres, il ne parloit jamais
„ que de ſa beauté. Il fit faire
„ auprés de ce pin une belle al-
„ lée, & prenoit tous les jours
„ le plaiſir de demeurer à l'om-
„ bre de ce pin, ſoit à lire, ou à
„ s'entretenir avec ſes amis. Il
„ arriva, comme l'on voit ſou-
„ vent en d'autres arbres, que
„ des racines de ce pin ſortit un
„ rejetton. Le Gentilhomme
„ s'en étant apperçû, en eut de
„ la joye, & commanda à ſon
„ Jardinier de le cultiver, eſpe-
„ rant par ce moyen d'avoir un
„ auſſi beau pin que le préce-

Digitized by Google

„ dent. Le Jardinier en eut
„ tous les ſoins poſſibles ; & ce
„ rejetton étant bien entretenu,
„ devint beau, & croiſſoit à vûë
„ d'œil. Comme il étoit monté
„ à une hauteur aſſez grande, &
„ que l'ombre des branches du
„ premier pin luy ôtant le ſoleil
„ l'empêchoit de croître, il de-
„ vint tortu & tout courbé. Le
„ Gentilhomme voyant cela en
„ fut trés fâché. Il en demanda
„ la raiſon à ſon Jardinier, qui
„ luy dit : Que les branches du
„ grand pin, faiſoient un ſi
„ grand ombrage au jeune pin
„ que n'ayant pas le ſoleil pro-
„ pre pour croître & pour de-
„ venir droit ſelon ſon naturel,
„ il s'étoit courbé ; le Gentil-
„ homme commanda auſſi-tôt
„ d'ébrancher le vieux pin, &
„ particulierement du côté qu'il
„ ôtoit le ſoleil au jeune pin,
„ ce qui fut executé.
„ Dans ce temps le Gentil-

„ homme eut un voyage à faire
„ pour quelques mois; mais avant
„ que de partir, il recommanda
„ ſon jeune pin au Jardinier,
„ qui ne manqua pas de faire ſon
„ devoir. Enfin il s'en aquitta ſi
„ bien que le pin commença à
„ croître, ſans néanmoins per-
„ dre le ply qu'il avoit pris. A
„ l'égard du grand pin, il de-
„ vint ſec du côté qu'il étoit é-
„ branché. Le Gentilhomme à
„ ſon retour le voyant en cet é-
„ tat, & jugeant que ces deux
„ pins s'incommodoient l'un &
„ l'autre, & qu'il n'y avoit guére
„ de choſe à eſperer du grand
„ pin, le fit couper. Et ainſi fut
„ défait cet arbre jadis tant
„ eſtimé, pour donner le moyen
„ au jeune pin de croître, qui ne
„ perdit jamais le mauvais ply
„ qu'il avoit pris dés le com-
„ mencement.

„ Cette hiſtoire vous doit ſervir
„ d'exemple, & empêcher qu'il

ne vous en arrive autant : car ayant mis vôtre fils, ſuppoſé qu'il ſoit de vous, ce que je ne puis croire, ſous le gouvernement de ces ſept Philoſophes, vous voyés quel ply il y a pris. Il vous a déja ébranché d'un côté par la honte qu'il vous a faite, & ſi vous luy pardonnés dans l'eſperance qu'il ſe corrigera, aſſurez-vous que dans peu il en voudra à vôtre vie, afin de parvenir au plûtôt à l'Empire. Cela ne vous manquera pas. Ses Philoſophes le ſeconderont dans cette entrepriſe, avec d'autant plus de joye qu'ils eſpereront par ce moyen d'avoir le maniement des affaires. Ainſi, Monſieur, prevenez ce malheur, ſinon vous deviendrés bien-tôt la victime de vôtre tendre rejetton. Il n'en ſera rien, répondit l'Empereur; Je vous promets d'en faire juſtice, & de venger vôtre honneur & le mien. En acheyant ces mots,

il commanda que ſans delay la Sentence du Prince Eraſtus fut executée le lendemain.

CHAPITRE VI.

Le Philoſophe Dimurgus obtient de l'Empereur un jour de délay en faveur du Prince Eraſtus.

A Peine le jour commençoit à paroître, que ceux qui devoient faire mourir le Prince Eraſtus, mirent tout en état pour executer promptement les ordres de l'Empereur. Comme c'étoit au Philoſophe Dimurgus à parler le ſecond jour pour la défenſe du Prince, il avoit étudié toute la nuit ce qu'il devoit dire à l'Empereur, qu'il trouva ſortant de ſa Chambre plûtôt que de coûtume, à cauſe du chagrin & de la colere qu'il avoit contre le

Digitized by Google

Prince ſon fils. Quoy que ce ne fût pas là un moment favorable pour luy parler, neanmoins comme il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il étoit perſuadé de l'innocence d'Eraſtus, il aborda l'Empereur; & aprés luy avoir fait une profonde réverence: Seigneur, luy dit-il, le long-temps qu'il y a que je ſuis au ſervice de Vôtre Majeſté Impériale, m'a fait découvrir en elle tant d'eſprit, de prudence & d'équité, que je puis dire que jamais Empire n'a été gouverné avec tant de ſageſſe & de modération que le vôtre. En effet, Seigneur, tout le monde admire ces vertus Morales & Heroïques que vous poſſedés ſi glorieuſement, & dont la ſource vient d'un ſang qui n'éclate pas moins par la grandeur de vôtre auguſte Maiſon, que par celle de vôtre mérite. Enfin, Seigneur, tout le monde eſt perſuadé du zele

ardent que vous avez pour la juſtice où la faveur & la cabale ne peuvent donner la moindre atteinte ; de ſorte qu'on peut dire à vôtre gloire que vous n'avez jamais rien fait que de juſte & de légitime. Cependant, Seigneur, je ne ſçai par quelle fatalité je vous vois ſur le point d'agir contre vôtre ſage & divine coûtume ; c'eſt ce qui m'étone, & me fait prendre la hardieſſe, non par aucun motif de récompenſe, mais par celuy de rendre ſervice à vôtre Majeſté Impériale, en l'avertiſſant de quelque erreur où elle pourroit être tombée.

Vous ſcavez, Seigneur, les mauvaiſes impreſſions qu'on vous a données du Prince vôtre Fils, & le jugement terrible que vous avés rendu contre luy ; je vous ſupplie tres-humblement d'en ſuſpendre pour un moment l'execution juſqu'à ce que vous

m'ayez entendu : & ſi vôtre Majeſté veut m'accorder cette grace, j'eſpere qu'elle n'aura pas de peine à ſe perſuader tout le contraire de ce qu'on luy a dit. Ne ſoyez donc pas fâché contre moy, Seigneur, ſi j'oſe vous donner un conſeil dans une occaſion ſi importante ; car comme dit le Proverbe, que vous ſçavez mieux que perſonne : Celuy qui ſe conſeille ſoy-même, n'a pas toûjours un bon conſeil.

L'Empereur ayant entendu un préambule ſi flateur, & des promeſſes ſi utiles, accorda au Philoſophe la ſurſeance de la Sentence de mort : à condition néanmoins que s'il ne luy prouvoit par de bonnes raiſons ſon erreur, & l'innocence du Prince Eraſtus, il feroit mettre en croix & l'Avocat & la Partie. A quoy le Philoſophe conſentit ; & enſuite il parla en ces termes.

Digitized by Google

Le ſçavant Hippocrate, qu'on peut nommer avec juſtice le Prince des Médecins, avoit un neveu qu'il aimoit beaucoup, & qu'il rendit ſi habile dans la Médecine, qu'il égala ſon oncle en ſçavoir, en expérience & en pratique. Dans ce tems il arriva que le fils d'un Roy de Hongrie fut malade, & que ſon mal augmentant de jour en jour, tous ſes Médecins l'abandonnerent. Le Roy & la Reine en furent très-fâchés; & comme on leur dit que ſi la ſcience & la capacité le pouvoit guérir, il n'y avoit qu'Hippocrate qui en fût capable, ils dépêcherent en diligence un Envoyé vers luy, avec de grands preſens pour l'engager à venir voir le jeune Prince de Hongrie. L'Envoyé étant arrivé dans la maiſon d'Hippocrate ne manqua pas de luy faire les complimens de la part du Roy & de la Reine, & aprés luy avoir

expliqué le ſujet de ſa commiſſion, il luy donna les preſens dont il étoit chargé. Hippocrate les reçut avec tout le reſpect qu'il devoit à des têtes Couronnées ; mais il pria cet Envoyé de repreſenter à leurs Majeſtés l'impuiſſance où il étoit de faire ce voyage à cauſe de ſon grand âge, & du peu de force qu'il avoit ; néanmoins qu'il tâcheroit de leur rendre tous les ſervices poſſibles, en leur envoyant ſon neveu qui étoit fort habile pour avoir étudié & pratiqué ſous luy la Médecine ; qu'il avoit même fait quantité de belles cures que pluſieurs Médecins n'avoient pas oſé entreprendre, & qu'ainſi le Roy & la Reine pouvoient en toute ſureté ſe confier en luy.

L'Envoyé jugeant qu'Hippocrate étoit hors d'état de ſe mettre en chemin, & conſiderant l'eſtime qu'il faiſoit de ſon ne-

veu, ſe contenta de le mener avec luy. Ils firent tant de diligence, qu'ils arriverent en peu de jours à la Cour de Hongrie, où ils furent très-bien reçûs du Roy & de la Reine. Enſuite on conduiſit le Médecin vers le jeune Prince; mais auſſi-tôt qu'il l'eut vû & entendu parler, il connut à ſa phiſionomie, & à ſes maniéres qu'il n'étoit pas le fils du Roy: & ainſi avant que de ſonger à ſa guériſon il voulut parler en particulier à la Reine. Eſtant donc ſeul avec elle dans ſa chambre: Je vous ſupplie, Madame, luy dit-il, de me dire la verité de ce que je vais vous demander, car de cela dépend la guériſon de vôtre fils, autrement je ne puis vous en aſſurer. La Reine luy promit de ne luy rien cacher; & auſſi-tôt le Médecin luy dit: Je ne veux autre choſe que de ſçavoir ſi le pere du malade eſt ici. Comment,

répondit la Reine : croyez-vous qu'il ait un autre pere que le Roy ? Puiſque vous ne voulés pas me dire la verité, repartit le Médecin, je m'en vais, & vôtre fils mourra bien-tôt. La Reine pour conſerver la vie de ſon fils, aima mieux découvrir au Médecin ce que pour toute autre choſe elle n'auroit voulu déclarer à perſonne. Aprés avoir pris le ſerment du Médecin de garder le ſecret, elle commença à dire en rougiſſant de honte ; Ce n'eſt pas pour m'excuſer, mais vous ſçavez le pauvre état où ſont les femmes mariées qui ne peuvent avoir d'enfans, leurs maris leur en attribuent la faute, les dédaignent, les maltraitent, & vont ſouvent chercher d'autres femmes pour avoir des enfans qui leur ſuccedent ; de ſorte que n'en pouvant avoir du Roy, & me voyant regardée comme une femme ſterile & mépriſée, je

voulus ſçavoir ſi la faute venoit de moy ou de mon mary. Dans ce deſſein un jeune Jardinier m'ayant apporté un panier plein de fleurs, & le voyant propre à m'éclaircir dans mon doute, joint qu'il n'y avoit perſonne auprés de moy, & que d'ailleurs le Roy étoit à la chaſſe, je fis entrer ce Jardinier dans mon cabinet, ſous ombre de luy vouloir parler en particulier, & là je luy accordai ce que je n'oſerois vous dire, & même pluſieurs fois depuis juſqu'à ce que je me ſentis enceinte; & alors pour mieux cacher ce que j'avois fait, j'engagay le Roy à coucher avec moy durant ce temps, afin que l'enfant venant à terme, fût regardé comme appartenant au Roy. Depuis ce temps j'ay toûjours été bien traitée de luy, & honorée de toute la Cour. Comme vous m'avez promis de garder le ſecret, & de guérir mon

fils, je vous en prie de tout mon cœur, & j'en aurai une reconnoissance éternelle. Le Médecin se mettant à sourire, n'en ayés aucun doute, Madame, luy dit-il, je sçai mon devoir là-dessus, & dans peu je vous rendray vôtre fils sain & sauf. En effet, aprés plusieurs remedes qu'il luy donna, & l'avoir nourri de grosses viandes propres à son naturel il le rendit dans une santé parfaite.

Le Médecin s'étant aquité de son employ avec beaucoup d'honneur & de succés, alla prendre congé du Roy & de la Reine, qui lui firent de grands presens, & lui donnerent une escorte pour l'accompagner jusques chez son Oncle, auquel il raconta tout ce qui s'étoit passé. Hipocrate voyant le grand profit que son Neveu avoit fait sous lui en fut surpris; & au lieu d'en avoir de la joye, il en eut

du chagrin, & en conçut contre lui une haine mortelle. Il craignoit que la renommée de son neveu ne diminuât la sienne, & qu'elle ne lui attirât toutes ses pratiques ; de sorte que pour empêcher cela il résolut de luy ôter la vie. O Dieux ! interrompit l'Empereur, est-il possible qu'une pensée si lâche & si injuste puisse entrer dans l'esprit d'un honneste-homme ? Il n'y a rien de plus véritable, reprit le Philosophe, & l'évenement ne le fait que trop connoître. Vous sçaurés donc, Seigneur, que ce vieux Médecin enragé de la réputation de son Neveu, le fit venir dans son Jardin, où il y avoit toutes sortes de simples. Aprés luy avoir demandé s'il connoissoit la vertu de quelques unes, & que son Neveu luy eut répondu qu'oüy, il luy dit d'en arracher une. Comme ce jeune homme se baissoit vers la terre, sans

ſans ſe défier de rien, ce cruel Oncle luy donna un coup de hache derriere la tête dont il le tua : Et pour cacher ſon inhumanité, il l'enterra auſſi-tôt dans ſon Jardin. Mais les Dieux qui ne laiſſent rien d'impuni, permirent quelques jours aprés qu'Hippocrate tomba malade d'un flux de ſang ſi violent, que les Médecins ne pouvoient l'arrêter. Hippocrate voulant montrer ſon habileté à ſes Confreres, fit emplir un vaſe d'eau, dans lequel il jetta une certaine poudre, & peu aprés pencha le vaſe pour voir ſi l'eau en ſortiroit ; mais la vertu de cette poudre avoit tellement reſſerré la fluidité de l'eau qu'elle demeura dans le vaſe comme ſi elle eût été gelée, dont on fut trés ſurpris. Cependant Hippocrate ne jugea pas à propos d'arrêter tout d'un coup ſon flux, de crainte que le reſſerrant trop vîte, il ne courût

risque de la vie. Il voulut laisser agir la nature, esperant qu'elle le guériroit plûtôt que la violence de ce remede.

Néanmoins quelques jours aprés considérant que ses forces diminuoient beaucoup, & que son mal étoit toûjours dans le même état, commença à regreter la perte de son Neveu, sachant bien qu'il le guériroit, s'il étoit au monde. Il se repentit mille fois de sa faute. Il soupiroit, il gémissoit, & reclamoit à toutes heures son Neveu; mais voyant que ses soupirs, ses plaintes, & ses gémissemens étoient inutiles, il s'abandonna à sa douleur, & mourut comme un desesperé. Vous pouvés juger de là, Seigneur, la conclusion de mon discours, qui est qu'on ne doit jamais rien faire à la hâte, ny en colere; que le repentir suit de prés la faute, & qu'il faut l'éviter avec autant de soin qu'elle

peut être dangereuſe & irréparable. Vous avez condamné à la mort le Prince vôtre fils pour un crime dont il n'eſt point coupable ; ſi vous prenés la peine d'examiner de plus prés cette affaire, vous connoîtrés bientôt ſon innonce, & vous verrés que cet illuſtre Prince eſt auſſi digne de loüanges, que celle qui l'accuſe eſt digne de blâme & de punition.

L'Empereur ayant entendu ce diſcours en fut touché, & remit au lendemain l'execution de cette Sentence.

CHAPITRE XI.

Comparaiſon dont Aphrodiſia ſe ſert afin d'exciter l'Empereur à ne plus differer la mort du Prince ſon fils.

L'Impératrice Aphrodiſia ne ſachant point la harangue de ce Philoſophe, ne douta pas que le jour même ſon beau fils ne fût executé, ſuivant ce que l'Empereur luy avoit dit; mais apprehendant qu'il n'en eût du déplaiſir, elle voulut l'adoucir par avance; en luy faiſant préparer un feſtin magnifique. Si bien que l'Empereur étant à table auprés d'elle, luy dit que certaines raiſons l'avoient obligé de ſurſeoir pour un jour l'execution de la Sentence du Prince Eraſtus. Ces mots de ſurſeoir & de certaines raiſons ne plu-

ent point à l'Impératrice. Elle hangea bien-tôt ſa belle humeur en chagrin ; & comme l'Empereur luy en demandoit la auſe : Elle vient, luy dit-elle, le ce que vous tenez ſi peu de ompte de vôtre honneur, & des romeſſes que vous m'avés faies tant de fois, & que vous n'eecutés pas. Cependant ſi vous faiſiés refléxion, vous connoîriés bien-tôt vôtre faute, & ous ne balanceriés plus à renre la juſtice que vous me devés à vous-même. Si vous la diférés plus long-temps, je crains u'il ne vous arrive ce qui arriva un Sanglier, qui pour être trop atté perdit la vie. C'eſt un fort el exemple que je vous raconrois volontiers, ſi je n'appreendois de perdre mon temps ma peine. J'ai promis & juré, pondit l'Empereur, de faire rſeoir pour aujourd'huy l'exeution d'Eraſtus : Je ne puis me

dédire de la parole que j'ai donnée, & du ſerment que j'ai fait: mais je vous aſſûre que s'il ne me ſurvient quelque choſe de plus grande importance que celle-cy, je vous feray connoître que je ſuis homme de parole, & qu'Eraſtus ſouffrira toutes les peines que mérite ſon crime. Ainſi, Madame, je vous prie de reprendre vôtre belle humeur, & de me dire l'hiſtoire du Sanglier, dont vous voulés me parler; car d'un côté vous me ferés plaiſir, & de l'autre vous me rendrés peut-être plus éclairé que je ne ſuis. L'Impératrice voyant cela, raconta l'hiſtoire de cette maniere.

Il y avoit autrefois dans une Foreſt un grand Sanglier qui n'avoit pour toute nourriture que des fruits ſauvages que la nature produiſoit abondament ſans le ſecours de l'homme, & qui étoient trés-excellents, tant à

cauſe de la bonté du terroir que la douceur du climat où la foreſt étoit ſituée. Entr'autres arbres, il y avoit un gros poirier ſauvage, au fruit duquel le Sanglier prenant grand goût, y venoit ſouvent pour en manger; & afin d'en faire tomber les plus meurs il ſe frotoit contre cet arbre; & lors qu'il en étoit raſſaſié, il ſe retiroit dans le fort de la foreſt. Il arriva qu'un garçon qui gardoit des bœufs à l'entrée de cette foreſt en perdit un des plus beaux qu'il eut: & croyant qu'il étoit allé paître, il alla le chercher par toute la foreſt. Aprés pluſieurs jours voyant qu'il ne pouvoit le rencontrer, il réſolut de s'en retourner. Comme il prenoit ſon chemin vers ſa maiſon, il paſſa auprés du poirier, dont je vous ai parlé, & ayant jetté les yeux ſur cet arbre, & remarqué que les poires en étoient belles il en abatit quelqu'unes avec

un bâton qu'il avoit. Il n'en eut pas si-tôt tâté, que les trouvant trés-bonnes il en voulut porter à son Maistre, pour tâcher d'adoucir la colere qu'il auroit de la perte de son bœuf. Tellement que pour les luy porter plus entieres, il jugea à propos de les cuëillir à la main, & de monter sur le poirier, ce qu'il fit. Il n'y fut pas plûtôt que le grossanglier vint au pied du poirier, & commença à le secoüer comme il avoit de coûtume. Le pauvre garçon, voyant ce furieux animal, il en eut peur, & pour le faire en aller plus promptement il luy jetta force poires, esperant que quand il seroit sou il s'en iroit; mais il arriva tout le contraire. Le sanglier étoit si rempli de ces poires, que ne pouvant s'en retourner à cause de la pesanteur où il étoit, se coucha au pied du poirier. La crainte de ce garçon redoubla alors: car

ſi d'un côté il apprehendoit le ſanglier, de l'autre il prévoyoit le danger qu'il y avoit des autres bêtes ſauvages s'il paſſoit la nuit ſur cet arbre. Ces deux extrémités luy paroiſſant également dangereuſes, il ſe ſervit d'un expedient dont tout autre que luy ne ſe ſeroit peut-être pas aviſé. Comme il connoiſſoit le naturel des pourceaux, il deſcendit doucement de l'arbre, & ſe voyant à portée de pouvoir toucher du pied le ſanglier, il luy gratta l'échine avec l'ongle du pied. Cet animal y prit plaiſir, & peu aprés il ſe tourna d'un autre côté; ce garçon continuant toûjours à le grater, le Sanglier s'endormit, & ronfla de toute ſa force. Le garçon voyant cela, deſcendit auſſi-tôt à terre, & de ſon couteau en donna dans le cœur du ſaglier & le tua. Il ſe délivra par ce moyen de la crainte qu'il avoit de cet animal, & des autres bê-

tes ſauvages & dangereuſes, s'il avoit paſſé la nuit ſur le poirier. La même choſe, Monſieur, pourra vous arriver ſi vous prêtés l'oreille à ces Philoſophes, qui doutant de leur fait, comme ce garçon faiſoit, braſſent & épient tous les moyens de vous nuire. Ce garçon avoit perdu un bœuf, mais auſſi il a tué une horrible & épouvantable bête. Ceux-cy ont perdu l'honneur, & ne tendent qu'à ſe ſauver de la peine qu'ils méritent. Le garçon trompe le ſanglier, ſous ombre de le gratter & de le flatter; & les Philoſophes par leurs flatteries & leurs fictions tâchent d'en faire de même, & de dreſſer des piéges à vôtre honneur & à vôtre vie, en vous empêchant de faire juſtice. Ainſi, Monſieur, prenez garde à vous: Un bon avertiſſement, ſuivant le proverbe, en vaut deux; & lorſque la faute eſt faite, il n'eſt plus temps de di-

re, je n'y penſois pas. Madame, luy répondit l'Empereur, ne vous embaraſſés point de tout cela, ſongés ſeulement à vous réjoüir, & ſoyés perſuadée que demain au matin vous & moy ſerons vangés, à moins qu'il ne ſurvienne quelque affaire de conſequence. L'Impératrice contente de ces paroles, ne ſongea plus qu'à ſe divertir, & à faire bonne chere.

CHAPITRE XII.

Le Philoſophe Ternus obtient un troiſiéme jour de ſurſeance, par un diſcours politique qu'il fait à l'Empereur.

LEs Philoſophes avertis de la promeſſe que l'Empereur avoit faite à l'Impératrice de faire executer le lendemain au matin la Sentence du Prince Eraſtus, ſongerent à luy donner un bon Avocat, & choiſirent pour cet effet le Philoſophe Ternus, homme ſage, doux & fort entendu dans les affaires; de ſorte qu'on pouvoit dire que ſon nom répondoit aux trois diſcours qu'on faiſoit. Le jour étant venu, ce Philoſophe ſe leva & s'en alla au Palais de l'Empereur pour tâcher de luy parler. Il attendit quelque temps dans l'anti-chambre

uſqu'à ce que ce Prince fût levé; & lors qu'il fut viſible, il entra dans la Chambre, & luy fit une profonde réverence. Quoy que l'Empereur ne prît aucun plaiſir à le voir, & même qu'il luy dît des choſes aſſés deſobligeantes, cela ne rebuta point ce Philoſophe, qui d'un air aſſuré luy dit: Vous me connoiſſés, Seigneur, & vous ſçavez que ma profeſſion eſt de dire mon ſentiment, ſoit à mes amis, ou à ceux que je n'aurois jamais vû, & ſur tout quand il s'agit d'affaires de conſequences: Car lors que je ſçaurai qu'il y aura du mal entendu, & qu'une choſe ne doit point paſſer pour un autre, j'aurois tort de m'en taire; ainſi pratiquant cette coûtume à l'égard des autres, je ſerois criminel envers vous, qui êtes mon Seigneur & mon Souverain, ſi je gardois le ſilence. De ſorte que pour empêcher que le mal ne s'étende davantage, & ſur

vous & ſur l'Empire, j'ai pris la liberté de me preſenter devant vôtre Majeſté Impériale, ſans craindre les menaces de ceux qui pour m'en détourner m'ont dit que vôtre Majeſté ne me donneroit point audience, & me feroit mourir cruellement ; ce que je ne puis croire, d'autant qu'elle eſt trop juſte pour faire mourir un homme ſans l'entendre ; d'ailleurs j'ai tant de confiance en vôtre bonté, que bien loin de vous offenſer par mon diſcours, je ſuis ſeur que vous m'en ſçaurez bon gré, lorſque vous m'aurés entendu : Et quand même il arriveroit le contraire, & qu'il faudroit perdre la vie je ne m'en ſoucierois point. Ce n'eſt pas une honte à un Philoſophe de mourir pour la verité, au contraire ce luy eſt un grand honneur ; & le ſacrifice qu'il fait alors de ſa vie eſt d'autant plus agréable aux Dieux, qu'ils le dé-

dommagent avec plaiſir de l'injuſtice des hommes. N'ayant donc point aucun ſujet de crainte de leur part, ny de la vôtre, je vous ſupplie trés-humblement de vous ſouvenir du déſir que vous avés eu d'avoir des enfans, pour perpetuer vôtre ſang de poſterité en poſterité. Le Ciel a exaucé vos vœux, & vous a favoriſé d'un fils, le plus beau, le mieux fait & le plus accomply qui ſoit dans l'Univers; auſſi vous n'y avés rien épargné, Seigneur, ny luy, pour répondre à vos ſouhaits, ny nous pour executer vôs ordres. Nous pouvons dire preſentement qu'il eſt ce que vous déſiriés qu'il fût, puiſqu'il ſçait tout ce qu'un grand Empereur doit ſçavoir. Que vôtre Majeſté Impériale eſt heureuſe d'avoir un fils ſi digne d'elle, mais en même temps qu'elle eſt à plaindre ſi elle ſe laiſſe prévenir davantage par les mauvaiſes

impreſſions qu'on veut vous donner de ſa conduite ; c'eſt une femme ſeule qui entreprend de le perdre, & toutes les femmes enſemble ne valent pas le Prince vôtre fils : Quoy qu'elles ayent l'uſage de la raiſon, elles ne s'en ſervent que par hazard ; leur foibleſſe eſt ſi grande qu'elles prennent ſouvent l'ombre pour le corps ; l'apparence pour la verité, & le raiſonnement ſophiſtique pour le judicieux & le veritable. Enfin leur paſſion n'a point de bornes ny dans l'amour ny dans la haine ; & elles abandonnent ſouvent leur raiſon pour s'abandonner à leur caprice. C'eſt ce qu'un vieux Chevalier Toſcan, qui avoit épouſé comme vous une jeune femme, éprouva avec douleur. Son exemple eſt ſingulier, & ne ſeroit peut-être pas inutile à vôtre Majeſté Impériale, ſi elle vouloit bien s'en ſervir.

Que fit donc ce Chevalier, interrompit l'Empereur? Je vous le dirai, Seigneur, répondit le Philoſophe; mais je ſouhaiterois que durant que j'aurai l'honneur de vous parler, on n'executât point la Sentence du Prince vôtre fils, afin que ſi vous êtiés touché de mes raiſons, ce ne fût point trop tard: ainſi je vous ſuplie, Seigneur, de faire ſurſeoir l'execution de vôtre Sentence juſqu'à ce que j'aye fini, aprés quoy vôtre Majeſté Impériale fera tout ce qu'il luy plaira.

Quoy que l'Empereur trouvât mauvais de differer ce qu'il avoit promis à l'Impératrice, néanmoins eſperant que le diſcours du Philoſophe ne ſeroit pas long, Je vous accorde, dit-il, l'effet de vôtre demande, à condition pourtant que ſi vous ne me dites pas de bonnes raiſons, je vous ferai mourir avec Eraſtus. Le Philoſophe y conſentit, & par-

la enſuite de cette maniere.

Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit en Toſcane un Chevalier qui étant fort riche & d'une humeur agréable, ne ſongeoit qu'à ſe divertir. Tantôt il alloit à la chaſſe, tantôt il regaloit ſes amis, & tantôt il prenoit le plaiſir de la lecture. Il avoit une maiſon de plaiſance à la campagne qui étoit bien la plus belle qu'il y eût dans la Toſcane. C'étoit-là où il demeuroit ordinairement, & où il goûtoit les douceurs de la vie. Un jour qu'il y avoit regalé pluſieurs de ſes amis, on vint à parler de l'affection naturelle que tous les hommes ont d'avoir des enfans par leſquels ils ſe voyent renaître en eux, ſur quoy la compagnie tâcha de luy perſuader de ſe remarier, afin d'avoir des enfans pour ſucceder à tant de beaux & de grands biens qu'il poſſedoit. Le Chevalier qui ne ſe ſoucioit guére du

mariage, il y resista même fortement ; néanmoins se voyant continuellement pressé par les uns & par les autres de se marier, il y consentit à la fin. Ses amis ravis de cela luy cherchèrent une femme vertueuse avec laquelle il pût vivre agréablement. Ils firent tant de diligence qu'en peu de temps ils luy en trouvèrent une qui étoit jeune, belle & de grande Maison. Le Chevalier ne l'eut pas plutôt vûë qu'il en devint amoureux, & l'épousa peu de temps aprés. Les nôces furent magnifiques, & répondirent à la dignité des conviés. Quoy que ces nouveaux mariés ne fussent pas d'un âge égal, & que la Demoiselle fût jeune & le Gentilhomme vieux, ils ne laissèrent point au commencement de vivre assez bien ensemble. Le mary avoit beaucoup d'esprit, & étoit galant homme. Cela faisoit assés de

plaisir à sa femme; mais par la suite ayant apris de ses Compagnes les caresses qu'elles recevoient de leurs maris, elle conçut des desirs criminels, & ne fit plus de cas de celles de son époux. Elle aimoit mieux un homme d'une santé parfaite, qu'un mary foible & languissant. Voyant donc qu'il ne répondoit point à l'ardeur de sa passion, & que toutes les caresses qu'elle luy faisoit ne produisoient en luy que des paroles sans effet; elle voulut se récompenser d'ailleurs. La chose étoit assez délicate, non seulement pour son honneur, mais encore pour sa personne. Il luy falloit passer par les mains d'un tiers qui fût dans sa confidence; ainsi n'osant pas se fier à aucun de ses domestiques, elle alla trouver sa mere, où aprés plusieurs discours, elle tomba sur le point qui luy étoit le plus sensible. Elle luy representa la necessité où

elle étoit, qu'elle souffroit des ardeurs incroyables, & qu'elle mourroit bien-tôt faute de soulagement. Ensuite elle la pria par l'amour qu'elle avoit toûjours eûë pour elle, d'avoir pitié de l'état où elle étoit, & de vouloir bien pourvoir au mal qui la désoloit. Cette mere fut tellement surprise de ce que sa fille luy disoit, qu'elle ne pouvoit ajoûter de foy à ses paroles. Enfin voyant par les empressemens de sa fille que ce qu'elle luy avoit dit n'étoit que trop véritable, elle tâcha de la détourner de la pensée où elle étoit, en luy remontrant le tort qu'elle feroit à son mary, & à elle-même, si elle executoit son dessein. Elle luy representa sur ce sujet plusieurs exemples funestes arrivés à des femmes infidéles; mais tout cela ne fit point changer de résolution à sa fille; car quant au tort qu'elle se feroit, elle répondit à sa mere que

la Loy ne luy pouvoit procurer de peine plus grande que la mort, & qu'en l'état où elle étoit, elle voyoit la ſienne ſi proche, que mourir d'une maniére ou d'autre c'étoit toûjours mourir. A l'égard de la honte & du deshonneur que cela pourroit m'attirer, luy dit-elle, je viens à vous pour cacher l'un & l'autre, & vous ſupplier de ne me point refuſer cette grace.

Cette pauvre mere la voyant dans des ſentimens ſi oppoſés à ceux qu'elle luy avoit toûjours inſpirés, en avoit un chagrin mortel. Sa fille qui s'en apperçut voulut la flatter, en luy diſant, Ma chere mere, ayés compaſſion de ma jeuneſſe. Vous avés été jeune comme moy, & vous ſçavés aſſés quels ſont les éguillons de la chair: les hommes n'en ſont pas ſi tourmentés que les femmes, parce qu'ils ont la liberté de ſe ſoulager quand ils en

trouvent l'occaſion : & ſi nous en faiſons de même, & que nous ſoyons ſurpriſes, on nous accable d'injures & de honte. De ſorte que quand il n'y auroit que cela, ne devrions nous pas nous venger des outrages & des injuſtices qu'ils nous font ? car enfin ils ne leur eſt pas plus permis qu'à nous de faire des infidelités.

Sa mere ayant entendu ce diſcours, luy dit ſagement qu'il ne faloit jamais ſuivre de mauvais exemples, & qu'il valoit mieux ſouffrir l'injuſtice que de la commettre. A ces raiſons, elle en ajoûta d'autres qui n'étoient pas moins judicieuſes pour détourner ſa fille du deſſein qu'elle avoit : mais ce fut inutilement ; car plus elle tâchoit de le luy faire perdre, plus elle témoignoit d'ardeur à l'executer, & à éteindre le feu qui la conſumoit. Elle ſçavoit bien qu'il luy ſeroit plus honorable de ſouffrir ſon

mal que de le guérir, mais elle voyoit en même temps qu'elle ne pouvoit resister à ses transports sans risquer sa vie, & ainsi qu'il ne faloit pas luy en attribuer la faute, mais seulement à la nature qui l'avoit renduë telle qu'elle étoit. Aprés cela elle redoubla ses empressemens envers sa mere, la suppliant de croire que si elle avoit un autre mary, c'est-à-dire, comme il luy faudroit, elle n'auroit point d'autres recours pour sa guérison qu'à luy-même; mais celuy que vous m'avez donné, disoit-elle, seroit plus propre à me servir de pere que de mary. Ce n'est pas qu'il n'ait beaucoup d'amitié pour moy, mais de quoy me sert-elle s'il ne peut subvenir à mes besoins les plus pressans? J'ai souffert autant que j'ai pu sans me plaindre; je ne sçaurois souffrir davantage. Je n'en ai jamais parlé qu'à vous, esperant que

vous

vous auriez compaſſion de moy. C'eſt pourquoy, ma chere mere, je vous en ſupplie de tout mon cœur, ſinon je vous déclare que je me pourvoiray ailleurs. Il arrivera tout ce qui pourra; j'aime mieux mourir contente que de vivre en langueur comme je fais.

Cette mere conſiderant la réſolution de ſa fille, demeura quelque temps ſans luy répondre, & enſuite elle luy dit: Puiſque tu fais ſi peu de cas de ton honneur & de ta réputation pour ſatisfaire tes déſirs deſordonnés, plûtôt que de te voir accablée de honte & d'infamie, je veux bien t'aider en tout ce que je pourrai; mais prends garde que la choſe ſoit découverte. Quoy que les hommes ne ſe faſſent pas un point d'honneur d'être fidéles à leurs femmes, ils ne veulent pas qu'on en uſe de même à leur égard. Et quand

ils le découvrent, ils ſe vengent ſouvent par le poiſon, & quelquefois à coups de poignards. Il eſt vrai, dit la fille, mais lorſque la choſe eſt conduite avec adreſſe, l'on eſt à l'abri de toutes ces craintes, & les careſſes qu'on fait à ſon mary, luy ôtent tous les ſoupçons que la jalouſie luy pourroit inſpirer. Tu as raiſon, répondit la mere; cependant afin de faire la choſe avec plus de ſureté, je te conſeille d'éprouver la patience de ton mary, en luy faiſant quelque déplaiſir de peu de conſequence; & ſi tu vois qu'il ne s'en fâche pas beaucoup, viens me trouver, je donneray un ſi bon ordre à ton affaire que tu en ſeras contente, pourvû que tu te tienne à un ſeul homme; car ſi tu t'abandonnois à deux, leur jalouſie te feroit découvrir & nous cauſeroit de mauvaiſes affaires. N'en ayés pas de peur, repliqua la fille,

j'en ſçai un qui en vaut bien deux, & qui ſera obligé de garder le ſecret, tant à cauſe de ſon honneur, que de la réputation qu'il s'eſt acquiſe. Qui eſt-ce? interrompit la mere; c'eſt le Sacrificateur du Temple d'Iſis, reprit la fille, qui eſt comme vous ſçavés un jeune homme, & tenu pour un grand perſonnage; mon mary même en fait grand cas, & quand il me trouveroit avec luy il n'en prendroit aucun ombrage. Cela étant, prends courage ma fille, dit la mere, & fais ſeulement ce que je te conſeille; car ſi ton mary ne s'en fâche pas beaucoup, je t'aſſûre que tu ſeras bien-tôt contente.

La jeune Dame ravie de ces paroles, prit congé de ſa mere, & s'en alla promptement chez elle, pour éprouver la patience de ſon mary. Comme il étoit allé à la chaſſe, ſuivant ſa coûtume ordinaire, elle jugea le

temps favorable pour executer ce qu'elle avoit médité en chemin. Ce Gentilhomme avoit dans ſon Jardin un beau Laurier qu'il avoit luy-même planté, & fait cultiver avec tant de ſoin, qu'il étoit devenu trés grand, & faiſoit une ombre fort agréable, ce qui l'obligeoit d'y aller ſouvent deſſous prendre le frais avec ſes amis, & paſſer le temps à cauſer pendant la chaleur du jour. La femme ſçachant bien l'amitié que ſon mary avoit pour cet arbre, voulut éprouver ſa patience par cet endroit. Dans ce deſſein elle fit venir un payſan avec une coignée, & l'ayant mené dans le Jardin, luy commanda de couper cet arbre par le pied. Le payſan n'en voulut rien faire. La Dame ſe fâcha contre luy, & le menaça de le maltraiter s'il n'executoit pas ſes ordres. Comme elle vit que cela ne l'ébranloit point, elle luy arracha

la coignée des mains, & en donna tant de coups contre le Laurier, qu'elle le mit en état de mourir bien-tôt, encore qu'elle ne l'eût point abatu. Le païsan voyant qu'il n'y avoit plus rien à esperer du Laurier, reprit la coignée, & acheva de le couper Elle lui commanda aussi-tôt d'en prendre les branches & d'en faire des fagots; & à l'égard du corps de l'arbre de le mettre par éclats, & de charier le tout dans la maison, ce qu'il fit.

Peu aprés le Gentilhomme étant de retour de la chasse s'en alla dans sa chambre pour se rafraîchir sa femme vint en même temps avec un petit fagot de laurier à la main qu'elle mit au feu pour chauffer la chemise de son mary. Le Gentilhomme fut surpris de voir qu'on faisoit du feu de bois de laurier. Il soupçonna d'abord qu'on avoit fait quelque tort au sien. Quand il

ſe fut un peu repoſé, il alla dans ſon Jardin pour voir ſon Laurier, mais il fut bien étonné de ne l'y plus trouver. Il commença à crier & à faire un bruit terrible, jurant par tous les Dieux qu'il châtieroit ſi rudement ceux qui avoient coupé ſon Laurier qu'ils s'en repentiroient toute leur vie.

Sa femme qui étoit aux écoutes, ayant entendu ce bruit, vint trouver ſon mary, & luy dit d'un viſage riant: Si vous voulés tirer vengeance de cette affaire, il faut qu'elle tombe ſur moy, car c'eſt moy-même qui ai coupé vôtre Laurier. Pourquoy l'avés-vous fait, interrompit le mary? C'eſt, répondit la femme, qu'ayant conſideré que le temps s'étoit mis au froid, & que vous auriés beſoin de feu à vôtre retour, n'ayant point de bois ſec au bucher, je ſui venuë dans ce Jardin; & comme je ſçai que les

branches du Laurier font bon feu encore qu'elles soient vertes, jai fait faire des petits fagots de celuy que j'ai coupé : Vous avez trés mal fait, dit le mary, & gardés-vous bien de faire à l'avenir aucune chose qui me déplaise ; car je vous jure foy de Gentilhomme que l'une payeroit l'autre. Si vous n'aviés point de bois sec dans la maison, n'y avoit-il pas d'autres arbres sans toucher à mon Laurier ? Quand vous auriez fait couper tous les arbres de mon Jardin, je n'en serois pas si fâché que du Laurier que vous avés abattu ; mais puisque la chose est faite, & qu'elle est sans remede, il n'en faut plus parler.

Le Gentilhomme ayant ainsi passé sa colere, alla se divertir avec la Compagnie qui l'attendoit. La Dame voyant que son mary s'étoit facilement appaisé, en eut d'autant plus de joye, que

la choſe avoit réüſſi ſelon l'intention de ſa mere ; De ſorte qu'elle eſperoit de joüir bien-tôt du plaiſir qu'elle ſouhaitoit le plus au monde. C'eſt pourquoy le lendemain comme ſon mary étoit allé à la chaſſe, elle fut chez ſa mere, à qui elle raconta ce qui s'étoit paſſé, & la pria de tenir la parole qu'elle luy avoit donnée. Voilà qui va bien, dit la mere ; cependant quoyque l'épreuve que tu as faite ſoit bonne, je voudrois bien que tu en fiſſe une autre qui fût encore plus ſenſible à ton mary : par exemple, il a une chienne qu'il aime beaucoup, tuë-la en ſa preſence, & s'il le ſouffre ſans ſe mettre fort en colere, je ferai ce que tu deſire ; mais prends bien garde qu'il ne t'arrive autre choſe que des paroles, car ton mary aime bien ſa chienne. N'importe, répondit la fille ; laiſſez-moy faire, & vous verrés que je m'a-

quiterai auſſi-bien de cette charge que j'ai fait de l'autre. En achevant ces mots, elle retourna chez elle, où étant elle mit ſur le lit une fort belle & riche couverture; enſuite elle ſe vêtit d'une belle robe, & elle s'aſſit auprés du feu avec un Livre à la main en attendant ſon mary, qui arriva peu aprés avec pluſieurs de ſes Amis qui ſe mirent auſſi auprés du feu; car il faiſoit froid. D'abord que la chienne fut arrivée, elle ne manqua point de ſauter ſur le lit, & comme elle étoit extrêmement crotée, elle gâta la couverture qui étoit deſſus. La Dame fit ſemblant de n'en rien voir : Peu aprés la chienne ſauta à terre, & vint ſe coucher ſur la robe de ſa Maîtreſſe qu'elle gâta auſſi; Elle s'écria auſſi-tôt, & prenant la pelle à feu, en donna un ſi grand coup ſur la tête de la chienne qu'elle la tua. Le Gentilhomme outré

de cette action voulut frapper sa femme ; mais la Compagnie l'en empêcha. Cependant la Dame ne laissoit pas de crier, en disant voyez, je vous prie, comment cette vilaine bête a gâté ma jupe, & la couverture de nôtre lit, qui valent cent fois mieux que toutes les chiennes du monde. On ne pouvoit avoir ici rien de net ny de propre que cette miserable bête ne gâtât aussi-tôt ; néanmoins je voudrois l'avoir rachetée au poids de l'or, & suis fâchée du regret que mon mary en a : mais puisque que le coup est fait, il faut s'en consoler. Le Gentilhomme voyant que pour crier & se mettre en colere, il ne redonneroit pas la vie à sa chienne, avala doucement cette poire d'angoisse, en disant à sa femme qu'elle avoit grand tort d'avoir tué sa chienne pour si peu de chose ; & ensuite il se mit à causer & à se divertir avec la compagnie.

CetteDame charmée d'unſuccés ſi heureux, n'en dormit point de toute la nuit. Quand le jour fut venu, elle ne manqua point de s'habiller de bon matin & d'aller trouver ſamere, à qui elle raconta comme la choſe s'étoit paſſée. Elle l'à preſſa de tenir la parole qu'elle luy avoit donnée, vû l'experience qu'elle avoit faite de la patience de ſon mary. Sa mere feignant d'en avoir dela joyeluydit qu'il étoit juſte de luy accorder ce qu'elle luy avoit promis ; mais que pour agir avec plus de ſureté, elle vouloit avoir encore une troiſiéme épreuve, aprés quoy elle luy promettoit de la rendre contente, & ſans aucun délay. Et qu'elle autre épreuve voudriez-vous? répondit ſa fille ; il me ſemble que nous en avons aſſez pour être ſatisfaites ; mais je voy bien que vous ne cherchés qu'à prolonger l'effet de ma demande. Que ne me

diſiés-vous cela tout d'un coup, je me ſerois pourvûë d'ailleurs. Tu le prens mal, ma fille, repliqua la mere; ce que je fais n'eſt pas pour te dénier mon aide, mais pour accomoder ton honneur & le mien. Le premier eſſai que tu as fait de la patience de ton mary a été ſur un arbre, le ſecond ſur une chienne, & je voudrois que tu en fiſſes un troiſiéme ſur des hommes. Que voulés-vous dire, repartit la fille, que je tuë des hommes? Le coup ſeroit bien hardy pour une femme. Cependant s'il n'y avoit point d'autre moyen que celuy-là pour obtenir ce que je deſire, je ne dis pas que je n'en mis quelqu'un à bas. Que les Dieux t'en préſervent, dit la mere; je ne l'entens pas ainſi: Je veux que le chagrin que tu donneras à ton mary, s'étende non-ſeulement ſur luy, mais encore ſur tous ceux qui ſeront en

ſa compagnie. Voicy donc ce que tu dois faire.

Tu ſçais que le jour de ſa naiſſance approche, & que dans ce temps-là il régale ſes amis; je veux que quand la table ſera couverte de viandes, & que tout le monde ſera aſſis, tu te leve tout d'un coup, en faiſant ſemblant de chercher quelque choſe, & que par ce moyen tu tire aprés toy la table & tout ce qui ſera deſſus; ſi ton mary paſſe cela ſans ſe venger, Je te promets que le même jour que tu auras fait cela, je te rendray contente.

La jeune Dame trouvoit ce terme bien long, quoy qu'il n'y eût que trois jours à attendre. Neanmoins comme la choſe luy tenoit fort au cœur, elle réſolut de patienter. Dans ce deſſein, elle donna ordre à tout ce qu'il faloit faire, eſperant un auſſi bon ſuccés de cette entrepriſe que

des deux autres. Le jour de la fête étant venu, il fit faire un magnifique repas pour régaler ſes amis, parmi leſquels il y avoit des gens de la premiere qualité. La table étant dreſſée, le couvert mis, & l'heure venuë de s'aſſeoir, qui étoit le moment que la Dame ſouhaitoit non par la faim qu'elle eût, mais par l'envie qu'elle avoit de ſe raſſaſſier d'autre choſe que de ce qui ſe ſert à table, chacun s'aſſit ſelon ſon rang. La Dame ſe mit au bout de la table, & lorſqu'on alloit manger, elle entortilla ſi bien ſon clavier à la nape, que faiſant ſemblant d'avoir hâte d'aller chercher quelque choſe, elle ſe leva bruſquement, & en s'en allant tira la nape aprés ſoy, & tout fut renverſé par terre. Le Gentilhomme fâché de cette action, luy en demanda la raiſon. Comme je me ſuis apperçûë, luy dit-elle, qu'on vous avoit don-

né un autre couteau que le vôtre, & sachant que vous ne prendriés pas plaisir de vous en servir, je me suis levée pour aller querir celuy dont vous vous servés, & je ne sçai comment la nape s'est prise à moy, & que j'ai renversé ce qui étoit dessus. La Compagnie pour appaiser le Gentilhomme, tourna la chose en risée, & loüa même la Dame de l'ardeur qu'elle avoit de plaire à son mary. Le Gentilhomme qui étoit fort sage n'en témoigna pas davantage son chagrin, de peur de troubler la fête. Il fit apporter un autre service; car il avoit fait bonne provision de toutes sortes de viandes, & ainsi il ne songea qu'à passer le temps le plus agréablement qu'il put avec sa compagnie.

La Dame avoit une joye inconcevable de voir que son mary avoit passé si doucement l'extravagance qu'elle avoit faite. Elle

se flattoit qu'il n'y auroit plus d'obstacle pour l'empêcher de posseder ce qu'elle desiroit si passionnément. Elle attendoit avec impatience que le jour fût fini, afin que la compagnie s'étant retirée, elle pût aller trouver sa mere; mais l'assemblée tenant table bien avant dans la nuit, elle fut obligée de demeurer, & de remettre au lendemain sa visite. Cependant quoy que le Gentilhomme eût passé le jour avec beaucoup de plaisir sans témoigner aucun ressentiment à sa femme de la faute qu'elle avoit faite, il ne l'avoit pas oubliée, ny les deux autres qu'elle avoit commises auparavant; si bien que le lendemain matin voyant sa femme éveillée qui vouloit se lever pour aller voir sa mere, il luy commanda de rester au lit. La Dame surprise de cet ordre, luy dit qu'elle vouloit se lever, & qu'elle avoit assez dormi; mais

Digitized by Google

le Gentilhomme luy répondit, que ce qui l'obligeoit de luy dire de reſter au lit n'étoit que pour ſon profit, & qu'il vouloit luy faire prendre une médecine. A quel propos reprit la Dame, Je n'en ai pas beſoin, & je me porte fort bien graces aux Dieux. Vous n'êtes que trop malade d'eſprit, répondit le Gentilhomme, & cette maladie ne vient que d'un ſang ſuperflu qui vous boût dans la tête, lequel à tout coup vous fait faire des ſotiſes. Vous ſouvient-il du beau Laurier que vous me coupâtes l'autre jour? Vous ſouvient-il encore que peu aprés vous tuâtes ma chienne, & qu'hier vous renverſâtes tout ce qui étoit deſſus la table en preſence de toute la compagnie? ſi je laiſſois paſſer ces trois choſes, j'apprehenderois que vous n'en fiſſiez une quatriéme qui ſeroit pire que les autres; c'eſt pourquoy j'ai réſolu d'em-

pêcher ce malheur, & de vous guérir de vôtre maladie. En achevant ces mots, il fit entrer un Chirurgien dans la Chambre où il fit faire un grand feu, il en fit approcher sa femme, & luy ayant pris le bras droit, le luy frota devant le feu pour luy mieux faire enfler les veines, & ensuite il commanda au Chirurgien de la saigner, ce qu'il fit. La Dame ne sçavoit d'abord quelle fin cela auroit, mais voyant qu'elle perdoit beaucoup de sang, elle craignit quelque mort funeste; néanmoins elle ne pouvoit l'empêcher; parce que le Gentilhomme la faisoit tenir, & voulut qu'on laissât couler le sang jusqu'à ce qu'on connût qu'elle étoit en danger. Alors il luy fit fermer la veine, & en usa de même au bras gauche; de sorte que la Dame étant à demi morte, son mary la fit porter dans son lit, où ayant demeuré quelque temps

ſans aucun ſentiment, & étant un peu revenuë à ſoy, elle envoya prier ſa mere de la venir voir, ce qu'elle fit: & en chemin ayant appris par celuy qui l'étoit venu querir comme la choſe s'étoit paſſée, & que ſa fille avoit renverſé à terre tout ce qui étoit ſur la table, elle jugea bien la raiſon que ſon gendre avoit eu d'en uſer de la ſorte. Etant donc arrivée chez luy, elle s'en alla droit à la chambre de ſa fille, & avec un viſage ouvert & joyeux, elle luy dit, me voicy toute prête, ma fille, pour tenir la parole que je vous ai donnée; Voulés-vous que je vous amene aujourd'huy vôtre ami? Elle répondit avec une voix ſi foible & ſi baſſe, qu'à peine pouvoit-on l'entendre: Je ſuis morte, ma mere, tout mon feu eſt éteint; il n'eſt plus temps de parler d'amour, mais ſeulement de me donner quelque reſtaurant.

De tout cela, Seigneur, vous pouvez comprendre ce que je veux dire. Vous êtes chargé d'années, & néanmoins vous avez pris une jeune femme. Je ſçai bien qu'il ne luy manque quoyque ce ſoit, ſi ce n'eſt ce que les jeunes femmes aiment le mieux : Vous m'entendez, Seigneur ; je ſçai auſſi que vous n'y pouvez fournir que quelquefois, & encore bien foiblement. De là vient que je ne doute point que l'Impératrice n'en ait du chagrin, & qu'elle n'ait d'autre deſſein que de vous donner du déplaiſir. Si ce malheur ne s'étendoit que ſur une plante ou ſur une chienne, on le pourroit endurer, comme fit ce bon Chevalier ; mais de vouloir exercer ſa cruauté ſur l'heritier de l'Empire, ſur vôtre fils unique ; & pour tout dire en un mot, ſur le meilleur & le plus aimable Prince du monde ; cela n'eſt pas ſuporta-

ble, & me fait croire que tout ce qu'on luy impose n'est qu'une pure calomnie. Si vôtre Majesté Impériale veut faire examiner cette affaire à fond elle trouvera que le Prince Erastus est aussi innocent, que ceux qui l'accusent sont coupables de la plus noire imposture qui fut jamais.

L'Empereur surpris du discours de ce Philosophe, demeura quelque tems sans rien dire ; & ensuite il ordonna que pour ce jour on suspendît l'execution de la Sentence d'Erastus, voulant approfondir le fait dont son fils étoit accusé.

CHAPITRE VI.

L'Impératrice Aphrodisia cite l'exemple d'un Roy d'Angleterre, afin d'obliger l'Empereur à ne plus differer la mort du Prince Eraſtus.

L'IMPERATRICE avoit tant d'impatience d'apprendre des nouvelles de la mort de ſon beau-fils, ſuivant la promeſſe que l'Empereur luy avoit faite, que les heures luy ſembloient des années; mais elle fut bien ſurpriſe lorſqu'elle vit le contraire de ce qu'elle attendoit? car un Valet de Chambre de l'Empereur l'ayant avertie que ce Prince à la ſolicitation du Philoſophe Ternus, avoit remis au lendemain l'execution de la Sentence d'Eraſtus, elle en eut un ſi grand chagrin qu'elle en penſa perdre

l'esprit. Elle s'en alla dans sa chambre pleurer de rage, sans vouloir parler à personne. Sur le soir l'Empereur ayant sçu que l'Imperatrice s'étoit trouvée mal l'alla voir pour la consoler, sachant bien que tout son mal ne venoit que du chagrin. Il la pria de prendre courage, & de ne pas trouver mauvais s'il avoit fait surseoir l'execution du Prince Erastus; que ce n'étoit pas pour empêcher le cours de la Justice, mais seulement pour faire voir à tout le monde qu'on avoit procedé juridiquement à cette affaire. Ce mot de juridiquement ne plût point à l'Impératrice. Elle fit un grand soûpir, & dit à l'Empereur: Je voy bien, Monsieur, par tous ces délais, le peu de cas que vous faites de venger mon honneur qui vous doit être aussi cher qu'à moy. J'apprehende que si vous ne changez de conduite, il ne vous arrive la mê-

me chose qu'à un certain Roy d'Angleterre qui devint aveugle. Je prie le Ciel que ce malheur ne vous arrive point, & que vous prêtiez l'oreille à mes conseils, comme ce Prince fit à ceux du sage Merlin; au moyen desquels il recouvra, non-seulement la vûë corporelle, mais encore les yeux de l'entendement.

Racontez-moy un peu cette histoire, dit l'Empereur, peut-être que j'en ferai un tel usage, que vous aurez autant de joye de me l'avoir apprise, que j'en aurai de l'avoir entenduë. Veüillent les Dieux, répondit l'Impératrice, & quoy que je sois très-foible, & que je n'espere pas plus du succés de ce discours, que de ceux que je vous ai déja fait, néanmoins je tâcherai de vous satisfaire. En achevant ces mots, elle parla de cette maniere.

Il

Il y avoit un Roy en Angleterre, qui pour mieux prendre ſes plaiſirs, & gouverner ſon Royaume ſans peine, en avoit laiſſé le ſoin à ſept Philoſophes qui l'accompagnoient par tout. Ces hommes qui vouloient paſſer pour ſages, & avoir plus d'intelligence que tout ce qu'il y avoit en Angleterre, n'avoient n'y honneur ny conſcience. Le Roy qui les croyoit tout autres qu'ils n'étoient, leur ayant donc mis en main le maniement de toutes ſes affaires; ils en uſoient comme ils jugeoient à propos, & ne luy rapportoient que ce qu'ils vouloient. Enfin ils avoient tant d'authorité, qu'on les prenoit plûtôt pour des Souverains en Angleterre, que pour des Conſeillers d'Eſtat. Il eſt vrai qu'au commencement de leur miniſtere, pour ſe rendre recommandables, ils donnerent un ſi bon ordre aux affaires, que rien ne ſe

paſſoit qu'avec juſtice; mais comme on leur faiſoit de grands preſens pour avoir leur protection, cela les mit tellement en goût, qu'ils ne ſongeoient à autre choſe qu'à amaſſer du bien, & négligeoient continuellement l'honneur de leur devoir, & le reſpect de la Juſtice. Ils ne s'appliquoient qu'à chercher tous les jours de nouveaux moyens pour avoir de l'argent, & entr'autres ils en trouverent un dont ils pouvoient tirer pluſieurs millons. Vous obſerverez qu'en ce temps là les Anglois étoient fort ſuperſticieux, & qu'ils ajoûtoient tant de foy aux ſonges qu'ils régloient leurs affaires, ſuivant les viſions qu'ils avoient eû en dormant. Quand ils avoient fait quelque ſonge d'importance qu'ils ne pouvoient expliquer, ils alloient conſulter de certains Devins dont l'Angleterre étoit remplie; & pour en avoir l'intelligence, ils

leurs faiſoient de grands preſens ſelon leur pouvoir, & la dignité des conſultans. Les ſept Philoſophes voyant cela rendirent un Edit, par lequel il étoit porté: *Que pour empêcher les abus qui ſe commettoient tous les jours dans l'interpretation des ſonges, on n'auroit recours qu'à eux, comme étant ſeuls capables d'expliquer les ſonges les plus obſcurs.* Cet Edit leur fut ſi avantageux, qu'en peu de tems ils amaſſerent plus d'argent que le Roy n'en avoit.

Dans ce tems il arriva à ce Prince un accident fort étrange. Comme il ſortoit de Londres pour donner le plaiſir de la chaſſe aux Dames, ſa vûë s'obſcurcit de telle ſorte qu'il ne voyoit goute; ſur quoy ayant conſulté ſes Médecins, qui luy voyant les yeux beaux & ſans taye, luy demanderent s'il n'avoit aucune douleur à la tête, & leur ayant répondu que non, ils ne ſça-

voient que dire. Ils conſeillerent ſeulement au Rôy de s'en aller ſe repoſer au Château, & que cependant ils conſulteroient entr'eux d'où pouvoit venir cet accident pour y apporter le remede. Le Roy ſuivit leur conſeil; mais il n'eut pas plûtôt repaſſé la porte de Londres, qu'il recouvra la vûë ſans aucun remede. Il en eut bien de la joye, & retourna bride pour aller à la chaſſe; mais il ne fut pas plûtôt hors de la Ville, que ſa vûë s'obſcurcit comme auparavant. Si bien qu'il fut contraint de retourner vers le Château; & d'abord qu'il fut rentré dans la Ville il recouvra la vûë comme il avoit déja fait. Cependant l'heure de la chaſſe ſe paſſant, il remit la partie à un autre jour.

Le lendemain il voulut aller ſe promener dans un Jardin qu'il avoit hors de Londres, & il n'eut pas ſitôt paſſé la porte de la Ville

qu'il perdit encore la vûë ; mais auſſi-tôt qu'il fut rentré dans Londres, il vît clair comme auparavant. Les Médecins fort étonnez de toutes ces choſes, firent pluſieurs conſultations entr'eux ſans pouvoir découvrir d'où venoit cet accident. Cependant le pauvre Prince qui ſe voyoit obligé de reſter toûjours à Londres pour conſerver ſa vûë, regardoit cette contrainte avec un chagrin terrible. Il fit venir les ſept Philoſophes, & leur demanda la cauſe de ſon aveuglement. Ces grands perſonnages, qui n'en ſçavoient pas plus que le Roy furent ſurpris de ſa demande & demeurent d'abord dans le ſilence ; mais peu aprés voulant cacher leur ignorance, ils dirent au Roy que le cas méritoit bien la peine de l'examiner de prés, afin de luy en pouvoir donner une ſolution véritable. Hé bien, leur dit ce Prince, je vous don-

ne tout le jour & toute la nuit pour y ſonger, & demain au matin vous viendrés m'en rendre une réponſe poſitive. Meſſieurs les Philoſophes trouvant ce terme trop court, repreſenterent au Roy que la choſe étoit trop importante pour aller ſi vîte, & qu'il faloit au moins leur donner un mois de délay. Comment un mois, répondit ce Prince? Eſt-ce ainſi que vous voulez me prouver que vous ſçavez réſoudre toutes les queſtions & les difficultés qui ſe preſentent? allez je vous donne quinze jours, & ſi dans ce temps vous ne m'apportés pas la cauſe de ce mal & du remede qui luy eſt propre, Je vous ferai ſervir d'exemple à tous ceux qui voudront abuſer les Princes par leurs diſcours.

Ces paroles étonnerent d'abord les Philoſophes; néanmoins conſiderant le terme que le Roy leur donnoit, ils ſe con-

ſolerent un peu, eſperant trouver quelque habile homme qui les inſtruiroit de ce dont il s'agiſſoit : tellement qu'ils aſſûrerent le Roy de le ſatisfaire dans le temps qu'il leur avoit donné. Il prirent auſſi-tôt congé de luy, & dépêcherent diverſes perſonnes en poſte pour chercher quelque homme ſçavant à qui ils pûſſent avoir recours. Aprés avoir fait pluſieurs perquiſitions, on leur dit qu'il n'y avoit au monde qu'un enfant nommé Merlin, qui fut capable de les ſervir dans cette rencontre ; que ſon eſprit étoit divin, & ſa naiſſance miraculeuſe. Que ſa mere s'étoit trouvée enceinte d'un Magicien ou d'un Sylphes ſans la toucher ; que cet enfant ne fut pas ſi-tôt né qu'il commença à faire connoître qu'il avoit un ſçavoir plus qu'humain ; ſoit à prédire l'avenir, ſoit à déchiffrer le paſſé ; & enfin qu'il rendoit raiſon de tout

ce qu'on luy demandoit. Les Philoſophes charmés de cette découverte, s'informerent du lieu où il étoit, & l'ayant appris, ils le furent trouver.

Etant arrivés chez luy, il leur donna bien-tôt des preuves de ſon divin ſçavoir : car comme il paſſoit un homme qui alloit fort vîte, Merlin l'appella Galgo, qui étoit le nom qu'il portoit. Cet homme tourna auſſi-tôt le viſage, & Merlin luy dit : Celuy que tu vas chercher à Londres eſt ici, qui t'apprendra plus que tu ne veux ſçavoir. Galgo s'entendant nommer, & entendant à demi mot le ſujet pour lequel il alloit à Londres, fut fort ſurpris; mais ſon étonnement augmenta bien davantage, lors qu'ayant approché Merlin, il luy dit : N'allois tu pas à Londres porter une demie-once d'or aux Philoſophes du Roy, pour t'expliquer un ſonge que tu as fait ? Tu es

exemté de cette peine, car ils ſont ici. Cependant tu ne ſçauras d'eux autre choſe touchant ton ſonge, que ce que tu ſçais à preſent; mais de moy tu en pourras apprendre la verité ſans qu'il t'en coûte ton or. Et bien loin d'agir par intereſt, je veux te donner le moyen de t'enrichir, & t'épargner la peine de me dire ton ſonge, que je ſçai mieux que toy. N'eſt-il pas vrai que la nuit paſſée tu ſongeas qu'étant aſſis dans le foyer de ta Maiſon, tu avois une alteration très-grande ſans avoir de quoy l'étancher? Que dans ce temps il ſortit une fontaine de ton foyer dont l'eau étoit la plus belle du monde, & qu'en ayant goûté, tu la trouvas ſi bonne, que tu en étanchas ta ſoif; & même que tu en fis boire à tous ceux de ta maiſon qui en furent très-ſatisfaits? Si bien que pour avoir l'explication de ce ſonge tu t'en allois à

Londres pour parler aux Philosophes du Roy, qui ne t'auroient pas dit ce que je viens de te dire.

Calgo ayant entendu cela, & sachant qu'il n'en avoit parlé à personne, en fut si étonné qu'il crut que c'étoit encore là un songe. Mais peu aprés ayant repris ses sens, il demeura d'accord que tout ce que Merlin luy avoit dit étoit véritable, & le pria de vouloir bien luy en donner l'explication.

L'alteration que tu avois, luy répondit Merlin, n'est autre chose qu'un désir d'amasser du bien afin d'avoir moyen de soûtenir ta famille. La fontaine qui servira à étancher ta soif, c'est-à-dire, à te procurer des richesses est en ta maison. Retourne-t'en le plus diligemment que tu pourras, & foüille au lieu où il te sembloit qu'étoit cette fontaine, tu y trouveras une si grande quan-

tité d'or & d'argent, que tu en auras ſuffiſamment pour toy & pour les tiens.

Les Philoſophes furent ſurpris de ces paroles; ils ne ſçavoient que penſer, & doutoient que ce ne fût une choſe faite exprés, pour faire croire au monde que Merlin devinoit; mais ce qui les ſurprit enſuite, c'eſt que Merlin leur dit, je ne veux point que vous ajoutiez plus de foy à mes paroles, qu'à ce que vos yeux verront. Allez-vous en avec cet homme, & vous verrez que ce que je luy dis eſt veritable. Revenez ici, nous irons de compagnie trouver le Roy, le mal duquel m'eſt aſſez connu ſans que vous me le diſiez. Je ſçai d'où il vient, & le remede pour le guérir. Nous arriverons le quatorziéme jour avant que les quinze que le Roy vous a donné ſoyent expirez.

Ces paroles étonnerent les

Philoſophes, voyant que Merlin ſçavoit le ſujet de leur arrivée, & le terme que le Roy leur avoit preſcrit. Ils euſſent bien voulu entrer en converſation avec luy touchant le cas dont il s'agiſſoit; mais Merlin ne voulut point les écouter. Il leur dit qu'ils allaſſent voir le tréſor de ce bon homme, mais qu'ils ſe donnaſſent bien de garde d'y toucher; qu'enſuite ils n'avoient qu'à le revenir trouver, & qu'ils iroient enſemble vers le Roy.

Les Philoſophes ſuivirent donc le bon homme Galgo qui demeuroit à cinq ou ſix lieuës delà, & le lendemain ils arriverent chez luy; ils deſcendirent auſſitôt de cheval, & entrerent avec Galgo dans ſa maiſon. Il n'y fut pas plutôt qu'il foüilla où il avoit veu en ſonge cette fontaine. A peine avoit-il creuſé la profondeur d'un pied de terre, qu'il trouva quantité de médailles &

de vaiſſelle d'argent, avec les plus beaux vaſes du monde. Comme il remuoit cette argenterie, il apperceut pluſieurs gros lingots d'or & d'argent d'une valeur infinie. Alors les Philoſophes connurent que la choſe n'avoit pas été faite à la main; car le Royaume auroit eû de la peine à faire un tel amas de richeſſes, ſans uſer de grandes épargnes. De ſorte qu'aprés avoir felicité Galgo ſur ſa bonne fortune, ils reprirent le chemin du logis de Merlin, auquel ils raconterent tout ce qu'ils avoient vû, & le prierent d'executer la promeſſe qu'il leur avoit faite d'aller avec eux trouver le Roy avant l'expiration du terme qu'il leur avoit donné.

N'en doutés point, leur dit Merlin, car nous n'arriverons que trop tôt pour vous. L'admiration des choſes qu'ils avoient vûës les empêcha de faire

reflexion ſur ces dernieres paroles. Merlin ſe mit auſſi-tôt en chemin avec eux, & pendant le voyage il leur diſoit des choſes ſi belles & ſi ſçavantes, qu'ils étoient ravis de les entendre. Enfin ils firent tant de diligence, qu'ils arriverent à Londres le quatorziéme jour du terme que le Roy avoit fixé, & que Merlin leur avoit prédit. Le lendemain au matin les Philoſophes allerent faire la reverence au Roy, & luy dirent qu'ils étoient prêts de l'éclaircir, non-ſeulement ſur ce qu'il leur avoit demandé, mais encore ſur toute autre choſe, tant du paſſé, que du preſent & de l'avenir. Quoy ! leur dit le Roy, quelque divinité vous a-t'elle inſtruite pour ſçavoir prédire les choſes à venir ? Vous ferez aſſez de m'éclaircir ſur ce que je vous ay demandé, ſans vous vanter de tant de choſes, & vouloir m'abuſer par des ſuperfluitez.

Digitized by Google

Il n'y a point d'abus dans nôtre fait, répondirent les Philoſophes ; vôtre Majeſté le connoîtra bien-tôt par expérience. Il eſt vrai que cela ne vient point de nôtre ſçavoir, mais d'un divin & miraculeux enfant, dont ayant ouy parler, nous l'avons cherché pour vôtre ſervice, & avons tant fait que nous l'avons trouvé. Les preuves qu'il nous a données de ſon divin eſprit ſont ſi grandes, que nous ne les croïrions pas ſi nous ne les avions vûës de nos propres yeux. Enſuite de quoy ils raconterent au Roy l'hiſtoire de Galgo, & les promeſſes qu'il leur avoit faites de déclarer au Roy la cauſe de ſon aveuglement & les moyens de l'en guérir.

Le Roy fut trés-content de cette réponſe, & commanda qu'on luy fit venir l'enfant Merlin. Lorſqu'il le vit ſi jeune, il douta de ce que les Philoſophes luy avoient dit : mais Merlin voyant

Digitized by Google

cela, dit au Roy, Sire, avant que de vous découvrir la cauſe de vôtre aveuglement quand vous ſortés de Londres, & le moyen de vous en délivrer; il faut que vôtre Majeſté faſſe ôter le lit où elle couche, & creuſer deſous, on y trouvera une grande chaudiere qui bout ſans feu. C'eſt un ſecret des Dieux qui ne doit être revelé qu'à celuy à qui il touche. Si vous en voulés ſçavoir davantage, faites ſortir de la chambre tous ceux qui y ſont, car il n'y en a pas un ſeul qui doive ſçavoir ce myſtere.

Le Roy commanda à tout le monde de ſortir, & Merlin ſe voyant ſeul avec ce Prince, luy parla de cette maniere. Sire, il ne faut pas que vôtre Majeſté croye que les choſes d'icy bas ſe font par le hazard, comme pluſieurs ignorans l'ont prétendu. Il faut tenir pour certain que rien ne ſe fait que par la provi-

Digitized by Google

dence des Dieux, qui ayant distribué les charges à un chacun, veut & entend que l'homme s'aquite de son devoir du mieux qu'il luy sera possible. Ainsi vous ayant donné l'administration de ce Royaume, ils veulent que vous en regliez vous-même les affaires, & que vous procuriez le bien & le repos à vos peuples, comme vous avez fait autrefois; mais depuis que vous vous êtes abandonné à vos plaisirs, & que pour en mieux goûter les douceurs, vous avez laissé le soin de vos affaires à ces sept Philosophes qui ne cherchent que leur fortune; la justice a été alterée, les gens de bien oppressez, & les coupables qui devoient être punis, non-seulement s'échapent à force d'argent, mais encore ils sont pourvûs d'Estats & d'Offices considerables; Voilà, Sire, la seule cause de vôtre mal. De sorte que sans vous dire autre

chose, il vous est fort aisé d'y remedier ; néanmoins si vous voulés que je vous en donne les moyens, il faut que vous fassiez penitence de vos fautes passées, & que vous faſſiez mourir ceux qui ont tyranisé le peuple ; car leur peché est bien plus grand que le vôtre. Il est vrai que vous avez beaucoup failli, mais c'est par négligence, & eux ont peché par malice en faisant des concussions & des malversations qui ont excité sur vous la colere des Dieux. Ainsi demandés-leur pardon, & faites mourir ces sangsuës publiques, ces monstres parcides de l'Etat ; qui comme les enflures de la peste ne grossissent que de la maigreur des autres membres, qui ne vivent que de l'agonie des Peuples, ne boivent que leurs larmes, & dont l'insatiable ardeur tirant tous les nerfs du corps politique, luy cause des convulsions mortelles, &

Digitized by Google

une eſpéce de paralyſie morale. Si vous ne faites ce que je vous dis, ſoyez ſûr que la colere des Dieux redoublera. Et pour vous éclaircir l'eſprit ſur ce ſujet, je vous dirai qu'il n'y a point d'autre moyen pour éteindre ces boüillons de feu qui augmenteront de jour en jour, que la mort de vos ſept Philoſophes. Ainſi faites-en l'experience par le plus ancien, & vous verrez que le plus grand boüillon ceſſera.

Le Roy qui avoit de l'amitié pour ces Philoſophes, avoit peine à ſe réſoudre à cette extrémité. Il voulut tâcher d'éteindre ces boüillons en y faiſant jetter de l'eau; mais plus l'on y en jettoit, plus ils augmentoient; deſorte qu'il fut contraint de ſuivre le conſeil de Merlin. Il fit appeller le principal des ſept Philoſophes ſous ombre de vouloir conferer avec luy; & lorſqu'il fut entré, il le fit ſecretement

décapiter : ce qu'étant fait le gros boüillon du milieu ceſſa. Le Roy voyant cela, ſans plus differer en uſa de même à l'égard des autres, les faiſant venir ſeparément ; & à meſure qu'on coupoit la tête à un, on voyoit un boüillon ſe perdre. Le dernier ne fut pas plûtôt décapité, que tout le feu s'éteignit, & l'on ne vit plus de boüillon ny de chaudiere. Aprés quoy Merlin ordonna de remettre le lit du Roy dans le même endroit qu'auparavant ; & comme il étoit tard, il dit à ce Prince de ſe repoſer, & que le lendemain il iroit hors la Ville de Londres, où il connoîtroit bien-tôt ſa guériſon qui ſeroit vûë avec plaiſir de tout le monde.

Le lendemain le Roy ſe leva de bon matin, & envoya dire à tous les Princes & Seigneurs de ſa Cour de venir luy tenir compagnie, parce qu'il vouloit aller

Digitized by Google

ſe divertir à la Campagne.

Cette nouvelle leur donna beaucoup de joye, vû que le Roy avoit été ſi long-temps ſans ſortir à cauſe de ſon accident. Ils ne ſçavoient pas l'hiſtoire de la chaudiere, & quand ils l'auroient ſçûë, ils l'auroient cru fabuleuſe. Le Roy monta ſur le plus beau Cheval de ſon Ecurie, ayant Merlin à ſon côté, qui étoit vêtu fort ſimplement. Ce Prince cauſoit toûjours avec luy, de quoy les Princes & Seigneurs s'étonnoient de voir qu'il s'arrêtoit à parler à ce petit garçon, ſans dire un ſeul mot à toute la Nobleſſe qui le ſuivoit. Lorſque le Roy fut hors la porte de la Ville, Merlin ſe mit devant luy, & luy dit: Sire, vous voyez comme la Providence des Dieux eſt grande: Rendez-leur graces, & gouvernés-vous d'une maniere que leur colere & leur vengeance ne tombent plus ſur vous. Le moyen

le plus sûr est de ne point prêter vôtre autorité à ceux qui oppriment vôtre Peuple, & par ce moyen il déviendra aussi heureux qu'il est infortuné. Le Roy transporté de joye, embrassa Merlin, & le remercia du service qu'il luy avoit rendu, en l'asseurant de ne jamais rien faire qui pût déplaire aux Dieux.

Toute la Cour qui étoit auprés du Roy, fut charmée de luy revoir sa vûë ordinaire, & chacun s'éforçoit de luy en témoigner sa joye; mais elle redoubla bien davantage quand on apprit les moyens dont le Roy s'étoit servi pour avoir sa guérison, & qu'il avoit affranchi l'Angleterre de la tirannie des sept Philosophes qui avoient si long-temps opprimé le Peuple. Cette nouvelle fut si agréablement reçûë, qu'on en fit des feux de joïe à Londres & dans tout le Royaume d'Angleterre. Cependant

Merlin n'abandonna point le Roy que la Juſtice ne fût entierement réformée ; & aprés luy avoir donné pluſieurs bons conſeils, tant pour ſon particulier, que pour le gouvernement de ſes ſujets, il s'en alla pour inſtruire les autres Princes ſelon les ordres qu'il en avoit reçûs du Ciel.

Or pour faire une juſte application de cette hiſtoire à la vôtre je crois, Monſieur, que vous auriez beſoin d'un Merlin, pour vous montrer l'abus de vos ſept Puiloſophes. Ils n'ont autre deſſein que de vous offuſquer la vûë de l'entendement, afin que vous ne puiſſiez juger, non-ſeulement des choſes paſſées, mais encore de celles que vous connoiſſez. En effet, ils vous broüillent tellement l'eſprit avec leurs contes fabuleux, qu'ils vous perſuaderont à la fin que vôtre Eraſtus, bien loin d'être puni, ſelon que vous l'avez ordonné, mérite au

contraire qu'on luy pardonne ſon infamie. Si vous avez cette foibleſſe, je ne doute point quun jour ils ne vous ôtent la vie, comme ils vous ont privé de vos lumieres, & qu'avec ce malheureux Eraſtus, ils n'exercent leur tyrannie ſur tout l'Empire Romain. Je vous aſſure, Madame, qu'il n'en ſera rien, luy dit l'Empereur, car demain ſans y manquer la Juſtice aura ſon cours. Elle commencera d'abord par cet indigne Eraſtus qui a eû l'inſolence d'agir contre vôtre honneur & le mien, & enſuite contre ces miſerables qui luy ont donné de ſi mauvais préceptes. L'Impératrice fut contente d'entendre des paroles qui répondoient ſi bien à la rage de ſon cœur.

CHAP.

CHAPITRE XIV.

Le Philoſophe Enoſcopus obtient de l'Empereur un quatriéme jour de ſurſeance par l'Hiſtoire d'un Gentilhomme Padoüan qu'il luy rapporte.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

L'EMPEREUR s'étant couché dans la réſolution de faire mourir le lendemain le Prince Eraſtus, s'éveilla dés la pointe du jour, & commanda qu'on executât le matin la Sentence qu'il avoit renduë contre ſon fils. Il ordonna encore qu'auſſi-tôt que le Prince ſeroit mort, on arrêtât les ſept Philoſophes, & qu'on les mît ſéparément dans une priſon; afin qu'ils ne puſſent point conferer enſemble touchât leur délivrance. Cependant l'Impératrice vouloit qu'on les fit mourir tous à la fois avec le

Digitized by Google

Prince Eraſtus ; mais l'Empereur s'y oppoſa, diſant que comme ces gens-là étoient fort eſtimés du Senat, cela feroit crier le monde, & qu'il valoit mieux s'informer de leur mauvaiſe vie, & tâcher de tirer par la force des tourmens la verité de leurs forfaits, que de ne pas ſuivre les régles de la Juſtice. Ces paroles contenterent l'Impératrice, qui attendoit avec impatience la nouvelle de la mort de ſon beau-fils, & qui deſtinoit même un preſent conſidérable à celuy qui la luy apporteroit.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, le Philoſophe qui devoit défendre le Eraſtus, étoit dans une inquiétude extrême, car outre le profond ſçavoir qu'il avoit, il étoit ſi habile dans l'art de deviner, que ſuivant le vol & le chant des oiſeaux, il rendoit compte de ce qu'on luy demandoit ; ce qui fut cauſe qu'on luy

Digitized by Google

donna le nom d'Enoſcopus. En effet, ayant connu le ſoir précedent par le vol de certains oiſeaux que le Prince Eraſtus ſeroit le lendemain en danger de ſa vie, il vint au Palais de l'Empereur avant qu'il fût jour, afin de luy parler; mais comme les portes étoient encore fermées, il attendit qu'elles fuſſent ouvertes pour entrer. Peu aprés les Médecins, qui avoient ſçû que l'Impératrice s'étoit trouvée mal le ſoir, vinrent la voir pour connoître ſon indiſpoſition, & tâcher de la guérir.

Dans ce temps on ouvrit les portes, & ils entrerent avec le Philoſophe Enoſcopus, qui reſta dans la ſalle juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis de la Chambre de l'Impératrice pour aller à celle de l'Empereur lui rendre compte de l'indiſpoſition de leur Maîtreſſe; mais voyant qu'elle ſe portoit fort bien, ils prirent con-

gé d'elle, & entrerent dans la Chambre de l'Empereur pour luy faire la réverence avec le Philoſophe Enoſcopus. L'Empereur ne le vit pas plutôt, qu'il luy jetta un regard furieux, en luy diſant pluſieurs choſes deſobligeantes. Il fut même ſur le point de le faire chaſſer à coups de bâton du Palais; mais la crainte de paſſer pour violent, luy qui faiſoit profeſſion de ſageſſe, l'obligea de retenir ſa colere; ce que voyant le Philoſophe, il commença à loüer la grande modération de l'Empereur.

Il luy repreſenta la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ce moyen, & les éloges que tout le monde faiſoit de ſon mérite; que la juſtice avoit toûjours été l'objet de ſes deſirs, & qu'il y avoit autant de gloire à la rendre que de honte à la refuſer. Quel chagrin, ajoûta-t'il, ne ſeroit-ce

pas à un Prince de faire quelque choſe par colere & par paſſion, & ſur tout quand il reconnoîtroit par la ſuite que l'injuſtice qu'il auroit faite ſeroit irréparable ? Oüy, pour peu qu'il eût d'honneur & de conſcience, il en auroit un déplaiſir ſi grand qu'il le jetteroit dans une eſpece de deſeſpoir ; mais vôtre Majeſté Impériale eſt bien éloignée de cette crainte, puiſqu'elle ne veut rien faire contre cette équité qui luy eſt ſi naturelle, & qui la diſtingue ſi fort de tous les Princes de la Terre. Enfin ce Philoſophe faiſoit tout ſon poſſible pour ramener l'Empereur à ſon devoir ; mais plus il s'éforçoit de luy parler, moins il vouloit l'entendre. Il lui tourna même le dos, & il étoit ſur le point de ſortir de la chambre, lorſque les Médecins, & pluſieurs grands perſonnages qui y étoient, l'entretinrent de peur qu'on ne le blamât de refuſer au-

dience à un homme de bien, & qui parloit ſi raiſonnablement.

Le Philoſophe voyant la repugnance que l'Empereur avoit de l'écouter, s'échauffa fortement, & luy demanda par maniere d'interrogation : Où eſt donc, Seigneur, vôtre prudence & vôtre patience accoûtumée ? qu'eſt devenu ce zele ardent que vous avez toûjours eu pour la juſtice ? où ſont toutes ces excellentes qualités qui vous ont toûjour fait admirer comme l'exemple & la merveille de tous hommes & de tous les ſiécles? Je voy bien, interrompit l'Empereur où tend vôtre diſcours; mais c'eſt en vain que vous parlés : car la choſe eſt jugée, & ſera aujourd'huy executée ſans aucun délai. J'aime mieux voir mon fils mort, & l'Empire privé d'un ſi mauvais Succeſſeur, que de luy donner pour Souverain le plus indigne & le plus infame de tous les Prin-

ces. Cependant ne croyez point que ſa mort finiſſe cette affaire. La juſtice n'aura pas ſi-tôt exercé ſa rigueur ſur luy, qu'elle l'exercera ſur vous autres, pour vous punir des mauvaiſes inſtructions que vous luy avez données.

Vous ferez, Sire, tout ce qu'il vous plaira, répondit le Philoſophe; mais ſoyez s'il vous plaît perſuadé que la mort n'étonnera ny mes Compagnons ny moy-même. Elle nous fera plus de plaiſir que vous ne croyez; car en mettant fin à nos peines, elle nous ouvrira la porte de la felicité éternelle. Ainſi plus vous l'avancerez, & plus nous vous aurons d'obligation. Mais ſoyez ſûr que les Dieux & les hommes vous auront en horreur. Ils vous qualifieront de Prince cruel, barbare, imprudent & trop facile à ſe laiſſer tromper par celle qui feignant vous aimer, ne vous aime

point du tout: qui vous persuade que le Prince vôtre fils est un méchant, un abominable, un impudique, & qui vous hait à la mort. O fatalité trop inhumaine pour un fils si sage & si bien né, & pour des Maîtres qui l'ont si bien instruits?

Quelque chose que vous disiez, répondit l'Empereur, vous ne m'ôterez pas de l'esprit ce que je sçai. Je ne sçaurois être blâmé de faire triompher la justice de l'affection paternelle. Ce n'est point les paroles qu'on m'a dites qui m'ont fait agir; ce sont les actions que j'ai vûës. Cependant malgré tout cela, je n'ai pas laissé d'entendre vos discours & ceux de vos Compagnons; mais croyez qu'ils n'ont fait & ne feront aucune impression sur mon esprit, & que vôtre remontrance sera la derniere que vous ferez jamais. Il en sera tout ce qu'il vous plaira, Sei-

gneur: je ne crains rien, & ma hardieſſe eſt une marque de mon innocence. Je ſçai que mes Compagnons & moy avons agi avec honneur & ſuccés; & ſi c'étoit à recommencer, nous ne pourrions pas mieux faire que ce que nous avons fait. Nous en rendons tous les jours des graces aux Dieux, que vous devriez auſſi leur rendre; mais la prévention que vous avez contre nous & contre le Prince Eraſtus, vous en empêche. Vous voulés qu'il ſoit coupable, & nous ſoutenons qu'il eſt innocent. Vous prétendez que vos yeux ſont les témoins de ſon crime, & nous prétendons qu'ils ſe ſont trompez. Quand la colére s'empare d'un cœur, elle offuſque le jugement, & luy déguiſe la verité. Ainſi quelque choſe que vous croiez avoir vû en la perſonne du Prince vôtre fils, vous ne ſçauriez avoir plus de preuves contre luy; qu'en

eut un Gentilhomme Padoüan contre le plus fidéle de ſes Domeſtiques qu'il croyoit être l'Amant de ſa femme, bien qu'elle fût une des plus ſages & des plus vertueuſes Dames de Padouë; & néanmoins ſans s'informer de la verité, il alla tout d'un coup dans la Chambre de ſa femme, & la tua avec ſon Domeſtique qu'il y trouva. Les Dieux eurent horreur de ſon crime; & peu aprés pour l'en punir, ils luy firent connoître l'innocence de ces deux victimes, dont il fut ſi touché qu'il ſe tua luy-même de deſeſpoir. Prenés garde qu'un pareil malheur ne vous arrive, ſi vous ne révoqués la Sentence que vous avez renduë contre le Prince vôtre fils, ou du moins ſi vous n'approfondiſſez davantage ſon pretendu crime avant que de l'en punir.

Dans le temps que le Philoſophe Enoſcopus parloit de la

ſorte, pluſieurs Senateurs entrerent dans la Chambre, qui furent touchés de ſon diſcours, & ſupplierent l'Empereur de vouloir prolonger la vie du Prince Eraſtus juſqu'à ce que le Philoſophe eût fini ſa remontrance.

L'Empereur y conſentit avec peine; car le Prince Eraſtus étoit déja ſur l'échaffaut, ayant les yeux bandez, & levant la tête vers le Ciel pour implorer ſa juſtice contre le crime qu'on luy ſuppoſoit. L'execution de la Sentence étant donc ſuſpenduë pour une heure ſeulement, le Philoſophe parla de cette maniere.

Il y avoit autrefois à Padouë un Gentilhomme nommé Cleandre, qui étoit un des premiers de la Ville, tant à cauſe des grands biens qu'il avoit, que parce qu'il étoit d'une des plus anciennes & des plus illuſtres Maiſons du Padoüan. Ce Gentil-

Digitized by Google

homme avoit été bien élevé, & avoit appris tous les exercices convenables à une perſonne de ſa qualité. Enfin il étoit ſi parfait qu'on ne parloit que de luy à Padouë. Dans ce temps ſon pere vint à déceder; & comme il étoit ſon ſeul & unique heritier, il recüeillit une groſſe ſucceſſion: tellement qu'il fut obligé d'avoir ſoin des affaires de ſa maiſon, qui étoit tres-grande. Il s'y comporta avec tant d'eſprit, qu'on eût dit qu'il étoit capable de gouverner un Royaume. Cela le rendit encore plus admirable qu'il n'étoit auparavant: Chacun n'avoit des yeux que pour luy, & recherchoit ſon alliance avec empreſſement.

Ses amis voyant cela, l'exciterent à ſe marier, afin qu'une ſi bonne maiſon ne ſe perdît point faute de poſterité.

Ce Gentil-homme, qui ne ſe ſoucioit guéres du mariage, avoit

de la peine à s'y résoudre. Néanmoins connoissant que ce que ses amis luy disoient ne venoit que de la bonne amitié qu'ils avoient pour luy, il leur promit de suivre leur conseil, pourvû qu'on luy trouvât un parti sortable ; c'est-à-dire, une Demoiselle qui fût de naissance & d'un âge égal à luy, & que d'ailleurs elle fût trés sage.

Ses amis ravis de le voir dans cette disposition, lui chercherent un parti tel qu'il pouvoit le desirer. Ils luy trouverent une jeune personne nommée Beatrix, qui étoit également belle, riche & vertueuse ; & par dessus tout cela, d'une des meilleurs Maisons de Padouë. Le mariage fut bientôt conclu. Les nôces se firent chez les Parens de la fille, & ensuite le Gentilhomme mena son Epouse chez luy. Il luy trouva tant de vertu & de mérite qu'il en étoit charmé. Elle prenoit

grand ſoin des affaires de la maiſon, & les conduiſoit ſi bien que le Gentilhomme luy en remit la charge. Quoy que par ce moyen elle diſpoſât de tout, elle ne faiſoit rien ſans le communiquer à ſon mary. Ils étoient ſi contens l'un de l'autre, & leur amour étoit ſi reciproque, que jamais mariage ne fut d'abord plus heureux; mais la fortune ennemie du repos & de la tranquilité de ces nouveaux mariez, ne demeura pas long-temps ſans interrompre le cours de leur felicité. La jeune Dame avoit entr'autres une fille de Chambre, qui étoit fort ménagere & bien entenduë aux affaires de la maiſon; Elle luy donnoit auſſi plus de liberté qu'aux autres, à cauſe de la fidelité & de l'amitié qu'elle avoit reconnuë en elle. Cependant cette grande ménagere faiſant comme pluſieurs autres, qui ſe voyant bien entretenuës, ne ſe ſou-

cient guéres de leur honneur, commença à regarder favorablement un des ſerviteurs de la maiſon. Elle fit tant par ſes manieres douces & engageantes, qu'elle lui toucha le cœur, & l'attira dans ſes liens. Ces nouvelles amours ne furent pas de longue durée ; car comme la Dame avoit toûjours l'œil aux affaires de ſa maiſon, elle ſurprit le Valet & ſa Femme de chambre ſur le fait.

Cette action lui parut ſi infâme qu'elle fut ſur le point de le dire à ſon mari ; mais la crainte qu'elle eut qu'il ne tuât la ſervante & le valet, & que cela ne le broüillât avec la Juſtice, fut cauſe qu'elle ne lui en parla point. Elle chaſſa ſeulement le valet de chez elle, & prenant ſa fille de chambre par le bras elle la mena dans un lieu écarté, lui donna tant de coups de poing & de ſoufflets, qu'elle la rendit

presque toute noire, si bien que n'osant point paroître en cet état devant son maître, elle feignit d'être malade, & resta quelques jours dans le lit. Sa maîtresse ne laissa pas d'en avoir soin, & de la traiter comme si elle en eût été fort satisfaite; mais cette misérable au lieu de lui en témoigner sa reconnoissance, ne songeoit jour & nuit qu'aux moyens de se venger. Aprés avoir bien rêvé sur ce sujet, un jour que sa maîtresse estoit allée se promener dans un Jardin avec des Demoiselles de ses parentes, cette malheureuse voyant son maître seul dans son cabinet, le vint trouver pour lui dire qu'elle avoit quelque chose de consequence à lui communiquer. Hé qu'est-ce que c'est répondit Cleandre tout étonné. Avant que de vous l'apprendre, répliqua la servante, je veux que vous me prométiez de n'en parler à personne. Je te

le promets, dit le Gentil-homme, ainſi tu peux parler hardiment. Celaétant, je vous dirai, Monſieur, que Madame vôtre Femme eſt une infidelle, & que je l'ay trouvée pluſieurs fois avec un de vos domeſtiques, prenant leurs plaiſirs enſemble. Je l'en ay ſouvent reprife, lui repreſentant le tort qu'elle faiſoit à ſon honneur, & le danger où elle s'expoſoit. Mais voyant le peu d'état qu'elle fait de tout ce que je lui ay dit, & que les choſes vont de mal en pis, je crois eſtre obligée de vous en avertir, afin d'y donner ordre ſuivant vôtre prudence ordinaire. Cependant je vous prie de ne pas vous arrêter à mes paroles, & de vous en éclaircir auparavant; la choſe n'eſt pas difficile, & quand vous voudrez je vous les feray trouver ſur le fait. Ce n'eſt pas que vous ne le puiſſiez faire de vous-même, & connoître ſans mon

ſecours, l'indigne objet que Madame vous préfere. L'amour reſſemble au feu qui ſe découvre ſouvent par la fumée ; & il eſt bien difficile de le cacher aux yeux des clairs-voyans. C'eſt pourquoi il ne tiendra qu'à vous de découvrir la verité de ce que j'ay l'honneur de vous dire.

Le Gentil-homme ayant entendu toutes ces choſes, en fut d'autant plus ſurpris, qu'il croyoit ſa femme une des plus ſages & des plus vertueuſes du monde. Cependant comme la ſervante lui avoit dit qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé que de connoître la vérité de ce qu'elle lui avoit decouvert, il voulut voir ce qui en pourroit être. Dans ce deſſein il défendit à cette malheureuſe d'en parler à perſonne ſur peine de la vie ; & lui dit d'aller faire ſon ménage comme elle avoit de coûtume. Alors étant ſeul, il penſa ſerieuſement

Digitized by Google

au fait de sa femme, & quel pouvoit être celui de ses domestiques qui lui faisoit ce tort. Aprés avoir rêvé plusieurs fois là-dessus, il se souvient qu'il avoit à son service un jeune garçon nommé Henry, qu'il avoit élevé chez lui dés son enfance, lequel étoit beau, bien fait & hardi, & que sa femme prenoit plaisir à s'enservir plutôt que des autres. Cette pensée lui donna d'abord quelque inquiétude ; mais peu aprés considerant l'amitié que sa femme & ce garçon lui avoient toûjours témoignée, il avoit de la peine à croire ce que la servante lui avoit dit. Néanmoins aprés avoir esté quelque temps incertain sur ce sujet, il voulut voir si de lui-même, & sans le secours d'autrui il pourroit découvrir la verité de toutes choses. Il s'apliqua à examiner ses domestiques de plus prés que de coûtume, & il trouva qu'Henry

étoit plus propre & mieux mis que les autres ; ce qui ne venoit que de ce qu'il avoit plus d'esprit & d'honneur que ses camarades. Mais ce qui faisoit encore de la peine au Gentil-homme, c'est que le desir que ce garçon avoit de le servir, le faisant toûjours tenir devant lui à table, & par conséquent devant sa Maîtresse, il lui sembloit qu'il ne venoit-là que pour la voir, & pour en être vû, & si elle lui faisoit le moindre signe, il couroit aussi-tôt pour executer ses ordres. Enfin toutes ces choses ne servirent qu'à lui donner de la jalousie, & à lui confirmer ce que la servante lui avoit dit. Sa jalousie augmenta de jour en jour, & il fut tenté plusieurs fois de tuer & sa femme & son valet. Mais se souvenant que cette malheureuse lui avoit témoigné, que quand il voudroit, elle les lui feroit trouver sur le

fait, il voulut voir si cela pourroit se faire, afin d'avoir un prétexte de les sacrifier tous deux à sa vengeance. Il fit donc venir cette miserable dans son cabinet, & lui demanda si elle vouloit bien executer ce qu'elle lui avoit promis. Ouy-da, Monsieur, dit-elle, il n'y a rien de si facile: faites semblant d'aller passer quelques jours à la campagne chez quelqu'un de vos amis, & quand la nuit sera venuë, donnez-moy un signal sans heurter à la porte, j'irai aussitôt vous l'ouvrir; & puis vous irez doucement au lit de vôtre femme, & vous y trouverez le coucou qui sera dans le nid d'autruy.

Ce Gentil-homme trop crédule aprouvant le conseil de cette maudite servante, se botta aussi-tôt, & ayant fait seller ses chevaux, prit congé de sa femme pour deux ou trois jours,

diſoit-il, & partit. Il s'en alla à la Ville dans un lieu écarté, où il demeura juſqu'à minuit. Et lorſqu'il vit l'heure propre pour executer ſon deſſein, il prit une dague empoiſonnée, & une demie once de poiſon, mais ſi fort, que l'odeur étoit capable de faire mourir ſur le champ, & avec cet équipage il s'en retourna vers ſa maiſon, où étant arrivé il fit le ſigne qu'il avoit dit à cette ſervante, qui l'ayant entendu, courut à la chambre de Henry, lui diſant que ſa Maîtreſſe, qui qui ſe trouvoit mal, le demandoit pour aller querir le Medecin. Le pauvre garçon qui étoit toûjours preſt à faire ce qu'on lui commandoit, prit ſeulement ſon manteau ſur ſes épaules & s'en alla dans la chambre de ſa Maîtreſſe. Dans ce même temps la ſervante ouvrit la porte au Gentil-homme, en lui diſant, montez là haut, Mon-

ſieur, vous trouverez la pierre & le fuſil qui y font feu. Mais hâtez-vous, & allez doucement, afin qu'on ne croye pas que ce ſoit vous. Henry étant venu à la chambre de ſa maîtreſſe, lui demanda, Que vous plaît-il, Madame, me voicy, car vôtre fille de chambre m'a dit que vous me demandiez. Cela n'eſt pas, répondit la Demoiſelle, il faut qu'elle ſoit yvre, comme elle a de coutume, allez-vous recoucher. Le pauvre Henry ſe retira auſſi-tôt, & rencontra ſon Maître ſur les degrez, qui de rage, ſans lui dire autre choſe, lui donna de la dague dans le ſein, & le jetta mort ſur la place, croyant qu'il ſortoit du lit de ſa femme. Enſuite il courut-auſſi-tôt à elle, & en la traitant de vilaine & d'infâme, la batit cruellement. La pauvre Demoiſelle plus étonnée des outrages de ſon mari, que de ſon arrivée, lui deman-

doit en pleurant pourquoi il la traitoit de la sorte ; mais son mari sans lui répondre la batoit toûjours. Enfin aprés l'avoir toute meurtrie de coups, il voulut qu'elle se fit mourir elle même. Il mit le poison qu'il avoit dans un verre, & pendant qu'il le lui présentoit d'une main, il lui montroit sa dague de l'autre, & lui disoit : Choisis des deux, ou de boire ce poison, ou que je te perce le cœur avec cette dague, & dépêche-toy de choisir, sinon je te dépêcherai moy-même. Cette pauvre Dame voyant son mari dans la résolution de la faire mourir, prit le poison, & levant les yeux au Ciel, Je prens, dit-elle, les Dieux & les hommes à témoin de mon innocence ; & s'il y a une providence qui gouverne les choses de la terre, je la suplie de venger mon honneur, en découvrant mon innocence. Je la suplie encore que

que cette vengeance ne tombe point ſur vous, parce que je vous aime encore malgré tous vos outrages, mais ſur ceux qui vous ont donné de ſi mauvaiſes impreſſions de ma conduite. En achevant ces mots elle avalla le poiſon qu'elle tenoit dans le verre, & aprés dit à ſon mari, puiſque ma mort eſt ſi prochaine, & que j'ay toûjours fait ce que vous avez voulu, je vous prie de me dire ce qui vous a porté à me traiter ſi cruellement. Comment eſt-il poſſible que tu aye aſſez peu de honte, répondit le mari, pour me faire dire une choſe que j'ay vûë de mes propres yeux ? Mais puiſque tu veux avant de mourir que je te déclare ce qui m'a faché, je conſens de te faire cette grace ; & la tirant hors de ſon lit, la mena où étoit le corps du pauvre & innocent Henry ; & la jetta ſur ce corps, en lui diſant, redou-

ble presentement ton infidelité avec ce miserable. La pauvre femme, qui avoit encore un peu de force, parce que le poison n'avoit pas eu le temps de lui gagner le cœur, se leva du mieux qu'elle pût, & s'écria: O Dieux! la faute de mon mari est bien plus grande & plus énorme que je ne croyois. Je pensois qu'il n'y alloit que de ma vie, & je vois que nous sommes deux innocens qui mourons. Dieu de la justice & protecteur de l'innocence, éclairés l'esprit de mon mari; faites lui connoître notre fidélité, & lancez les foudres de votre justice sur cette méchante servante qui est la cause de notre malheur. Comme elle alloit encore parler, le poison l'étouffa, & elle tomba morte.

Le Gentil-homme voyant la fermeté & la constance avec laquelle sa femme étoit décedée, en demeura tout interdit. Et loin

d'ajoûter foy à ſes yeux qui lui perſuadoient que ſa femme étoit une infidelle, néanmoins les dernieres paroles qu'elle prononça en mourant, lui firent ſoupçonner qu'il y avoit de la méchanceté du côté de la ſervante. Il voulut, mais trop tard en ſçavoir la verité. Il apella donc cette miſerable, qui ſentant ſon crime, vint toute tremblante, ce qui redoubla le ſoupçon du Gentil-homme. Il lui demanda d'un viſage riant en apparence, comment elle avoit découvert les amours de Henry & de ſa Femme : s'il y avoit long-temps que leur commerce duroit, & où elle les avoit ſurpris la premiere fois. Il lui fit pluſieurs demandes ſur ce ſujet. La ſervante y répondoit d'une maniere ſi embroüillée, & diſoit quelquefois des choſes ſi peu-vray ſemblables, que le Gentil-homme ne pouvoit les croire. Cependant

il voulut abſolument ſçavoir la vérité de toutes choſes. Et montrant toûjours bon viſage à cette ſervante, tu as maintenant, lui dit-il, ce que tu voulois, & auſſi es-tu bien vengée; car ta Maîtreſſe ne te maltraitera plus. Quant à moi, je t'aſſeure que je ſuis bien heureux de m'en être défait, & que je t'en ſuis trés obligé. Mais ſi tu m'as fait ce plaiſir, je veux que tu m'en faſſe encore un autre, qui eſt de me dire librement comme la choſe s'eſt paſſée. Je ſçai bien qu'elle n'eſt pas telle que tu me l'as dite & que j'ay fait ſemblant de croire, pour avoir un prétexte de me défaire de cette Femme. La ſervante s'aſſeurant aux paroles de ſon Maître, ſi vous voulez me pardonner, lui dit-elle, je vous dirai ce qui m'a obligé à cette vengeance, que je ne croyois pas devoir aller ſi loin. Dis hardiment, répondit le

Gentil-homme, tu me feras plaisir, & j'en auray de la reconnoissance. La pauvre malheureuse commença à lui dire les amours qu'elle avoit eu avec le Valet, & comme sa Maîtresse l'en avoit batuë, & le dessein qu'elle avoit eu de s'en vanger ; que cependant elle n'avoit pas souhaité sa mort, mais seulement de lui voir donner des coups de bâton, & de poing, comme elle lui en avoit donné. Le Gentil-homme voyant que ce n'étoit que la vengeance qui l'avoit fait agir en cette rencontre, & que sa Femme étoit innocente du crime dont-elle l'avoit accusée, il lui donna aussi-tôt de sa dague dans l'estomac, & l'ayant tuée, il lui arracha le cœur qu'il foula aux pieds, en detestant cette miserable, & la facilité qu'il avoit eû d'ajoûter foi à ses calomnies. Aprés avoir ainsi exercé sa rage sur cette infâme créature, il se

mit à gémir & à répandre des larmes sur le corps de sa chaste & vertueuse Femme, & sur celui de son fidelle & loyal serviteur. Il leur demanda mille pardons, & leur disoit, puisque je ne sçaurois remédier au mal que je vous ay fait, & qu'il n'est pas juste qu'un crime si énorme demeure impuni, je vais justifier vôtre innocence, en me punissant moy-même. Oüy, je veux vous sacrifier ma vie, & si elle ne suffit point pour expier mon crime, je prie les Dieux de me punir en l'autre monde, & de me faire souffrir tous les maux imaginables. Il n'eut pas plûtôt dit ces paroles, qu'il se mit une corde au col, & l'ayant attachée à une poutre qui étoit au-dessus du corps de sa Femme, il écrivit sur la muraille avec la pointe de sa dague, les Vers suivans qu'on voit encore en vieux caracteres

latins ademi effacez, parmi les ruines de ſa maiſon.

L'artifice d'une Servante,
M'a fait mettre ma Femme à mort.
J'ai tué mon Valet á tort;
Il étoit innocent autant qu'elle innocente.
Ayant connu mon crime, & vû la verité,
J'en ay puni la cauſe, & ſans miſericorde
cette fatalle corde
Va rendre à la vertu ce qu'elle a mérité.

Aprés avoir achevé d'écrire ces vers, il jetta ſa dague à terre, & pouſſa avec le pied une eſcabelle ſur laquelle il étoit monté, afin d'attacher la corde, dont il vouloit s'étrangler, il s'y pendit & mourut de cette maniere, pour ſe punir d'avoir crû trop facilement ce qu'on lui avoit dit, & qu'il s'étoit imaginé, que ſes yeux lui avoient perſuadé: Ainſi je conclus, Seigneur, que vôtre Majeſté Impériale doit prendre garde au

fait dont il s'agit, ſans ajoûter foy, ni à ſes yeux, ni aux paroles d'une femme, qui voudroit que le Prince vôtre fils fût mort; mais cela n'arrivera pas comme elle l'eſpere. L'Etat a interêt à la conſervation de ce Prince, auſſi-bien qu'à ſon innocence; & il faut que ſon Procés ſe faſſe dans les formes, ſinon vous ne pouvez le faire mourir ſans vous attirer la haine, & l'indignation de tous les Peuples: penſez-y donc ſerieuſement, Seigneur, & croyez que les preuves que vous avez contre le Prince vôtre fils, ne ſont pas meilleures que celle qu'avoit ce Gentil-homme de Padouë contre ſa Femme & ſon Valet, dont il reconnut l'innocence, mais trop tard pour ſon malheur. Quand il s'agit de la vie d'un homme, les Loix veulent que les preuves du crime, dont on l'accuſe, ſoient claires comme le Soleil, & à plus forte

raiſon lorſqu'il s'agit de faire mourir le ſeul heritier de l'Empire. Il faut obſerver toutes les formalitez de la juſtice ; que les témoins ſoient gens de bien & ſans reproches, & dans cette affaire il ne s'en trouve pas un ſeul qui puiſſe faire une demie preuve : c'eſt ſeulement une femme qui ſe plaint, & vôtre Majeſté Impériale, qui croit avoir vû : Or il eſt certain que vous ne pouvez pas être Juge & Témoin tout enſemble ; & quand même vous quitteriez la qualité de Juge pour exercer celle de Témoin, ce qui ne pourroit guere convenir à la Majeſté Impériale, cela ne ſuffiroit pas, il en faut au moins deux ; car le diſcours de l'Impératrice ne peut paſſer que pour une plainte, & non pas pour une dépoſition : Ainſi on ne peut condamner ce Prince à aucune peine. Il faut des preuves, & ſi l'on étoit aſſez

transporté de passion pour oser entreprendre de passer outre, on pourroit un jour s'en repentir, suivant l'exemple de ce Gentilhomme Padouan ; que jay eu l'honneur de raporter à vôtre Majesté Imperiale, & dont je la suplie trés humblement de vouloir bien se souvenir.

Le discours de ce Philosophe étonna toute l'assemblée. Il avoit parlé si à propos, & avec tant de force, que chacun en fut touché, & en répandit qu'asi des larmes. La compagnie jugea qu'il faloit suspendre l'execution de la Sentence du Prince Erastus, afin qu'aprés avoir bien examiné son affaire, on pût prendre des conclusions justes & légitimes. L'Empereur même fut obligé d'y consentir, tant à cause des raisons de ce Philosophe, que des prieres que lui en fit tout le Senat. Il renvoya donc son fils dans la prison, & par ce moyen

Enoſcopus prolongea la vie de cet illuſtre, mais trop malheureux Prince.

CHAPITRE XV.

Lettre de l'Impératrice Aphrodiſia, pour exciter l'Empereur à ne plus differer l'execution du Prince ſon fils.

L'EMPEREUR fit aſſembler ſon Conſeil, & aprés avoir mis la matiere en déliberation, touchant le prétendu crime de ſon fils, il ordonna qu'on luy feroit ſon procés ſuivant les régles de la juſtice. Il en donna la commiſſion aux principaux du Senat, & les pria de n'y pas perdre un moment, afin d'éviter les importunitez de l'Impératrice, & les remontrances des Philoſophes. Le deshonneur qu'il croyoit que ſon fils luy avoit fait, & le

zele qu'il avoit pour la juſtice, faiſoient un combat continuel dans ſon eſprit. Il ne pouvoit s'exempter de ſatisfaire à la Loy ſans paſſer pour dénaturé, ny ſouffrir l'injure faite à l'Impératrice & à luy-même, ſans paſſer pour infame. Des deux côtez ſon mal étoit inſuportable; & pour n'avoir plus la tête rompuë de toutes ces choſes, il ſortit de Rome ſans le dire à l'Impératrice, & s'en alla avec ſes plus chers favoris à un Château qu'il avoit à la Campagne, dans la réſolution de n'en partir de long-temps.

Cependant l'Impératrice qui n'attendoit pour nouvelles que celles de la mort du Prince Eraſtus, fut bien ſurpriſe quand elle aprit que les Philoſophes avoient ſi bien ménagé cette affaire, que l'Empereur l'avoit remiſe entre les mains des principaux du Senat pour l'examiner à fond, & la juger dans les formes. Cette

nouvelle luy donna beaucoup de chagrin, & ce qui l'augmenta encore, fut qu'un moment aprés on vint luy dire que l'Empereur étoit ſorti de Rome, ce qui luy fit croire qu'il avoit envie de ſauver ſon fils, & d'éviter les reproches qu'elle pourroit luy faire de ſon peu de fermeté. Toutes ces choſes jointes enſemble la mirent dans une telle colére contre l'Empereur & contre elle-même, qu'elle en fût au deſeſpoir. Neanmoins pour ne pas faire connoître ſon déplaiſir, elle ſe retira dans ſon cabinet, où elle fit pluſieurs réflexions ſur le crime qu'elle ſuppoſoit au Prince Eraſtus, & dans lequel elle ſe voyoit envelopée. Plus elle trouvoit de noirceur à ſa calomnie, plus elle s'opiniâtroit à la ſoûtenir, & quand même l'Empereur & tout le monde en auroit dût périr, elle n'auroit pas voulu s'en dédire. Ah! que les

méchants ſont dangereux pour les autres, & en même-temps qu'ils ſont à plaindre pour eux-mêmes! Ils croyent que leur brutale fermeté empêchera de découvrir leur crime, & les dérobera aux rigueurs de la juſtice; mais que leur aveuglement eſt extrême! Leur opiniâtreté ne ſert qu'à les confondre, & à redoubler l'indignation de leurs Juges. Si l'Impératrice avoit pû ſe deſiſter de ſa calomnie, elle auroit tres-bien fait; mais elle voulut la ſoutenir, & dans cette réſolution elle mit la main à la plume, & la laiſſant conduire aux mouvemens de ſon mauvais cœur, elle écrivit cette Lettre à l'Empereur ſon mary.

LETTRE

De l'Impératrice Aphrodisia à l'Empereur Diocletien.

MOnsieur & cher Mary,

Quoy que les plaintes soient importunes, elles ne laissent pas d'être excusables lorsqu'elles sont forcées. Les miennes sont de cette nature; Je croyois que la Sentence que vous avez renduë contre ce miserable seroit executée; & cependant j'apprens tout le contraire; que même vous avez remis cette affaire au jugement de certains Senateurs qui sont amis de ces Philosophes, & par consequent de leur Disciple. Cela étant qu'elle justice en pouvons-nous attendre, sinon qu'ils déroberont cette victime à la rigueur des Loix, & que nous n'en aurons que de la honte

Digitized by Google

& de la confusion. Ainsi ne soyez pas surpris si ma douleur en est extrême, puisqu'il y va de mon honneur autant que du vôtre. Vous sçavez aussi-bien que moy que le lien du mariage unit tellement les deux parties, qu'on ne sçauroit toucher à l'honneur de l'un sans offenser celuy de l'autre. La reputation que vous vous êtes acquise par la Sentence que vous avez prononcée contre Erastus, vous a fait beaucoup d'honneur; mais les retardemens que vous apportés pour la faire executer, vous sont les plus desavantageux du monde. Cependant l'histoire remarque qu'il y a eu autrefois des Empereurs qui se dépoüillant de l'affection paternelle en faveur de la justice, ont fait mourir leurs propres enfans. Vous avez témoigné d'abord vouloir imiter leur conduite; mais vôtre indulgence, ou pour mieux dire, vôtre legereté, vous a fait tourner, comme le vent fait la feüille sur la terre. A-t'on jamais vû qu'une Sen-

tence ou une Ordonnance donnée par un Empereur fût surſiſe, comme on voit celle cy? Il eſt indigne que vous remettiez au jugement d'autrui une choſe que vous avez jugée vous-même. Aprés cela pour qui voulez-vous paſſer, ſinon pour un Prince foible & ſans jugement pour un homme qui ne ſe ſoucie ny de ſa réputation, ny de celle de ſa femme? Si cela eſt, quelle opprobre, & quelle ignominie ne ſe répandront ils pas, & ſur vous & ſur moy? S'il eſt fâcheux d'être dans l'indigence, aprés avoir été dans les richeſſes; il eſt bien plus cruel d'être privé d'honneur, aprés avoir été riche d'honneur & de gloire; & de voir que l'éclat de cet honneur éteint ne ſe ralume que pour en éclairer les funerailles, & pour ſe changer en un éclat de honte & d'infamie. Ne ſouffrez donc pas, Monſieur, que ce malheur nous arrive. Faites triompher vôtre juſtice, & que chacun vous regarde comme le protecteur de la vertu, & le

destructeur des monstres qui la persecutent. Je ne doute pas que vous ne sentiez bien mes raisons ; mais une molesse & une indolence que vous avez en cette rencontre, me font craindre que vous n'y ferez pas beaucoup de reflexions. J'en suis fâchée plus pour vous que pour moy ; car la raison est de mon côté, & non pas du vôtre. Au reste vous voulés bien que je vous dise que vôtre départ de Rome sans m'en parler me fait connoître que vous n'avez pas autant d'amitié pour moy que j'en ai pour vous ; néanmoins je ne laisserai pas de vous aimer toûjours, & de vous avertir par mes Lettres de tout ce que je sçaurai être contraire à vôtre Etat & à vôtre repos. Vôtre indifference me persuade que vous ne vous en soucies guére, & que vous aimez mieux prêter l'oreille à des paroles flateuses & pleines de mensonges, qu'à la sincerité des miennes ; mais ce n'est pas ma faute ; pourvû que je m'acquite de mon devoir je serai contente, &

je ſuis ſûre que vous connoîtrés un jour que je n'ai jamais eu pour objet que la conſervation de vôtre vie & de vôtre honneur ; au lieu que ceux qui vous parlent en faveur d'Eraſtus, n'ont autre deſſein que la deſtruction de l'un ou de l'autre ; ainſi qu'il arriva à un Tréſorier d'un Roy d'Egypte, qui auroit vécu paiſiblement s'il eût ſuivi le conſeil de ſa femme ; mais il voulut ſuivre celuy de ſon fils, qui fut obligé de luy faire couper la tête, comme vous verrez par l'hiſtoire ſuivante.

Amaſis Roy d'Egypte, étoit un des plus riches & des plus économes du monde. Il ne ſongeoit qu'à épargner pour augmenter ſon tréſor. Il avoit entr'autres Officiers de ſa Maiſon deux Tréſoriers, dont l'un étoit fort libéral, & tel qu'il faloit à un grand Roy, & l'autre fort avare, & ſelon le naturel de ſon Maître. Ce Prince qui appre-

Digitized by Google

hendoit plus que ſa vie d'être volé, fit bâtir une forte Tour, dans laquelle il mit tout ſon or & ſon argent, & en donna la garde au Tréſorier avare, avec défenſe d'y toucher ſans un ordre exprés écrit de ſa main. Cet homme attaché à ſon devoir, gardoit ce tréſor avec tant de ſoin & d'exactitude, que loin de ſe fier à quelqu'un, il ſe défioit de luy-même. Il alloit tous les jours viſiter les ferrures des portes de la Tour, & non content de les avoir bien examinées, il entroit dans cette Tour pour voir ſi on n'avoit point touché au Tréſor du Roy.

L'autre Tréſorier qui étoit fort libéral, dépenſoit tout l'argent que ce Prince luy mettoit entre les mains, ſans même épargner ſon propre revenu; ce qui fâchoit extrêmement ſa femme qui étoit fort raiſonnable. Il faiſoit encore plus, car outre le

mauvais exemple qu'il donnoit à un fils qu'il avoit, il luy prêchoit continuellement la liberalité, en luy disant que cette vertu étoit la plus belle & la plus noble qu'on pût avoir. Il avoit raison à cet égard, car il n'y en a pas de plus illustre quand elle est conduite avec prudence. Cependant ce jeune homme qui étoit naturellement prodigue, le devint à un tel point, qu'il dépensa en peu de temps la plus grande partie du bien de son pere & de sa mere; de sorte que voyant la source de ses finances presque tarie, il en eut un trés-grand chagrin. Et un jour comme il étoit seul avec son pere, & qu'il luy demandoit de l'argent, il luy dit que sa trop grande prodigalité l'avoit mis hors d'état de luy en fournir davantage, & que le tréſor du Roy que l'autre Tréſorier gardoit, ne suffiroit pas pour subvenir à sa dépense. Sur quoy

ſon fils luy demanda quel étoit ce tréſor, & ſon pere luy ayant conté l'hiſtoire ; en verité, luy répondit ſon fils, le Roy ne vous rend guére juſtice, de ſe fier plus à l'autre Tréſorier qu'à vous ; il mériteroit bien que nous l'en puniſſions. Et comment, interrompit le pere, vû que je n'ai entre les mains que ce qu'il me donne, qui n'eſt pas grande choſe ? Non non, luy dit ſon fils, la tromperie que j'entens n'eſt pas ſur ce que vous avez, mais ſur ce que l'autre garde, & il n'y a rien de plus aiſé. Je ne vois pas, repliqua le pere, que la choſe ſoit ſi facile que tu le crois, car il y a bien des portes à paſſer avant que d'entrer dans la Chambre du tréſor. Ce n'eſt pas de cette maniere, dit le fils, qu'il faut s'y prendre ; faites faire ſeulement des inſtrumens à miner ſous terre & lorſque nous ſerons au pied de la muraille, nous la percerons

avec nos instrumens, & nous entrerons dans l'endroit où est le trésor du Roy. Sa mere qui avoit entendu tout cela, entra dans la Chambre, & fit tout son possible pour détourner son fils & son mary d'une action si lâche & si infâme. Quoy que son mary connût bien que sa femme avoit raison, & que cette entrepriſe étoit périlleuse, l'envie de se venger de la honte que le Roy luy faisoit, & de pouvoir satisfaire à ses desirs & à ceux de son fils, fut cause qu'il consentit à cette proposition. Il se munit donc de tout ce qui étoit nécessaire à son entrepriſe; & aprés que son fils & luy eurent travaillé pendant quelque temps, ils entrerent dans la Tour, & emporterent autant d'or qu'ils purent. Ils eurent le soin de boûcher le trou, & d'applanir la terre par où ils avoient passé, afin qu'on ne s'apperçût

pas qu'ils étoient entrés dans la Chambre du Tréſor.

Le Tréſorier avare qui étoit plus jaloux de conſerver le Tréſor du Roy, que s'il eût été à luy, ne paſſoit pas un jour ſans aller voir ſi l'on n'y avoit pas touché; mais il fut bien ſurpris lors qu'étant entré dans la Chambre du tréſor il vit qu'on avoit déplacé quelques ſacs de leurs places; il ſe douta auſſi-tôt du vol qu'on avoit fait; & ayant cherché par où l'on avoit pû entrer dans la Tour, il vit un endroit où la terre paroiſſoit nouvellement remuée. Il alla querir des inſtrumens, & foüillant dans cet endroit, il creuſa ſi avant qu'il découvrit le trou qu'on avoit fait au fondement de la muraille, & pouſſant plus loin ſa curioſité, il trouva un chemin qui conduiſoit dans un lieu écarté, où perſone n'avoit accoûtume d'aller. Cela luy donna un terri-

ble

ble chagrin : il ne ſçavoit s'il en devoit avertir le Roy. Il demeura quelque temps dans cette incertitude, & aprés avoir bien réfléchi ſur ce ſujet, il réſolut de n'en parler à perſonne, & de faire enſorte d'attraper les voleurs. Il fit faire une grande chaudiere de la hauteur d'un homme ou environ, il la fit remplir de poix, de glu & de pluſieurs autres drogues fonduës enſemble, qui rendoient une matiere ſi gluante qu'il n'étoit pas poſſible de s'en retirer. Il fit mettre cette chaudiere vis-à-vis le trou qui donnoit entrée dans la Tour, & fit ſi bien couvrir la chaudiere, qu'on ne pouvoit s'en appercevoir.

Le Tréſorier prodigue & ſon fils, voyant qu'on ne faiſoit aucun bruit de l'or qu'ils avoient dérobé, & croyant que le Tréſorier avare ne s'en étoit pas apperçû, réſolurent de retourner

au tréſor, & d'en apporter le plus qu'ils pourroient. Dans ce deſſein ils choiſirent une nuit fort obſcure, & pleine de broüillares; & ils allerent au lieu où étoit la bouche de leur mine. Lorſqu'ils y furent arrivés, le pere paſſa le premier comme celui qui ſçavoit mieux que ſon fils les endroits du lieu où ils vouloient entrer. Il n'eut pas plutôt paſſé le trou, que poſant ſes pieds ſur la terre, il tomba dans la chaudiere. Il comprit auſſi-tôt le tour qu'on lui avoit fait, & avertit ſon fils de ſe retirer promtement de crainte de tomber comme lui dans cette chaudiere. Surquoy ſon fils voulant l'aider à en ſortir, le pere lui dit que la choſe étoit impoſſible, & qu'il n'y avoit point d'autre moien pour ſauver ſon honneur & celui de ſa famille, que de lui couper la tête, & de l'enterrer dans quelque lieu éloigné, afin qu'on ne pût re-

connoître ſon corps. Le fils eut d'abord de la peine à ſe réſoudre de tuer ſon pere ; mais conſiderant que de deux maux il faut choiſir le moindre, il prit ſon pere par les cheveux, & le ſoutenant le plus qu'il pouvoit, il lui coupa la tête. Il l'alla auſſi-tôt enterrer dans un lieu fort écarté où perſonne n'alloit. Enſuite il s'en retourna chez lui, & conta à ſa mere la choſe comme elle s'étoit paſſée. Cette pauvre femme fut bien touchée de ce malheur, & ne put s'empêcher d'en répandre des larmes ; mais comme ſon fils lui dit qu'il faloit abſolument les retenir, & défendre à ſes ſœurs de pleurer, de peur de donner à connoître l'accident qui leur étoit arrivé, & qui ſeroit capable de les deshonorer, elle ſuivit le conſeil de ſon fils, & dit à ſes filles de n'en point parler ni témoigner aucune douleur à perſonne.

Le lendemain le Tréſorier avare alla voir dans la chambre du tréſor s'il n'y auroit pas quelqu'un de pris au trébuchet ; mais il fut bien ſurpris de n'y trouver qu'un corps ſans tête, & de voir qu'il ne pouvoit reconnoître le larron qui avoit volé le Roy. Cependant il fit chauffer la chaudiere, afin d'en retirer le corps, & de le reconnoître ; mais ce fut inutilement, car ſes habits étoient ſi gâtez, qu'on ne pouvoit dire à qui ils apartenoient. Le Tréſorier voyant cela fut trouver le Roy pour lui découvrir le vol, & ce qu'il avoit fait en conſequence. Ce Prince ordonna auſſi-tôt qu'on traînât le corps du voleur dans toutes les ruës, pour connoître ſi quelqu'un n'en témoigneroit pas ſa douleur par quelques larmes, ou par quelques cris. Cette ruſe étoit bien imaginée. Mais le fils du voleur para le coup par une mé-

chante action qu'il fit. Car comme le corps de son pere passoit devant sa maison, & qu'on crioit que c'étoit le corps de celui qui avoit volé le trésor du Roy, la femme du mort & ses filles se mirent à pleurer & à gémir. Le Prévôt de la Ville, & les Archers entrerent dans la maison du mort, croyant y trouver ce qu'ils cherchoient; mais son fils qui étoit fort rusé, prit une coignée, & en donna un coup à la jambe de sa mere, auprés de laquelle il mit une bûche à demi coupée, avec la coignée qui étoit ensanglantée. La Justice étant donc entrée dans cette maison, s'informa de la mere & de ses filles, du sujet de leurs plaintes & de leurs cris. Ne le voyez-vous pas bien, répondirent les filles? voilà nôtre chere mere qui s'est presque coupée toute la jambe en voulant fendre cette maudite bûche, & nous

apréhendons qu'elle n'en meure, ou du moins qu'elle ne perde la jambe.

Si vous craignez ce malheur, repliqua le Prévôt, vous feriez bien mieux de la faire panſer, que de vous amuſer à pleurer, & à faire des lamentations ſi inutiles. En achevant ces mots il ſortit tout en colére de ne pouvoir connoître à qui apartenoit le corps de ce voleur. Quelques jours aprés, cette pauvre femme mourut de la bleſſure de ſa jambe, & ſon fils demeura riche du larcin qu'il avoit fait, ayant tué ſon pere & ſa mere.

Veuillent les Dieux, qu'il ne nous en arrive pas autant ; car j'en ay grand'peur, vous voyant preſque réduit dans le même danger qu'étoit ce Tréſorier. Il avoit une femme de bien & d'honneur, qui ne lui donnoit que de bons conſeils ; vous en avez auſſi une qui ne ceſſe de

vous en donner de même. Les avertiſſemens de la Tréſoriere ne firent point d'impreſſion ſur l'eſprit de ſon mari, & les miens n'en font point auſſi ſur le vôtre. Le Tréſorier crut le mauvais conſeil de ſon fils qui lui a ravi l'honneur & la vie ; & vous ſuivez celui de vos Philoſophes qui ne ſongent qu'à élever leur diſciples ſur le Trône Impérial au dépens de vôtre vie, & de vôtre honneur. Penſez-y ſérieuſement, je vous en ſupplie ; & ſi mes prieres ne peuvent vous y porter, du moins que le danger où nous ſommes vous y engage. C'eſt la grace que vous demande l'amour que j'ay pour vous, & dont l'ardeur ne finira qu'avec ma vie.

L'Imperatrice ayant cacheté cette Lettre, la donna à un de ſes valets de chambre pour la porter à l'Empereur. Elle lui commanda de faire diligence, & de la rendre en main propre, avec or-

dre d'en r'aporter promtement la réponſe. Le porteur monta auſſi-tôt à cheval, & quoy qu'il fût déja tard, & que le lieu où étoit l'Empereur fût aſſez éloigné de Rome, il courut ſi vîte, qu'il y arriva avant la fin du jour. Il alla d'abord à l'aparte de ce Prince, & l'ayant trouvé ſeul, il lui préſenta la Lettre de l'Impératrice. Il la prit auſſi-tôt, & aprés l'avoir lûë, il lui fit une réponſe en peu de mots, en s'excuſant de ce qu'il étoit parti ſans prendre congé d'elle, & en l'aſſeurant qu'il n'avoit point révoqué la Sentence qu'il avoit renduë contre le Prince Eraſtus, bien qu'il en eût fait ſurſeoir l'execution; mais puis qu'elle le trouvoit mauvais, il vouloit qu'on l'executât ſans autre forme de procés, & commanda qu'on ſuivît là-deſſus les ordres de l'Imperatrice, comme ſi c'étoient les ſiennes propres.

CHAPITRE XVI.

Le Philoſophe Philantropus obtient grace de l'Empereur pour un cinquiéme jour, en faveur du Prince Eraſtus.

LA réponſe de l'Empereur donna tant de joye à l'Imperatrice, qu'on ne peut l'exprimer. La croyance qu'elle avoit que la mort du Prince Eraſtus ne dépendoit plus que d'elle, l'empêcha de dormir pendant la nuit. Son cœur nageoit dans le plaiſir de la vengeance, & ſe faiſoit un point d'honneur de ſa cruauté. Elle auroit bien ſouhaité que la plûpart de ſes amis qui étoient à la campagne, vinſſent pour être ſpectateurs de cette execution; mais la crainte qu'il n'arrivât quelque incident nouveau qui troublât encore ſon

Digitized by Google

funeſte deſſein, fit qu'elle voulut qu'on executât promtement l'injuſte Sentence que l'Empereur avoit renduë contre ſon fils. Elle dénonça auſſi-tôt au Sénat les ordres qu'elle avoit reçûs ; mais la fortune fut ſi favorable au Prince Eraſtus, que les Juges criminels, voyant l'Empereur parti, ſongerent moins au commandement qu'il leur avoit fait en ſortant de Rome, qu'à leurs affaires particulieres ; ce qui obligea le plus grand nombre d'aller à leurs maiſons de campagne ; ſibien qu'avant qu'ils fuſſent tous raſſemblez les Philoſophes eurent le temps de chercher les moyens d'éloigner le peril qui menaçoit leur diſciple. Quoyque la réſolution que l'Empereur avoit priſe le jour précedent de faire examiner à fond le procés du Prince Eraſtus, & que les Philoſophes jugeaſſent qu'avant qu'on eût achevé cette affaire les

ſept jours dangereux qui menaçoient ce Prince de mort ſeroient paſſés, néanmoins ils n'en étoient pas fort aſſurez, vû que les Aſtres ne leur pronoſtiquoient rien de favorable ; & ce qui redoubloit leur crainte étoit les cabales que l'Imperatrice faiſoit, dont-ils étoient bien avertis : car ils avoient des intelligences avec les principaux Officiers de ſa Maiſon, qui les informoient de tout ce qui ſe paſſoit, & même que la nuit précédente elle avoit écrit une lettre à l'Empereur, dont elle avoit reçû réponſe ; ſur quoy ſe dourant bien de ce qu'elle avoit pû demander & obtenir, ils réſolurent de renverſer tout ce qu'elle avoit fait contre l'infortuné Eraſtus. En effet ils partirent la nuit, & arriverent à la pointe du jour où étoit l'Empereur. Ils allerent à ſon lever ; mais ce Prince qui avoit ſongé toute la

nuit aux raiſons de l'Imperatrice, & à la réponſe qu'il lui avoit faite, leur demanda auſſi-tôt qu'il les vit, qui leur avoit inſpiré la hardieſſe de ſe préſenter devant lui, aprés les mauvaiſes inſtructions qu'ils avoient données à ſon fils? que ce n'étoient que des méchants & des ſcelérats qui au lieu d'avoir rempli ſon cœur & ſon eſprit de bons préceptes, avoient perverti ſon bon naturel, & qu'il les aſſeuroit que d'abord qu'il ſeroit mort, il les feroit punir du dernier des ſuplices.

Les Philoſophes ayant entendu toutes ces paroles qui étoient comme autant de coups de poignard qui leur perçoient le cœur, en furent dans une conſternation terrible. Néanmoins conſiderant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, ils ſongerent moins à juſtifier leur innocence, que celle du Prince Eraſtus; & com-

me c'étoit à Philantropus à parler ce jour là en faveur du Prince Eraſtus, & que d'ailleurs il étoit un homme fort agréable, ſuivant l'étimologie de ſon nom, il trouva moyen de ſe faire écouter, & commença ſon diſcours par ces paroles ; Seigneur, ſi vous aviez eſté auſſi diligent à vous informer de la vérité du fait dont il s'agit, que vous avez eſté facile à croire, & promt à juger, je ne prendrois pas la liberté de vous parler de cette affaire ; & quoy que je ſois perſuadé de la ſageſſe du Prince vôtre fils, & qu'il eſt incapable de commettre le crime qu'on lui ſupoſe, je m'en tiendrois plûtôt à vôtre jugement qu'à ce que j'ay connu par experience Et tant s'en faut que je vouluſſe parler pour lui, que mes compagnon & moy le jugerions digne non ſeulement de la punition que vous avez ordonnée, mais enco-

re d'une plus grande s'il se pouvoit. Nous aimons la vertu, Seigneur, & nous haïssons le vice. Elle fait le principe de nôtre profession, & nous fournit des armes pour combatre ce qui lui est contraire. Nous les employerions dans cette rencontre ; mais sachant que vous avez ajoûté foy à la plainte d'une femme qui n'est soûtenuë d'aucun témoin, & que les Histoires, tant anciennes que modernes, ne montrent que trop les grandes passions auxquelles les femmes sont sujettes, je suis asseuré que tout ce qu'on vous a dit contre le Prince Erastus, ne sont que mensonges, impostures & calomnies. La suite le fera connoître, Seigneur, & ne soyez pas surpris si vous avez esté trompé dans cette occasion. Vous n'êtes pas le premier, & ne serez pas le dernier à qui les femmes ont persuadé des choses également fausses & in-

croyables, ainsi qu'il arriva à un Prince Grec Gouverneur de la Morée, lequel fut tellement abusé par sa femme, qu'il aimoit plus que sa propre vie, que la prenant pour une autre, il la donna en mariage à un jeune Gentilhomme étranger qu'elle aimoit passionnément. L'Empereur qui commençoit à être touché des raisons de ce Philosophe, l'interrompit en lui disant : Cette histoire me paroît fort singuliere, & comment arriva-t'elle ? Je vous le diray, Seigneur, répondit le Philosophe, pourvû que Vôtre Majesté veüille bien m'écouter jusqu'à la fin. L'Empereur le lui ayant promis, il parla de cette maniere.

Il y avoit autrefois en Grece un vieux Prince qui n'étoit pas moins considérable par son bien que par sa naissance. Il eut envie de se marier, & d'avoir une femme qui fust également belle &

ſage. Son deſſein étoit aſſez bon s'il avoit réüſſi comme il le ſouhaitoit ; mais l'ancien proverbe qui dit, Rarement voit-on la beauté & la chaſteté logées enſemble, le devoit détourner de ſon enterpriſe. Ne faiſant donc point réfléxion à cette maxime, il chercha une femme telle qu'il ſouhaitoit, & n'en trouvant point, il fut contraint d'en prendre une qui étoit agréable & de bonne humeur. Il l'aimoit ſi paſſionnément, qu'il ne pouvoit vivre ſans elle. Dans ce tems les principaux de la Grece, qui avoient beaucoup d'eſtime pour ce Prince, lui donnerent le gouvernement perpetuel de la Morée. Il s'y en alla avec ſa femme, & peu aprés il en devint jaloux à tel point qu'il lui ôta la liberté de rendre viſite aux Dames, & d'aller aux feſtins, & même au Temple, à moins que ce ne fuſt le jour de quelque fête conſiderable. Il

fit encore plus : il lui donna des gardes qui ne la quittoient point, étant assеuré qu'il est difficile de bien garder une femme qui est desirée de plusieurs. Les choses restèrent quelque temps en cet état ; mais faisant réflexion que les gardes qu'on met auprés des femmes servent souvent de tiers pour les livrer à leurs Amans, & d'ailleurs considerant les grandes tromperies qu'elles font à leur mari, quand même il auroit des yeux d'Argus, ou bien qu'il eût découvert quelque chose qui le fâchât, sa jalousie augmenta, & il ne songea plus qu'à se rendre le maître du cœur de sa femme. Comme ce Prince en cherchoit les moyens, il jetta les yeux sur une belle & grande Tour qu'on avoit bâtie pour servir d'ornement au Château, & quelquefois de prison à des coupables. Il jugea que cet endroit pouvoit servir à son dessein. Il y

entra auſſi-tôt, & en ayant conſideré tous les apartemens, il en choiſit un qu'il fit meubler & embellir de tout ce qui pouvoit plaire à la vûë. En ſuite il y mit ſa femme qui n'en ſortoit que quand il le jugeoit à propos.

Vôtre Majeſté obſervera, s'il lui plaît, qu'il y avoit dix portes à cette Tour par où il faloit paſſer avant que d'entrer dans l'apartement de la Princeſſe; & que ſon mari, qui ne ſe fioit à perſonne, en avoit toûjours les clefs ſur ſoy, ou dans ſon cabinet. La pauvre Dame ſe plaignoit ſans ceſſe, non ſeulement de l'étroite priſon où elle étoit réduite, mais encore du peu de confiance que ſon mary avoit en elle; mais les plaintes & les larmes ne lui ſervoient de rien; & toute la liberté qu'elle avoit étoit de ſortir ſeulement cinq ou ſix fois l'année pour aſſiſter aux fêtes publiques, dont on ne pouvoit ſe diſ-

penſer. Cet eſclavage qui la déſoloit jour & nuit, lui faiſoit ſouhaiter les moyens de s'en délivrer ; mais le nombre des portes qu'il y avoit à paſſer, & le ſoin que ſon mary avoit d'être ſouvent aux aguets, traverſoient tous ſes deſſeins. Or comme cette Dame étoit la plus agreable du monde, & que le bruit de ſabeauté s'étoit répandu par toutela Grece, un jeune Gentilhomme qui en avoit entendu parler, eut envie de la voir. Il vint dans la Ville capitale de la Morée, où demeuroit ce Prince, & où quelques jours enſuite il ſe fit une fort belle fête que le Gentilhomme voulut voir. Dans le temps que chacun prenoit ſa place, la Princeſſe arriva. Tous ceux qui étoient aux environs d'elle ſe leverent pour la ſaluer, & ne s'aſſirent que lorſqu'elle fut placée. Il y avoit vis-à-vis de ſa chaiſe un échafaut qu'un parti-

culier avoit fait pour gagner quelque argent. Le jeune Gentilhomme ayant remarqué cet endroit, le loüa, & en donna lui seul autant que plusieurs autres en auroient donné ensemble. Quand il fut assis, le maître de l'échafaut, qui étoit derriere sa chaise, lui fit remarquer la Princesse, qui lui parut cent fois plus belle qu'on ne lui avoit dit. Il avoit continuellement la vûë sur elle; & plus il la consideroit, plus l'amour s'emparoit de son cœur. On s'en seroit bien-tôt aperçû si l'on y avoit pris garde; mais tout le monde étoit si occupé à regarder les jeux, que personne ne le reconnut. Cependant la Princesse, qui étoit bien-aise de voir & d'estre vûë, jettoit ses regards tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, & à force de faire ce petit manége, elle rencontra ceux du Gentilhomme qui la regardoit fort tendrement: desorte

que les œillades réciproques de ces deux amans échaufferent ſi bien leur cœur, que cette Princeſſe ne fut pas moins ravie des regards paſſionnez du Gentilhomme, qu'il l'étoit de ceux de la Dame. Ce qui la rendit ſi facile à répondre aux œillades de cet amant, fut non ſeulement parce qu'elle le trouvoit jeune, beau & bien-fait, mais encore à cauſe qu'elle eſperoit qu'il la feroit ſortir de la captivité où elle étoit.

Les Jeux étant finis, le peuple ſe retira ainſi que ces deux amans, qui étoit auſſi contens l'un de l'autre, que leur vûë avoit pû le permettre. Néanmoins le Gentilhomme ne laiſſa pas de ſuivre des yeux ſa belle juſqu'au Château. Et elle n'y fut pas plûtôt entrée, qu'ils ſentirent les chagrins ordinaires aux amans, n'ayant eu que le plaiſir de ſe regarder, ſans aucune eſperance

de pouvoir parler enſemble, car la Princeſſe étoit aſſurée qu'auſſi-tôt qu'elle ſeroit dans le Château, on la remettroit dans ſa priſon; Mais le Gentil-homme qui en avoit déja entendu dire quelque choſe, voulut s'informer plus à fond de cette affaire; & ayant apris que cette captivité ne venoit que de la jalouſie du mary, il diſſimula ſon deſſein, & fit courir le bruit, que s'étant battu pour une cauſe légitime contre un Gentilhomme de ſon Païs, qu'il avoit tué, il l'avoit quitté pour venir demeurer dans cette Ville. Aprés quoi il fit connoiſſance avec les Gentilshommes de ce lieu, qui faiſoient grand cas de lui tant à cauſe des agrémens de ſon eſprit, que de la dépenſe qu'il faiſoit avec eux. Ils le menerent même voir le Prince, qui le reçut trés-bien, & afin d'en être moins éloigné, & plus en état de lui faire ſa cour, il

loüa une maiſon qui étoit prés du Château, & vis-à-vis de la Tour. Cette proximité lui donnoit le moyen de voir tous les jours le Prince, & de paſſer d'agréables momens avec lui ; car outre que le Gentilhomme étoit magnifique en tout, il ſçavoit parfaitement bien le monde, ayant été bien élevé, & fait ſes exercices ſous les meilleurs Maîtres de la Grece. Quelque temps aprés ayant apris qu'on ſe diſpoſoit à ſolemniſer une fête publique en faveur des Dames où il y auroit Tournoy & lances rompuës, il ne voulut point perdre l'occaſion de s'y diſtinguer. Il ſe fournit d'armes, de lances & de tout ce qui étoit néceſſaire pour ce ſujet. Et afin de mieux cacher ſon deſſein, il fit porter le tout chez un de ſes amis, qui eut le ſoin de lui acheter un cheval des plus beaux & des plus vigoureux du monde.

Digitized by Google

Le jour & l'heure de la Fête étant venus, qui ſembloit un jour de réſurrection pour l'aimable priſonniere, elle ne manqua point de ſe trouver au lieu deſtiné pour le Tournoy. Le Gentilhomme s'y trouva auſſi, & paſſa pluſieurs fois devant elle, & à côté, en lui jettant continuellement des regards pleins d'amour & de tendreſſe. La Princeſſe le reconnut bien-tot; mais elle ne fit ſemblant de rien, de crainte que le jaloux, qui étoit auprés d'elle, ne s'aperçût de quelque choſe. Le Gentil-homme diſparut tout d'un coup, & alla dans un lieu écarté s'armer de pied en cap, d'un harnois blanc. Il vint ſur les rangs avec une Lance toute argentée, plus forte que les Lances ordinaires. Son Caſque étoit orné de plumes blanches noirs qui répondoient aux couleurs des caparaſſons de ſon cheval. Au milieu de

ſes

ſes plumes, paroiſſoit une pomme de bronze d'où ſortoit une eſpéce de fumée qui marquoit un feu caché, avec une deviſe écrite en lettres d'or, qui contenoit ce Vers.

On ne ſçauroit cacher ni le feu ni l'amour.

Cette Deviſe inventée par cet amant pour exprimer ſa paſſion, fut entenduë de peu de perſonnes. Chacun commença à regarder de pied en cap ce Chevalier blanc pour ſçavoir quel il étoit; mais pas un ne put le reconnoître. Enfin aprés pluſieurs lances rompuës contre terre par ceux qui étoient entrez en lice, le Gentil-homme voulant rompre la ſienne, un Heraut d'Arme vint ſur la place dire à haute voix, au nom des ſoûtenans, que les aſſaillans qui remporteroient la victoire, auroient une chaîne d'or de la valeur de cinq

cens escus, & qu'au contraire s'ils étoient vaincus, ils seroient obligés d'en donner le prix aux soutenans, ou de demeurer leurs prisonniers. Le Chevalier blanc haussa le gantelet, pour marquer qu'il acceptoit les conditions du Tournoy, & aussi-tôt il combatit avec tant de force & d'adresse, qu'ayant donné au premier soutenant une lançade à la tête, il ne receut qu'un coup dans son écu. Quant au second soutenant il l'attaqua si vigoureusement, qu'il le renversa sur la croupe de son cheval; & à l'égard du troisiéme, il le désarçonna, & le fit presque tomber à terre. Chacun fut fort étonné de voir que cet Athlete avoit remporté la victoire sur trois des plus forts & des plus vaillans qu'il y eût dans la Morée. Outre cet avantage, il vainquit plusieurs soutenans; desorte qu'il eut la Chaîne promise, & encore

d'autres petites Chaînes, avec des Gants parfumez, qui lui acquirent beaucoup d'honneur. Tous les Spectateurs auroient bien voulu sçavoir le nom de ce Chevalier, & sur tout le Prince qui le pria de se faire connoître. Alors le Gentil-homme se tournant du côté de la Princesse (car les femmes sont plus curieuses que les hommes) il haussa la visiere de son casque, & ensuite s'adressant à son mary, il lui dit: Monsieur, c'est Fabio, vôtre serviteur, qui étoit le nom qu'il portoit: ce que chacun ayant vû, en fut fort étonné, & principalement ceux qui l'avoient crû si agreable, & plus propre pour la joye, que pour les combats & les Tournois.

Le jour commençant à diminuer, on sonna la retraite, & le monde se retira. Le Chevalier blanc fut conduit au son des trompettes, & au bruit des haut-

bois juſqu'à ſon logis, où étant arrivé il reſta devant la porte, en attendant que la Princeſſe paſſât pour ſe retirer chez elle. Un moment aprés elle vint avec une belle & nombreuſe ſuite, & le Gentil-homme ne manqua point de la ſalüer en dehors comme une Princeſſe, & en dedans comme celle qu'il aimoit le plus au monde. La Princeſſe lui rendit le reciproque d'un air agreable, dont le Gentil-homme fut trés content; & ayant pris congé de ceux qui étoient avec lui, il ſe retira dans ſon apartement. Qand il y fut, il ne ſongea qu'à l'objet de ſon amour, & comment il le pourroit poſſeder. La choſe étoit bien difficile; mais comme il n'y a pas de maiſon ſi bien fermée qu'un Chat & un Amant n'y puiſſent entrer, il donna ordre à celui de ſes gens auquel il avoit plus deconfiance, de lui aller chercher un Maſ-

ſon fort habile, qui ne fût pas de la Ville. Ce domeſtique lui obéït auſſi-tôt, & quelques jours enſuite il lui amena un homme tel qu'il demandoit. Le Gentil-homme le reçût trés-bien; & aprés lui avoir propoſé le ſujet de ſon entrepriſe, qui étoit de percer les fondemens de la Tour où étoit la Princeſſe avec le moins de bruit qu'il pourroit, & que le Maſſon le lui eut promis, ils y travaillerent enſemble. Cependant quoy que ce ne fût que la nuit, ils firent tant de diligence qu'en peu de jours ils percerent les fondemens & entrerent dans la Tour, ſans que perſonne s'en aperçût. Tout cela ne ſuffiſoit pas pour venir à bout de leur deſſein, il faloit encore trouver le moyen d'entrer dans la chambre de la Princeſſe, dont la porte étoit de quatre doigts d'épaiſſeur. Le Gentil-homme voyant cela, prit avec de la cire la meſure du

trou de la ſerrure de cette porte, & auſſi-tôt ils ſortirent dans le deſſein de faire faire une clef ſur ce modelle. Le Maſſon ſe chargea de cette commiſſion, & fit faire la clef par un Serrurier de ſes amis, que le Gentil-homme paya genereuſement. Quand il eut cette clef, il fut queſtion de l'eſſayer, & de prendre un tems favorable pour cela. La fortune lui en procura un tel qu'il pouvoit ſouhaiter; car les parens de la Princeſſe l'étant venus voir, le Prince ſon mary fut obligé de la faire ſortir de ſa priſon pour les régaler avec elle. Le Gentilhomme ne voulant point perdre cette occaſion, paſſa par le trou de la mine, & monta droit à la porte de la Chambre de la Princeſſe, où étant arrivé, il mit la clef dans la ſerrure pour l'eſſayer, & en lui faiſant faire deux tours, il ouvrit la porte. Il entra auſſi-tôt dans la chambre, & a-

prés l'avoir un peu examinée, il vit une petite caſſette ouverte où la Princeſſe mettoit ſes bijoux, dont elle en avoit pris une partie ce jour là pour paroître devant ſes parens. Cela faiſant juger au Gentil-homme, qu'elle ne manqueroit pas à ſon retour de les remettre dans cette caſſette, il y mit le Madrigal ſuivant, qu'il avoit compoſé quelques jours auparavant en forme d'Enigme.

MADRIGAL.

Madame, un captif de vos charmes
Inſtruit de tous les maux que l'on vous fait ſouffrir
Eſt venu dans ces lieux s'offrir
A tarir le cours de vos larmes.
L'amour rend tout facile aux cœurs comme le mien ;
Daignez me confier une ſi chere vie,
Et loin du joug fatal qui vous tient aſſervie
Vous aurez les douceurs d'un plus charmant lien.

Le Gentil-homme ayant mis ſon Madrigal dans cette caſſette, s'en retourna chez lui, & récompenſa le Maſſon de toutes ſes peines, en le priant de garder le ſecret ; ce qu'il lui promit. Quand la Princeſſe fut rentrée dans ſa chambre, ou pour mieux dire dans ſa priſon, elle voulut remettre dans ſa caſſette les pierreries qu'elle en avoit tirées ; mais elle fut bien ſurpriſe lorſqu'elle y trouva le Madrigal. Elle le lut & relut pluſieurs fois pour l'entendre. Elle ne ſçavoit comment on l'avoit pû mettre-là, enfin aprés avoir bien rêvé là-deſſus, elle jugea que ce pouvoit être le Gentil-homme ; mais de deviner le moyen dont-il s'étoit ſervi, elle ne pouvoit le comprendre. Elle crût qu'il y avoit là-dedans quelque choſe de ſurnaturel, & que l'art de la nigromancie avoit agy en cette rencontre ; car il y avoit bien des

gens en ce temps-là qui s'en mêloient, & encore plus qui y ajoûtoient foy. Son esprit étoit occupé de plusieurs pensées sur ce sujet, lorsque l'heure de se coucher étant venuë, elle se mit au lit, moins pour dormir, que pour songer à l'issuë qu'auroit ce Madrigal. Comme la nuit étoit fort avancée, & qu'il y avoit long-temps que son esprit travailloit, elle s'endormit insensiblement; & au milieu de son sommeil, elle crut voir en songe celui qui l'avoit tant regardée, apuyé sur la muraille de la Tour, qui se plaignoit des obstacles qui l'empêchoient d'estre heureux; que dans ce moment toutes les portes de sa prison s'ouvrirent; que le Gentilhomme y entra aussi-tôt, & se refermerent en même-temps; qu'aprés ils furent fort inquiets; la Princesse craignant que le Gentilhomme ne pût sortir, & lui aprehendant

d'être surpris en cuëillant les fruits qui apartenoient au Maître de la maison. Mais soit que ce songe fût veritable ou non, il est certain que le Gentilhomme ayant passé par le trou de sa mine, ouvrit doucement la porte de la chambre de la Princesse, & s'étant aproché de son lit, la réveilla, en lui disant: Madame, je suis vôtre trés-humble serviteur, & celui qui vous a écrit le Madrigal que vous avez pû voir. Je vous suplie de croire que je n'ay autre dessein que de vous rendre service, & de vous tirer de la captivité où vous êtes réduite.

La Princesse se trouva d'abord fort émeuë, tant par la peur qu'elle avoit, que par le desir de voir la fin de cette avanture. Elle ferma la bouche & ouvrit les oreilles aux douces paroles du Gentilhomme; & ne voulant pas se montrer aussi dure qu'une

pierre, ni cauſer de chagrin à cet Amant ; eſtimant louable de conſerver ceux qui nous aiment, elle ſe rendit pitoyable, & reçut le Gentilhomme à ſon côté. Elle connut bien alors la difference qu'il y a des careſſes d'un amant à celles d'un époux. Enfin ils furent ſi contents l'un de l'autre, qu'ils réſolurent de continuer ce commerce, & de le cacher avec toutes les précautions poſſibles. Ce point, Seigneur, vient fort à mon propos, & à ceux qui ont éprouvé ce que ſçavent faire les femmes, & particulierement certaines bigottes qui font profeſſion de preud'homie. Elles ſont d'autant plus à craindre, qu'elles cachent leur mauvais deſſein ſous le voile de la pieté. Elles nous aſſaſſinent continuellement d'un honneur & d'une vertu qu'elles n'ont qu'en apparence, au lieu que celles qui ſont effectivement vertueuſes

n'en tirent point vanité ; & leur conduite eſt moins ſuſpecte que la maniere d'agir des autres. La Princeſſe dont je vous parle, Seigneur, qui ſe piquoit d'honneur au ſuperlatif, ne pouvant vivre ſans amant, ni ſouffrir la retraite où ſon mari l'avoit miſe, ne ſongeoit qu'à la vengeance. Et voyant que l'occaſion s'en offroit, elle la prit aux cheveux, pour ſe ſauver & donner liberté entiere à ſes paſſions ; deſorte qu'étant la nuit avec ſon amant, elle lui propoſa de l'enlever ; & afin, lui dit-elle, qu'il ne vous en arrive aucun accident, vous n'avez qu'à faire ce que je vous diray, & vous verrés que nous réuſſirons.

Il faut premierement que demain au matin en allant voir mon mari, vous portiez au doigt une bague qu'il m'a donnée, & que vous faſſiez en ſorte qu'il la reconnoiſſe. S'il vous demande

de qui vous l'avez euë, vous lui répondrés qu'il y a long-tems qu'elle eſt à vous. S'il ne vous dit mot, il n'en penſera pas moins, & viendra vers moi pour s'en éclaircir. D'abord que vous le verrez ſur le point de partir, venez vous-en promtement me raporter cette bague, & puis je vous dirai ce qui en ſera arrivé. La pointe du jour commençant à paroître, la Princeſſe mit la bague au doigt du Gentilhomme, & enſuite il ſe retira chez lui. Quand l'heure de faire ſa cour au Prince fut venuë, il alla à ſon lever; mais il n'eut pas ſi-tôt mis la main au bonnet pour le ſalüer, qu'il reconnut ſa bague, & la regarda même pluſieurs fois ſans parler. Ce ſilence étonna tous ceux qui étoient dans ſa chambre. Et comme quelques-uns de ſes plus intimes amis lui en demandoient la cauſe, il ne répondit rien, & prit le chemin de la

Tour. Il fut si long-tems à déchaîner les portes, & à lever les loquets & les cadenats, que le Gentilhomme qui étoit parti en diligence, eut le loisir de rendre la bague à la Princesse, & de sortir par sa mine sans être aperçû. Le Prince étant entré dans la chambre de sa femme, & lui voyant sa bague au doigt, en eut de la joye, & feignit de n'être venu que pour lui rendre visite. Dans ce dessein il lui dit plusieurs choses obligeantes, & voulut souper & coucher avec elle, ce qu'il fit. L'amant en ayant été averti par un certain signal qu'on lui donna, n'entra pas dans la Tour. Il se contenta seulement de vivre dans l'esperance de réparer le tems perdu, & de posseder seul & sans obstale son aimable Princesse. La nuit suivante le coucou voyant l'occasion favorable, alla se nicher dans le nid d'autruy. Alors l'amant & l'a-

mante eurent le temps de se consoler des chagrins que leur avoit donné leur absence, & de se moquer du pauvre mari. Aprés plusieurs caresses de part & d'autre, la Princesse dit au Gentilhomme: Puisque le Dieu de l'amour nous a esté si favorable, j'espere qu'il ne le sera pas moins dans la suite: & ainsi, mon cher cœur, il faut encore une fois éprouver mon mary, & faire à l'égard de ce que je vous donneray, ce que vous avez fait de la bague. Elle lui donna un beau petit chien qu'elle avoit, en lui disant de le porter sous son bras lors qu'il iroit voir le Prince. Le lendemain au matin le Gentilhomme prit le chien, & s'en alla au lever du Prince. D'abord qu'il le vit, il le reconnut, & fut sur le point de l'apeller par son nom; mais considerant le merite & la qualité de celui qui l'avoit, il ne dit mot. Il alla aussi-tôt vers la Prin-

ceſſe, marmotant entre ſes dents, & la menaçant que s'il ne trouvoit pas ſon chien, elle s'en repentiroit. Le Gentilhomme voyant le Prince de mauvaiſe humeur, ſe retira promtement, & alla trouver la Princeſſe. Il fit du chien ce qu'il avoit fait de la bague, & auſſi-tôt il s'en retourna par l'endroit qu'il eſtoit venu.

Le Prince étant donc entré dans la chambre de la Princeſſe, & voyant ſon chien, ne ſceut que dire, ſinon qu'il n'étoit pas impoſſible que deux choſes de même eſpéce ne ſe reſſemblaſſent, & que le chien qu'il avoit vû entre les mains du Gentilhomme n'étoit pas le ſien; deſorte que depuis ce tems-là, il n'eut plus de jalouſie de voir quelquefois des choſes ſemblables aux ſiennes.

La Dame & le Cavalier ravis d'avoir ainſi trompé le Mary, paſſoient d'agreables mo-

mens enſemble. Cela dura quelque temps de cette maniere ; mais la Princeſſe ayant toûjours quelque crainte d'être ſurpriſe ſur le fait, & s'ennuyant terriblement de ſa priſon, en voulut abſolument ſortir. Elle le déclara à ſon amant, & lui dit ce qu'il faloit qu'il fit : qui étoit de lui faire faire un habit de façon étrangere ; qu'enſuite il fit équiper ſecrétement une fregate la plus légere qu'il pourroit trouver ; qu'il la tint prête hors de la Ville où ils étoient, afin qu'au premier vent favorable qu'il feroit, ils gagnaſſent le haut le plus promtement qu'il leur ſeroit poſſible. Toutes ces choſes, lui dit-elle, ſont abſolument neceſſaires pour me tirer d'icy ; & afin de mettre leur honneur à couvert, elle lui marqua en détail ce qu'il faloit encore faire.

Le Gentilhomme accepta avec plaiſir la propoſition de la Prin-

ceſſe, & étant deſcendu de la Tour, il alla retenir la plus légere fregate qui fût dans la Morée. Il la fit armer & munir de tout ce qui étoit neceſſaire ; & aprés il la fit tenir aſſez avant dans la mer pour mieux cacher ſon entrepriſe. Pendant qu'il étoit occupé à toutes ces choſes, il avoit ordonné qu'on fit promtement l'habit de la Princeſſe, qui étoit d'une étoffe aſſez riche, & d'une façon étrangere. Quand il fut achevé, il le porta lui-même à la Princeſſe, qui le trouva trés propre & trés bien-fait. L'heure du départ étant arrivé, la Dame ſortit la nuit avec cet habillement, & fut joindre la fregate, où étant embarquée, le Gentilhomme alla prendre congé du Prince, qui s'étoit levé ce jour-là de bon matin, pour aller à la chaſſe. D'abord qu'il le vit, il le pria d'être de la partie ; mais il s'en excuſa ſur ce qu'il

étoit obligé de partir au plûtôt pour s'en retourner en ſon Païs. Quoi, Fabio, dit le Prince, vous voulés nous quitter? Bien loin de cela, Monſieur, répondit-il, j'eſpere d'avoir bien-tôt l'honneur de vous revoir. Mais je ne puis differer plus long-tems mon départ, parce que je viens de recevoir des nouvelles que la paix eſt concluë entre mes parens & ceux du Gentilhomme avec lequel j'ai eu un démêlé. Ainſi il faut que je parte au plûtôt pour ſigner cet accommodement, de crainte qu'il n'arrive quelque nouvel empêchement qui pourroit nous troubler pour toûjours. Le Prince lui ayant demandé quel eſtoit celui qui lui avoit aporté cette nouvelle: C'eſt, répondit le Gentilhomme, une Demoiſelle de mes amis qui ayant toûjours eu de l'amitié pour moi, & ne pouvant ſouffrir mon abſence, a voulu me procurer mon

retour, étant venuë en diligence me querir ſur une fregate légere, qui eſt arrivée au Port à la pointe du jour. Ainſi je vous ſupplie, Monſieur, de me permettre de prendre congé de vous, & que j'aye l'honneur de vous donner ce matin à déjeûner dans cette fregate, afin que je faſſe voile de meilleur courage. Le Prince loüa fort l'amitié de la Demoiſelle, & aſſeura Fabio qu'au retour de la chaſſe, qui ſeroit dans peu, il viendroit boire un coup avec lui.

Le Gentilhomme fit préparer un repas magnifique; & l'heure de manger étant venuë, il alla au devant du Prince avec quelques uns de ſes amis qu'il avoit conviez. Il le rencontra prés du Port, & l'ayant joint, il ſe mit à cauſer avec lui; & entre-autres choſes, il lui déclara qu'il vouloit épouſer la Demoiſelle qui l'étoit venu querir, & la pren-

dre pour femme en ſa preſence ; qu'il le ſupplioit d'y donner ſon conſentement, afin qu'il la tint d'une auſſi bonne main que la ſienne. Le Prince y conſentit, & comme il étoit ſur la greve, un Eſquif le vint prendre avec toute la compagnie, & le mena juſques dans la fregate. Lorſqu'il y fut, on ſervit le repas, & le Gentilhomme fit aſſeoir la prétenduë étrangere auprés du Prince, qui au premier regard qu'il lui jetta, crut que c'étoit la Princeſſe ſa femme ; mais ſon habillement, joint à ſes manieres & ſa voix qu'elle contrefaiſoit, diminua ſa créance ; & ce qui acheva de le diſſuader entierement, fut le ſouvenir qu'il eut de la bague, & du petit chien, dont la reſſemblance lui avoit donné de la jalouſie. Ainſi toutes ces choſes ayant effacé de ſon eſprit la penſée qu'il avoit eu d'abord, il ne ſongea qu'à faire bonne chere,

& à ſe réjoüir de tout ſon cœur. Quand on fut levé de table, le Gentilhomme pria trés-humblement le Prince de faire préſent de ſa ſervante à ſon ſerviteur. Le Prince lui ayant répondu que ſa demande étoit trop raiſonnable pour lui eſtre refuſée, prit la Demoiſelle par la main, & la donna au Gentilhomme, en préſence de toute la compagnie. Enſuite de quoy le Prince s'en alla, & le Gentilhomme gagna le haut à toute voile. Peu aprés le bon homme faiſant réfléxion à cette Demoiſelle, & voyant que ceux de ſa ſuite étoient étonnez d'avoir vû une femme ſi reſſemblante à la Princeſſe, entra dans quelque défiance. Pour s'éclaircir de ſon doute, il prit les clefs de la Tour, & y monta. Mais il fut bien ſurpris quand il y fut, de n'y trouver point la Princeſſe. Il entra dans une colére terrible; il invoqua le Ciel & la

Terre à ſon ſecours & donna ordre qu'on courût aprés la fregate. Mais comme elle étoit partie avec un vent favorable, & qu'on n'avoit pas bien remarqué la route qu'elle avoit priſe, on ne put la découvrir ; enſorte que le pauvre Prince en eut un ſi grand chagrin qu'il en fut malade, & mourut peu de jours aprés.

Par cette hiſtoire, vous pouvez connoître, Seigneur, l'eſprit de la plûpart des femmes, & le peu de confiance qu'on doit avoir en elles. Il n'y a rien de ſi injuſte ni de ſi difficile qui puiſſe les détourner de leur deſſein. Il eſt vray que ſi l'équité leur ſervoit de guide, je ne blâmerois pas leur conduite ; au contraire je loüerois les ſubtilitez dont elles ſe ſervent ; mais voyant qu'elles ſe gouvernent plus par paſſion que par raiſon, & que ſouvent leurs entrepriſes ſont mauvaiſes, ainſi que vous avez

pû remarquer par le procedé de cette Grecque, je ne puis m'empêcher de les blâmer. Je pourrois, Seigneur, vous raporter là-dessus plusieurs exemples considerables, & plut aux Dieux que l'Imperatrice ne fut pas du nombre de celles qui font mal, comme elle en est assurément. Si vôtre majesté Imperiale prend la peine de s'en éclaircir, je suis seur qu'elle connoîtra cette verité, & qu'elle me sçaura bon gré de la remontrance que j'ay l'honneur de lui faire.

L'Empereur ayant écouté avec attention le discours de ce Philosophe, jugea à propos de ne le pas rejetter. Et quoy que son aveuglement l'empêchât d'avoir mauvaise opinion de l'Imperatrice, néanmoins le chagrin d'avoir condamné son fils à la mort, le fit résoudre à suspendre l'execution du Prince Eraſtus jusqu'à ce que le fait fût plus amplement

ment averé. Cependant pour contenter en quelque maniere l'Imperatrice, il reſolut de retourner à Rome, afin de lui faire trouver bon la ſurſéance de cette affaire. Ainſi ſans rendre aucune réponſe au Philoſophe, il monta à cheval, & partit auſſitôt. Quand il fut arrivé à Rome, il trouva l'Imperatrice fort en colere contre la plus-part des Juges criminels, qui au lieu d'avoir executé la Sentence du Prince Eraſtus, étoient allés à leurs maiſons de campagne. L'Empereur en fut ravi, ſe voyant en état de pouvoir faire examiner à fond le Procés du Prince ſon fils. Il manda aux gens de Juſtice qui étoient reſtés à Rome, de ne rien faire ſur ce ſujet ſans un ordre exprés de ſapart. Les Juges, qui ne ſouhaitoient autre choſe, en eurent de la joye, & exalterent la prudence de l'Empereur, qui ne vouloit rien que de juſte & d'équitable.

CHAPITRE XVII.

L'Imperatrice Aphrodiſia excite de nouveau l'Empereur à faire mourir le Prince Eraſtus, par un exemple qu'elle lui raporte d'un Roy de Perſe, qui pour avoir ajoûté trop de foy à ſes Philoſophes, leva le ſiege d'une Ville qui étoit preſte à ſe rendre.

LE foible que la plûpart des hommes ont pour les femmes, leur fait faire ſouvent des actions qui ne leur font point d'honneur. L'Imperatrice avoit tant de pouvoir ſur l'eſprit de l'Empereur, que ce qu'il avoit ordonné un jour, elle le lui faiſoit révoquer le lendemain. En effet, comme ce Prince lui eut dit, que le ſurcis qu'il avoit donné à la ſentence du Prince Eraſtus, n'étoit pas pour empêcher

le cours de la Juſtice, & encore moins pour differer la vengeance de l'injure qu'il lui avoit faite, mais pour éviter le blâme d'avoir jugé cette affaire avec trop de précipitation, qu'ainſi il avoit trouvé plus à propos de ſuivre les regles afin d'ôter au peuple le reproche qu'on lui pourroit faire: l'Imperatrice, qui n'étoit pas contente de ce diſcours, ſe mit à ſoupirer, & en répendant quelques larmes; Je ſçay bien, Monſieur, répondit-elle, qu'il faut toûjours ſe conformer aux Ordonnances; mais quand l'excés du crime ſurpaſſe toutes les peines établies par les Loix, il y a autant de mal à en differer la punition, qu'il y en auroit à juger avec lenteur une affaire ordinaire. La mienne n'eſt pas de cette nature; elle eſt ſi ſurprenante, que je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu une pareille au monde. Où trouvera-t-on un fils

assez insolent pour vouloir souïller un vase consacré à son Pere ? en un mot, pour forcer une belle-mere à consentir à son infamie? L'idée même en fait horreur. Et comme le cas est nouveau, & que les Loix ne l'ont jamais prévû, vous ne pouvez en retarder la punition sans vous mettre au dessous des Juges; ce qui seroit indigne, puisque vous êtes au dessus des Loix, & que lorsque les Empereurs les ont faites, ce n'a été que pour contenir les peuples dans le devoir, & non pas pour se lier eux-mêmes les mains. Cependant sans songer à tout cela, vous agissez comme un inferieur qui se soumet au jugement d'autrui, & sur tout à des personnes qui devroient plûtôt se soumettre au vôtre, que vous au leur. Si vous leur donnés cet avantage, quelle opinion aura-t-on de vous? On dira par tout que vous êtes le plus foible de tous les Princes;

que vous ne vous ſouciez ni de vôtre honneur ni du mien, & que vous n'avez autre deſſein que de me faire mourir de douleur. Si cela eſt, vous ſerez bientôt ſatisfait; car j'aime mieux finir mes jours en vous faiſant plaiſir, que de les prolonger en vous donnant la moindre peine.

Ce diſcours artificieux accabla tellement l'Empereur, qu'il ne ſçavoit que répondre. L'Imperatrice ayant remarqué l'embarras où il eſtoit, rappella à elle toute ſa vigueur, & parla avec plus de force que jamais. Elle lui dit que le regret qu'elle avoit n'étoit pas tant à cauſe d'elle, que pour l'amour de lui-même; que celui qu'elle avoit pour ſa perſonne ne pouvoit mieux s'exprimer que par la vengeance qu'elle demandoit de l'outrage qu'on lui avoit fait; que ſon reſſentiment étoit trop juſte pour differer plus long-temps la puni-

tion d'un pareil crime ; qu'au reſte elle ſçavoit bien que toutes ces remiſes venoient moins de lui que de la méchanceté de ces Philoſophes, qui ſous apparence de zele & de pieté, n'en vouloient qu'à ſon honneur & à ſa vie. Et plût aux Dieux, ajoûta-t-elle, qu'il ne vous arrive pas la même choſe qui arriva à un Roy de Perſe, qui pour avoir trop crû ſes Philoſophes, s'en repentit toute ſa vie. Quoyque je ſois fort abatuë par le chagrin continuel que vous me donnés, je vous conterois cette hiſtoire, ſi je n'aprehendois de perdre mon temps, vous voyant réſolu d'empêcher l'execution de la Sentence que vous avez prononcée. Je n'en ferai rien, dit l'Empereur, & je vous aſſure, Madame, que dans peu vous ſerez vengée d'Eraſtus, & de ſes Philoſophes. Cependant je vous prie de me raconter l'hiſtoire de ce Roy, a-

fin qu'elle me ſerve d'exemple. Trés-volontiers, répondit l'Imperatrice, & auſſi-tôt elle commença de cette maniere.

Il y avoit un Roy de Perſe, nommé Flamentin, qui étoit également conſiderable, & par la grandeur de ſes Etats, & par celle de ſes richeſſes. Mais comme l'on n'eſt jamais content de ce qu'on poſſede, ce Prince voulut reculer les bornes de ſon Royaume. Il fit la guerre à ſes voiſins, & remporta ſur eux pluſieurs victoires. Aprés s'être emparé de leur pays, il voulut encore pouſſer plus loin ſes conquêtes. Il entra comme un torrent ſur les Terres des Caldéens, & y fit des ravages terribles. Le Roy de Caldée, qui ſe nommoit Achias, voyant tous ces déſordres, & ne doutant pas que le Roy de Perſe n'envahît la Caldée, fit aſſembler ſes Etats auſquels il découvrit le deſſein de ce Tiran. Il

leur montra combien ſa domination étoit dangereuſe; que leur honneur & leur intereſt devoient les obliger à s'y oppoſer de toute leur force; & qu'en un mot, il valoit mieux mourir les armes à la main, que d'être les Eſclaves d'un Barbare, & d'un Impie, dont les principaux de ſon conſeil n'étoient que des Magiciens & des Scelerats. Enſuite il pria l'aſſemblée de vouloir opiner ſur l'expedient qu'il faloit prendre pour la conſervation de ſa Couronne; & ſi, dit-il, l'on ne m'en juge pas digne, je la remettray à celui qu'on voudra nommer. Aprés quoy il fit dreſſer au milieu de l'aſſemblée un Thrône Royal, où il mit ſa Couronne & ſon Sceptre, & alla s'aſſeoir au rang des autres du Conſeil. Cette action ſurprit toute la compagnie qui murmura contre la modeſtie du Roy; mais ce Prince, qui ne faiſoit pas ſem-

blant de l'entendre, dit à haute voix: Quant à moi, Messieurs, je servirai la Couronne, & n'épargnerai ni mes biens ni ma vie pour la maintenir. Si chacun en fait de même, nous la conserverons malgré la tirannie des Perses, & j'espere que les hostilités & le dégâts qu'ils ont fait dans ce Royaume, retourneront à leur honte & à leur confusion. Quelle indignité ne seroit-ce pas à nous, si nous devenions leurs Esclaves? ils nous regarderoient avec mépris, & nous serions la risée de toute la terre. Or il est important de conserver nôtre liberté; c'est le plus précieux de tous les biens, & il vaut mille fois mieux mourir avec honneur, que de vivre éternellement avec infamie.

Ce discours du Roy prononcé avec vehemence, toucha tellement le cœur des Caldéens, qu'ils dirent tout haut, qu'ils ser-

viroient leur Prince au péril de leur vie, & que rien ne seroit capable de les en détourner. En achevant ces mots, ils prirent la Couronne qu'ils remirent sur la tête de leur Roy, & le Sceptre qu'ils luy redonnerent, en luy promettant & jurant par tous les Dieux de ne jamais l'abandonner. Ils le supplierent seulement de songer à la défense de leur païs, & d'ordonner ce qu'il faloit qu'ils fissent.

Il est temps, dit le Roy, d'y donner ordre; mais il faut que nous déliberions ensemble sur ce sujet, afin de prendre des mesures justes & necessaires. L'Assemblée mit aussi-tôt la matiere sur le bureau; & aprés avoir recüeilli les voix, il fut arrêté qu'on porteroit dans la Ville d'Hur toutes les richesses du Royaume, tant à cause qu'elle en étoit la Capitale, que parce qu'elle étoit la plus forte; & que là toutes les

troupes des Caldéens se rassembleroient pour faire tête aux ennemis.

Cette décision étoit juste, car ils ne pouvoient tenir la campagne, vû que l'armée des Perses étoit trop superieure à la leur. Ainsi le Roy & toute l'assemblée resolurent de munir cette place de tout cequi étoit necessairepour la défendre; mais quelque diligence qu'ils fissent, il ne le purent si bien, que les Perses ne l'empêchâssent. Ils vinrent camper avec toute leurs forces devant Hur. Ceux de dedans voyant une si grosse armée proche de leurs murailles, en eurent d'abord de la crainte; mais considerant que leur salut dépendoit de leur défense, ils resolurent de tenir ferme, & de perdre plûtôt la vie, que de se rendre à la discrétion des Persans. Il est vrai que ceux-ci leur donnerent plusieurs assauts: mais si leurs attaques furent vi-

goureuſes, la défenſe des Aſſiegez ne le fut pas moins. Cependant cette Place étoit tellement preſſée de tous côtez, qu'il étoit fort difficile d'y entrer. Il n'y avoit qu'un certain endroit d'une montagne eſcarpée, & pleine de précipices par où l'on pouvoit avoir quelque communication avec ceux de la Ville.

Le ſiége dura pluſieurs mois, ſans que les aſſiegeans puſſent vaincre les aſſiegez, ny ceux-cy faire beaucoup de mal aux autres. Neanmoins comme il y avoit un grand nombre de peuple dans Hur, & que les vivres commençoient à y manquer, le chagrin commençoit auſſi à s'emparer de leurs eſprits. Le Roy voyant cela, fit aſſembler ſon Conſeil, & dit, que dans l'impoſſibilité où l'on étoit de pouvoir ſubſiſter long-tems de cette maniere, il n'y avoit que deux partis à prendre ou de mourir de

faim, ou de faire une sortie generale sur l'ennemy : que le premier seroit honteux aux Caldéens, & que le dernier leur seroit glorieux. Qu'il esperoit que s'ils combatoient avec valeur, ils vaincroient les Perses, ou du moins ils les obligeroient à se retirer ; que quand même ils ne le pourroient pas, & qu'ils seroient vaincus, la gloire de combatre vaillament leur feroit plus d'honneur, que leur défaite n'en causeroit à leurs ennemis, qui n'auroient pas sujet de se loüer d'une victoire qui leur seroit si chere & si funeste.

Tous furent de l'avis du Roy, & conclurent qu'aussi-tôt que la lune seroit dans son croissant, car les Caldéens le prenoient pour un signe favorable, & le décroissant pour un mauvais, ils sortiroient sur l'ennemy dans l'intention de le vaincre ou de mourir. Les femmes mêmes, qui n'avoient

pas moins de cœur que leurs maris, les exciterent à combatre, & voulurent estre de la partie. Cette résolution étant prise & approuvée de tout le peuple, chacun se mit à se réjoüir & à donner des signes de joïe & d'allegresse par toute la Ville.

Les Perses qui étoient assez avertis du manque de vivres des assiegez, furent fort étonnez d'entendre leurs chants & leurs acclamations publiques. Ils ne sçavoient à quoy en attribuer la cause. Leurs Philosophes & Magiciens en étoient même surpris. Il y en avoit trois au Camp qui gouvernoient les affaires du Roy de Perse, & ausquels il avoit beaucoup de confiance. Cependant ces miserables le tromperent de la maniere du monde la plus surprenante; car comme ils sçavoient que dans la Ville d'Hur il y avoit un grand tresor, & que plus on l'attaquoit, plus

elle témoignoit de vigueur dans sa défense, ils crurent que les assiegez avoient découvert quelque bon grenier qui leur fourniroit le moïen de faire durer longtemps le siege; qu'ainsi les pluyes arrivant on seroit obligé de le lever sans rien prendre. Le Roy de Perse apprehendant cela consulta là-dessus ses trois Philosophes, qui ne pouvant luy rendre raison sur le champ, le supplierent de leur permettre de s'écarter du camp pour quelques jours, afin de faire des sacrifices, où nul ne pouvoit assister que ceux de leur état, & qu'ensuite ils luy découvriroient par la communication des esprits, les moyens qu'il faloit prendre pour s'emparer de la Ville d'Hur. Le Roy leur accorda leur demande, & les pria bien fort de faire leurs Sacrifices le mieux qu'ils pourroient. Les Philosophes le luy promirent à condition qu'il ne

feroit aucune attaque contre la Ville qu'ils ne fussent de retour. Le Roy y ayant consenti, ils partirent aussi-tôt, & prirent le chemin de la montagne, où ils demeurerent jusqu'à la nuit close; & alors ils descendirent de la montagne, & s'étant approchés de la muraille de la Ville, la sentinelle leur demanda, Qui va-là? Ils répondirent qu'ils étoient venus pour le service du Roy de Caldée, & qu'on les menât vers lui; parce qu'ils avoient quelque chose d'importance à lui dire. Le Corps de garde voyant qu'ils n'étoient que trois, les fit entrer dans la Ville, & les ayant remis entre les mains de leurs Officiers, ils les menerent au Roy. Lorsqu'ils furent en sa présence, ils le suplierent de vouloir bien leur donner une audience secrette. Le Roy la leur accorda, & s'étant retiré dans une chambre voisine avec quelques uns de

ſes favoris, les Philoſophes lui dirent que la compaſſion qu'ils avoient pour la Ville d'Hur les avoit obligés de lui venir propoſer que s'il vouloit leur donner une récompenſe égale au ſervice qu'ils lui rendroient, ils feroient lever le ſiege d'Hur, & contraindre l'armée des Perſes de ſortir promtement hors du Royaume de Caldée.

Quoique le Roy n'ajoûtat pas beaucoup de foy à leurs diſcours, voyant néanmoins qu'il n'avoit preſque plus de vivres, il ne voulut pas mépriſer leur offre ; & afin de leur faire voir qu'il étoit en état de les recompenſer, il les mena dans le Treſor, où ils virent tant d'or & d'argent qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer ; car tous ceux de Caldée y avoient apporté leurs richeſſes. Le Roy leur promit de leur en faire telle part qu'ils voudroient, s'ils executoient leur

promeſſe. Les Philoſophes ravis de celle du Roy, lui dirent d'encourager ſes gens, & de les aſſeurer qu'avant trois jours le ſiege de leur Ville ſeroit levé. Vous ſçaurez, s'il vous plaît, qu'au milieu de la Citadelle d'Hur, il y avoit une Tour fort haute, qui commandoit, non ſeulement ſur le Camp des Perſes, mais encore qui découvroit tout le pays d'alentour. Les Philoſophes voyant cela, firent faire un habillement pour une perſonne d'une hauteur fort grande, & lui firent couvrir de Miroirs ardens, d'autres de criſtal & de verre de toutes ſortes de couleurs, qui étoient ſi bien joints, qu'ils ſembloient eſtre tous d'une piéce. Aprés quoi ils firent faire deux grandes aîles dorées, qui avoient bien autant d'éclat que l'habillement, & vermillonner deux épées luiſantes, qui ſans rien perdre de leur luſ-

tre ſembloient eſtre teintes de ſang. Ils pouſſerent encore plus loin leur ſupercherie ; ils firent une grande proviſion de feu, de poëles, de chaudieres, & d'autres vaiſſeaux de cuivre, qui faiſoient un bruit ſemblable à celui des éclats de tonnerre. Tout cet apareil étant fait & mis en ordre, deux des Philoſophes ſortirent de la Ville d'Hur, & ſe retirerent dans la montagne par le même chemin qu'ils étoient venus. A l'égard du troiſiéme, il reſta dans la Place pour executer ce qu'ils avoient conclu entre-eux. Le lendemain matin il vêtit l'habillement couvert de miroirs avec les deux aîles dorées, qui étoient ſi bien poſées ſur ſes épaules, qu'il les pouvoit étendre & ſerrer comme un oiſeau fait les ſiennes. Outre cela il mit ſur ſa tête une couronne du Roy de Caldée, toute couverte de pierreries de diverſes

couleurs, qui éclatoient de toutes parts. Enſuite il prit de chaque main les épées, dont j'ay parlé; & dés que le ſoleil parut, il fit faire avec ſes poëles & ſes chaudieres un tintamarre terrible, accompagné d'une ſi groſſe fumée par le moyen des feux qu'il avoit mis dans la Tour, qu'on eût dit que la Ville d'Hur alloit abîmer, ou eſtre réduite en cendres. Dans ce tems il prit un maſque de criſtal qu'il avoit fait faire, & l'ayant mis ſur ſon viſage, il monta ſur la terraſſe de la Tour. Le ſoleil qui frapoit directement ſur lui, éblouiſſoit les yeux de ceux qui vouloient le regarder en face. Aprés avoir remué quelque temps les aîles, il commença à eſcrimer ſi fortement des deux épées qu'il tenoit, qu'on crut qu'il combatoit contre quelqu'un. Les Perſes voyant ce elafurent autant épouvantez qu'émerveillez d'un ſpectacle ſi

ſurprenant. Ils avoient beau en chercher la cauſe, ils ne la pouvoient trouver. Et pendant que toute l'armée Perſane étoit dans une inquietude extrême ſur ce ſujet, les deux autres Philoſophes qui étoient dans la montagne, vinrent à toute bride au Camp, criant de toute leur force qu'ils étoient tous perdus. Le Roy ayant entendu ce bruit, parut devant eux, & leur en demanda la raiſon. Ne voyez-vous pas, Seigneur, répondirent-ils, que le Dieu des Caldéens eſt deſcendu du Ciel pour les défendre? Si nous demeurons plus long-temps icy, nous ſerons tous taillez en pièces, & il n'en reſtera pas un ſeul pour porter en Perſe la nouvelle de nôtre défaite. Ainſi retirons-nous promtement, de crainte d'irriter davantage ce Dieu, qui nous feroit perdre la vie, comme il a fait à nôtre compagnon, qui voulant s'oppoſer à ſon deſ-

ſein par de certains ſacrifices qu'il vouloit faire, ce Dieu indigné contre lui, l'a foudroyé dans la montagne. Cette punition nous a tellement conſternés, que nous ſommes venus en diligence pour vous aprendre cette nouvelle, & pour vous dire que ſi nous ne partons avant la fin du jour, il ne reſtera pas un ſeul homme en vie de toute vôtre armée. En achevant ces mots ils prirent congé du Roy, & s'enfuirent auſſi-tôt. Ce Prince, & toutes ſes troupes qui avoient beaucoup de croyance en eux, ſuivirent leur exemple, & dans un moment toute l'armée fut à la débandade.

Ceux de la Ville, qui étoient ſur le point de faire une ſortie, voyant leurs ennemis ſe retirer en déſordre, coururent ſur eux, & les chargerent ſi vigoureuſement, qu'ils en firent un carnage épouvantable. Ils prirent tant de

Digitized by Google

priſonniers, que le grand nombre leur étoit à charge. Les Perſes n'oſoient ſe défendre, tant ils croyoient que le Dieu des Caldéens les pourſuivoit. Si bien qu'il n'y eut que les mieux montez qui ſe ſauverent, & encore falut-il qu'ils couruſſent jour & nuit pour ſortir de la Caldée, car autant que les peuples en rencontroient ils ne leur donnoient aucun quartier. Aprés cette défaite, les Caldéens reprirent le chemin de leur ville, étant tous riches de la dépoüille des Perſes qui avoient laiſſé leur caiſſe militaire au Camp, & tout leur bagage qui étoit d'un prix ineſtimable.

Pendant que cette armée étoit en fuite, les Philoſophes reprirent le chemin de la montagne, & de-là ſe rendirent à Hur, où ils furent trés-bien reçûs du Roy qui leur tint la promeſſe qu'il leur avoit faite. Vous voyez,

Digitized by Google

Monſieur, combien il faut ſe défier de ces ſortes de gens, qui par un eſprit d'avarice ſont capables des plus noires actions. Ceux-cy pour gagner de l'argent, ont trahi leur Roy & leurs Patries qui avoient pour eux tant d'eſtime & de conſideration. Prenez donc garde qu'il ne vous en arrive autant; car je prévois que ſi vous ne mettez un meilleur ordre à vos affaires, & que vous prêtiez plus long-tems l'oreille à vos indignes Philoſophes, ils vous feront périr miſerablement, & éleveront leur Eraſtus ſur le Thrône de l'Empire, afin de partager avec lui les tréſors de Rome. Cependant je prie les Dieux que ce malheur ne vous arrive pas, ou du moins de m'ôter la vie avant que je le voye. L'Imperatrice ayant fini ſon diſcours, ſe mit à gemir, & à répandre des larmes qui toucherent extrêmement l'Empereur. Il fit tout

ſon

ſon poſſible pour la conſoler, en la remerciant de l'hiſtoire qu'elle venoit de lui dire, & en l'aſſeurant que le lendemain ſans y manquer, il feroit executer le Prince Eraſtus, & peu aprés ſes Philoſophes pour les punir des mauvaiſes inſtructions qu'ils lui avoient données. Ces paroles ayant apaiſé l'Imperatrice, elle alla ſe mettre au lit, en attendant que le jour arrivât, pour aprendre des nouvelles de la mort du Prince Eraſtus.

CHAPITRE XVIII.

Le Philoſophe Agatus raportant à l'Empereur l'hiſtoire tragique d'un Gentilhomme Modenois, fait qu'il ſe détermine à acorder un ſixiéme jour de grace au Prince Eraſtus.

L'Empereur pour mieux conſoler l'Imperatrice paſſa avec elle cette nuit. Et comme l'affaire du Prince ſon fils ne lui donnoit pas beaucoup de repos, il entendit ſur les trois heures aprés minuit, des gens qui parloient aſſez haut dans la garderobe de l'Imperatrice. Ce bruit l'ayant ſurpris, il apella quelqu'un pour ſçavoir ce que c'étoit. Une des Femmes de Chambre de la Princeſſe entra auſſi-tôt, & preſenta à l'Empereur une lettre d'Heliodora Reine de Germa-

nie, en lui disant qu'un Courier venoit de la lui aporter, avec charge de la rendre sur le champ à l'Empereur, afin qu'il en prît la lecture, parce qu'elle étoit de la derniere consequence. Elle ajoûta que la raison pour laquelle le Courier & elle avoient parlé si haut, venoit de ce qu'il vouloit qu'on réveillât l'Empereur, & elle de ce qu'elle vouloit attendre son lever, de crainte d'interrompre son repos. Ce Prince ayant lû cette lettre, & voyant qu'elle méritoit bien la peine de la communiquer à son Conseil, commanda aussi-tôt qu'on assemblât les principaux du Sénat. Il se leva en robe de chambre, & alla attendre les Sénateurs dans la salle de l'Imperatrice. Les sept Philosophes furent même apellez à ce Conseil; & quoique leur présence déplût fort à l'Imperatrice, néanmoins comme ils étoient trés-

habiles, l'Empereur voulut prendre leurs avis, auſſi bien que celui des autres. Le Conſeil étant aſſemblé, ce Prince leur dit ce qui l'avoit obligé de les faire venir ; & aprés avoir parlé quelque temps ſur ce ſujet, il commanda à un Secretaire de l'Empire de lire la lettre qu'il venoit de recevoir dont, voicy la teneur.

LETTRE

D'Heliodora, Reine de Germanie, à Diocletien Empereur des Romains.

MOnſieur,

L'indignation que j'ai pour le manque de foy, jointe à la part que je prens à vos interêts, étant deſcen-

duë du ſang illuſtre des Romains, & Reine d'un Eſtat qui eſt une des dépendances de vôtre Empire, ne me permettent pas de differer plus long-temps à vous avertir de ce qui ſe paſſe. Je ſçay bien que je hazarde beaucoup en vous écrivant cette lettre, & que ſi elle étoit interceptée je courrois riſque de ma vie; mais j'aime mieux m'expoſer à ce danger que de manquer à ce que je dois. Vous ſçaurez donc, Monſieur, que le Roy mon mary, qui avoit autrefois tant d'affection pour le ſervice de l'Empire, a ſi fort changé de ſentiment ſur ſes vieux jours, qu'il ne ſonge qu'à vôtre ruine, & à celle de Rome. Je n'en ſçay pas le ſujet, & je ne crois pas qu'il le ſache lui-même. Cependant il fait tous ſes efforts pour attirer dans ſon parti les Chefs & les Gouverneurs des Provinces voiſines de ce Royaume. Il a même des intelligences ſecrettes dans l'Italie, par le moyen deſquelles il prétend avoir une groſſe ar-

mée pour abaiſſer la puiſſance Romaine. Comptés qu'il y réüſſira aſſurément, ſi vous ne le prévenez. Ce n'eſt point par les armes que vous l'en empêcherez. Les Allemans ſont belliqueux, & toutes les forces de l'Empire ne pourroient vous en défendre. Il y a des voyes plus ſures pour venir à bout de ce déloyal, & quand vous voudrés je vous le rendrai vif, ou mort, pourveu que vous me preniez ſous vôtre protection. J'attens là-deſſus de vos nouvelles avec impatience, & dans cette attente ne negligez rien de tout ce qui peut ſervir à la conſervation de vôtre vie & de vôtre Empire. Adieu.

Le Conſeil ayant entendu la lecture de cette lettre, il y eut diverſes opinions ſur ce ſujet. Les uns vouloient qu'on fortifiât Rome, afin d'ôter aux ennemis la penſée d'en faire le ſiege; les autres diſoient que cela étoit indigne de la puiſſance Romaine, &

feroit croire qu'elle auroit quelque crainte ; qu'il faloit seulement envoyer des Troupes sur les frontieres, pour contenir les peuples dans le devoir, & châtier ceux qui voudroient se révolter contre l'Empire. D'autres, à qui la guerre ne plaisoit pas, prétendoient qu'il faloit traiter la chose plus doucement, & envoyer un Ambassadeur au Roy de Germanie pour lui representer les obligations que sa Couronne avoit à l'Empire, afin de lui ôter l'envie de lui faire la guerre; & en cas qu'il voûlut perseverer dans son dessein, lui exagerer la puissance Romaine, & lui dire que cette guerre ne pouvoit lui être que honteuse & funeste. D'autres, qui vouloient moins de céremonie, soutenoient qu'il faloit recevoir la Reine sous la protection de l'Empire, & accepter l'offre qu'elle faisoit. Il y en eut qui ne furent pas de cet

avis, disant que les Romains ayant toûjours conservé leur grandeur par des actions glorieuses, ils ne devoient jamais se servir de voyes indirectes, & contre l'honneur, telles que la Reine de Germanie leur proposoit. Ainsi toutes ces opinions differentes ayant partagé les esprits, Agathus le Philosophe, qui étoit obligé de défendre Erastus le sixiéme jour, se leva pour opiner à son tour. Comme il étoit homme sage, de bon conseil, & d'un esprit pénétrant, toutes les disputes qui étoient entre les Sénateurs cesserent, & chacun se fit un plaisir de l'entendre : desorte qu'ayant une audience telle qu'il pouvoit souhaiter, il prouva par de fortes raisons le peu d'aparence qu'il y avoit d'avoir la moindre crainte, & de faire aucun apareil de guerre sur la simple lettre de cette Reine ; que les choses qu'elle disoit fai-

soient assez connoître la fausseté & le mensonge de son avertissement; qu'il faloit absolument qu'il procédât de quelque passion désordonnée de cette Princesse, plûtôt que d'aucun zele qu'elle eût pour la gloire & la conservation de l'Empire. Et ensuite reprenant tous les points de sa lettre, il montra le peu de cas qu'on en devoit faire. Car quant à l'origine qu'elle prétendoit tirer de l'illustre sang des Romains, il fit voir par les Annales & les Chroniques que cela étoit faux; d'ailleurs qu'il n'étoit pas possible que le Roy de Germanie eût sollicité aucunes Nations voisines à se soulever contre l'Empire, auquel elles étoient si fidelles, sans que l'Empereur ou le Senat en eût quelque nouvelle. Et quant aux intelligences qu'elle disoit que son mari avoit dans l'Italie, on pouvoit encore juger que cela n'é-

toit pas véritable, puiſqu'elle n'avoit jamais eſté plus ſoumiſe qu'elle étoit alors. Et ainſi voyant que cette lettre n'étoit fondée qu'en fauſſetez, menſonges & choſes impoſſibles, il concluoit qu'il n'y faloit avoir aucun égard; car encore que le Roy de Germanie eût quelque chagrin contre l'Empire, ce qu'il ne croyoit pas, il n'auroit pû faire tant de cabales ni lever une ſi grande quantité de troupes, ſans que les Alliez & les Gouverneurs des Provinces de l'Empire ne l'en euſſent averti; & en ce cas il auroit eſté facile de lui faire tête, en lui coupant chemin, ou du moins en s'opoſant aux paſſages des Alpes. Quoi qu'il en ſoit, diſoit-il, je ſuis ſeur que les choſes qu'on attribuë à ce Roy ſont auſſi fauſſes que celles dont on accuſe le Prince Eraſtus. Il ne me reſte plus qu'un point à éclaircir, qui eſt de ſça-

voir la raiſon qui a porté cette Reine à écrire une lettre ſi pleine de calomnies contre ſon mari. Cependant pour peu qu'on faſſe réfléxion à ce qu'elle contient, on verra que le ſujet ne vient que de la vieilleſſe de ſon mari ; car il n'y a rien de plus fâcheux à une jeune femme que d'avoir auprés d'elle un vieux mary : deſorte que quand la mort ne l'en délivre pas auſſi-toſt qu'elle voudroit, elle cherche les moyens de s'en délivrer elle-même. Et plut aux Dieux qu'il arrivât à toutes celles qui ſont de cette humeur la même punition qu'à une Dame de Modene, dont je dirois volontiers l'hiſtoire, qui pourroit ſervir dans cette rencontre auſſi bien que dans une autre, ſi je ne craignois de fatiguer le Conſeil par un trop long recit. Non, non, dit l'Empereur, pourſuivez, & vous me ferez plaiſir ; car on ne

peut mieux employer ſon tems qu'à ouir ce qui peut être utile & agreable. Le Philoſophe voyant cela pourſuivit ſon diſcours de cette maniere.

Il y avoit à Modéne un Gentilhomme fort riche & d'une des meilleures Maiſons du Pays. Commeil étoit né avec des inclinations nobles, il avoit employé toute ſa jeuneſſe à l'étude des belles Lettres & aux exercices convenables aux perſonnes de ſa qualité. Mais à la fin conſiderant qu'il étoit fort avancé en âge, & d'ailleurs n'étant pas content de ſes parens, il voulut ſe marier. Il prit une femme qui l'égaloit aſſez en bien & en naiſſance, mais non pas en âge, car il étoit fort vieux, & elle trés jeune. Cet aſortiment n'étant pas convenable, la Dame en étoit fâchée, & ſur tout de ce qu'elle n'avoit pas ſuffiſamment ce que les femmes ſouhaitent le plus.

Digitized by Google

Voyant donc que son mari n'y pouvoit satisfaire, elle résolut de se pourvoir alleurs: de sorte que par le moyen d'une femme de chambre qu'elle avoit, elle connut un jeune homme qui étoit trés-bienfait, & y mit tellement son amitié, qu'elle n'avoit des yeux & un cœur que pour lui. Elle ne songeoit qu'à trouver le moyen de lui donner en sureté des marques de sa tendresse; mais comme elle aprehendoit que son mary ne la prît sur le fait, elle auroit bien voulu l'envoyer en l'autre monde. Elle fut quelque tems dans cette pensée; & néanmoins considerant que son mari pourroit bien-tôt lui épargner cette peine, & que selon le cours de nature, il ne pouvoit pas encore vivre longtemps, elle voulut suspendre l'execution de son dessein. Cela dura quelque temps de cette maniere; mais se voyant continuel-

lement preſſée par ſon amour,& conſiderant que ſon mari ſe portoit toûjours bien, ces deux choſes troubloient ſon repos. Et un jour qu'elle étoit avec ſon amant aprés mille proteſtations réciproques de s'aimer juſqu'au tombeau, elle réſolut de faire ce que la nature tardoit trop à executer. Le jeune homme la voyant dans cette diſpoſition, lui dit qu'il faloit prendre garde qu'une trop grande précipitation ne gâtât tout; car en faiſant mourir vôtre mari, il y a ſujet de craindre que la Juſtice ne s'en mêle, & qu'ainſi vous ne ſoyez contrainte de quitter le Pays pour ſauver vôtre vie & par ce moyen nous priver d'un plaiſir dont nous pouvons eſperer de joüir un jour paiſiblement.

La réponſe de cet amant modera un peu le tranſport de la Dame, non qu'elle changeât de deſſein, mais réſoluë de cher-

cher les moyens de l'accomplir d'une maniere qui parût naturelle, elle fit connoissance avec une vieille Matrône, qui comme plusieurs autres ne laissoit pas de faire beaucoup de méchancetez sous ombre de dévotion ; cette vieille lui donna une poudre faite de racine d'herbes, laquelle étant prise par la bouche, ou en bolus, ou en breuvage, causoit une fiévre lente, & ensuite la mort. La Dame ravie de cette poudre, en donna à son pauvre mari, dans l'esperance qu'il auroit bien-tôt la fiévre, & que les Medecins jugeant qu'elle ne venoit que de repletion, le feroient purger, au moyen de laquelle purgation & de sa foiblesse, il rendroit l'ame avec sa médecine. La poudre fit son effet, & affoiblit tellement le pauvre Gentilhomme, qu'il envoya querir quatre vieux Médecins pour le visiter. Aprés lui avoir tâté le

pouls, demandé s'il n'avoit pas fait quelque excés, & qu'il eut répondu que non, ils jugerent que ſa fiévre venoit de ſa vieilleſſe, ou de ce qu'il avoit voulu faire à l'endroit de ſa femme plus que ſon âge ne lui permettoit. Ainſi ils conclurent qu'il ne faloit pas le purger, mais ſeulement lui donner de bons reſtaurans afin de rétablir ſes forces. Cela fut executé pendant quelques jours, durant leſquels ſa femme ne laiſſoit pas de lui faire prendre de ſa poudre, tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre. Enfin voyant que tout cela ne ſervoit qu'à le faire languir, & qu'il ne mouroit point, parce que la force des reſtaurans ſurmontoit la malignité de ſa fiévre, elle s'aviſa d'avoir du poiſon pour finir ce que l'âge & la maladie ne pouvoient faire. Elle en mit dans un boüillon qu'elle lui préſenta, en diſant que c'étoit

un consommé admirable qui acheveroit de le guerir. Mais la fortune fut si favorable à son mari, que prenant l'écüelle d'une main tremblante, elle tomba à terre, & tout le boüillon fut répandu. La bonne femme en fut trés fâchée, parce qu'elle n'avoit plus de poison ; car de peur de manquer son coup, elle en avoit mis assez pour empoisonner une douzaine de personnes; de sorte qu'elle fut contrainte de donner un vray restaurant à son mari, qui lui fit tant de bien, qu'il revint en sa premiere convalescence. Sa femme en eut d'autant plus de chagrin, qu'elle & la vieille sorciere n'avoient plus de cette poudre ni d'autre poison.

Aprés avoir cherché tous les moyens possibles d'exercer sa cruauté, elle fit faire à force d'argent un dormitif qu'elle fit prendre à son mari en soupant. Et

pour lui mieux marquer l'amitié qu'elle feignoit d'avoir pour lui, elle aida à le coucher, afin de le faire dormir plutôt d'un ſommeil éternel. Elle ſe coucha auprés de lui, & quand elle vit qu'il commençoit à ronfler, elle ſe leva doucement, & paſſa dans un cabinet où ſon amant l'attendoit. Lorſqu'ils furent enſemble, elle ſe jetta à ſon cou, & lui fit mille careſſes pour l'enflamer davantage. Il n'y fut pas inſenſible, & répondit aux tendreſſes de cette infidelle. Aprés avoir été quelque tems enſemble, elle lui parla du chagrin qu'elle avoit de la longue vie de ſon mari; & voyant que ſon amant n'en étoit pas moins fâché qu'elle, elle lui dit que s'il vouloit faire une choſe qu'elle lui diroit, ils joüiroient ſans contrainte d'un bien qu'ils deſiroient depuis long-tems. Ce jeune homme, qui ne cherchoit qu'à lui plaire, lui ré-

pondit qu'il n'y avoit rien de si difficile qu'il ne fit pour son service. La Dame l'ayant obligé de le lui promettre par serment, le prit par la main, & le mena dans la chambre où son mari dormoit d'un profond sommeil. Comme ils étoient proche de son lit, elle mit entre les mains de son amant un poignard, en lui disant : Voilà celui qui empêche l'acomplissement de vos desirs & des miens ; je l'ay mis en cet état pour quatre bonnes heures sans qu'il puisse s'éveiller ; executez maintenant la parole que vous m'avez donnée, en envoyant cet homme où il devroit estre il y a long-tems. Ce jeune homme fut fort surpris de voir sa maîtresse lui parler de la sorte. Et quoi qu'il l'aimât extrêmement, & qu'il ne désirât autre chose que la mort du Gentilhomme pour épouser sa femme, néanmoins la proposition qu'elle lui

fit, lui donna tant d'horreur, que le poignard lui tomba de la main. Cette miſerable le ramaſſa auſſi-tôt, & traitant ſon amant de lâche. Je veux, lui dit-elle, te faire voir que j'ay un cœur intrépide, meilleur que le tien. En achevant ces mots, elle poignarda ſon mari, qui mourut ſur le champ. Ce meurtre étant fait, elle dit à [illegible]eune homme, qui en étoit tout étonné: Préſentement que j'ay expédié celui qui nous faiſoit obſtacle, il faut achever le reſte. Comme la nuit eſt fort obſcure, joint qu'il ne ſera jour de long-temps, & qu'il n'y a encore perſonne dans les ruës, enveloppons ce corps, & portons-le dans quelque lieu à l'écart hors de la Ville, où nous l'entererons ſi bien qu'on ne le trouvera jamais; aprés quoy nous irons de bon matin à la campagne avec ma fille de chambre, & nous ferons courir le bruit que mon mari y é-

tant allé prendre l'air, y ſeroit mort d'apoplexie; ce qui ſera aiſé à croire; car il n'eſt pas ſurprenant qu'un vieillard meure aprés une longue maladie. Enſuite on lui fera une biere où je mettrai une groſſe bûche; & pour rendre la choſe plus vrayſemblable, je lui ferai faire un enterrement ſelon ſa qualité.

Le projet de cette meurtriere ne parut pas mauvais au jeune homme, ils enveloperent le corps dans un linceul, & le porterent dans un lieu écarté de la Ville, par où jamais perſonne ne paſſoit. Aprés l'avoir enterré, ils dirent entre-eux qu'ils n'auroient plus d'empêchement en leurs amours; & s'en allerent dés le matin à la campagne pour achever leur tragedie, qui auroit réüſſi ſans une choſe qui découvrit leur crime. Comme le pauvre deffunt avoit un chien qui ne l'abandonnoit jamais, quelque part qu'il

allât, il ſuivit la litiere où la Dame ſe fit porter aux champs, croyant que ſon maître y étoit avec elle. Mais étant arrivé au Village, & ne l'y trouvant pas, il s'en retourna à la Ville, il chercha & fleura par toute la maiſon, & voyant que ſon maître n'y étoit pas, il commença à éventer ſelon le naturel des chiens, le lieu où il pouvoit eſtre. Il alla à la campagne, & chercha tant, qu'il trouva la foſſe où il étoit enterré. Il s'arrêta à cet endroit, & mettant ſouvent le nez en terre, il s'aperçut que le corps de ſon maître étoit là. Ce chien ſe mit à hurler d'une maniere ſi tendre & ſi plaintive, que pluſieurs perſonnes qui paſſoient aux environs de-là, s'arrêterent pour le regarder. Ce chien voyant cela, ſe mit à grater ſi fortement la terre, qu'il découvrit un coin du linçeul. Il faiſoit tout ſon poſſible pour le tirer avec ſes on-

gles & ſes dents, ſans néanmoins le vouloir déchirer ; il ſembloit qu'il craignoit de bleſſer le corps de ſon maître qui y étoit enveloppé ; mais voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de ce qu'il vouloit, il redoubla ſes hurlemens, comme pour apeller quelqu'un à ſon ſecours. Ceux qui s'étoient arrêtez conſiderant les cris de ce chien, & la peine qu'il avoit à tirer ce linge, s'aprocherent pour voir ce que c'étoit. Quand quelqu'un ſe mettoit à creuſer, il l'aidoit, en grattant des ongles, & ſi quelqu'autre vouloit le chaſſer de là, il ſe mettoit en colére & ſe jettoit ſur lui comme pour défendre ſon maître. Enfin il arriva tant de monde avec des péles & des hoyaux, que le corps mort fut bien-tôt deterré. Ce chien le voyant en cet état, ſe mit à lécher ſes playes, & en peu de temps il nettoya le ſang dont il étoit couvert. Néan-

moins il n'y eut perſonne qui le reconnût, tant il étoit défiguré. Ce bruit s'étant répandu dans Modéne, pluſieurs perſonnes, & même des principaux de la Ville allerent voir ce corps. Parmi ce nombre il ſe trouva quelques parens du deffunt qui le reconnurent plutôt par ſon chien, que par lui-même. Le Gouverneur du pays qui étoit un homme fort ſage, ayant apris toutes ces choſes, voulut aprofondir cette affaire. Et comme on lui eut dit que la femme du mort étoit fort jeune, & lui trés-vieux, il jugea auſſi-tôt qu'elle pouvoit bien être la cauſe du meurtre de ſon mari. Il envoya ſur le champ à la campagne des Archers du grand Prévôt pour ſe ſaiſir d'elle. Le bonheur voulut pour ſon amant que s'en étant retourné à Modéne, & qu'ayant ſçû le bruit qui ſe repandoit dans la Ville du chien & du corps qu'on

qu'on avoit déterré, il s'enfuit auſſi-tôt. Il n'en arriva pas de même de la Dame & de ſa femme de chambre, car l'une & l'autre furent arrêtées. Et lorſqu'elles ſe virent liées & garotées, elles avoüerent aux Archers le fait comme il s'étoit paſſé. Elles dirent la même choſe au Gouverneur & à la Juſtice, qui les condamnerent à eſtre brûlées vives dans la grande place de Modéne. Cette ſentence fut executée le lendemain, ſans que cette méchante femme témoignât aucun repentir du meurtre qu'elle avoit fait.

Aprés une hiſtoire ſi veritable, & dont les circonſtances ſont ſi terribles, que peut-on conclure ſinon que la Reine de Germanie en voudroit faire autant au Roy ſon mary? car je ſuis perſuadé qu'il n'y a pas d'autre raiſon qui l'oblige à vouloir le perdre, que le deſir qu'elle a d'en

prendre un jeune. Il eſt vrai qu'elle en uſe plus finement que cette miſerable, en ce qu'elle veut s'aſſurer de la protection de l'Empire, pour executer ſon pernicieux deſſein, ce qui luy doit eſtre refuſé ; & je ſerois d'avis qu'on luy fit réponſe en peu de mots, que l'Empire eſt aſſez puiſſant pour ſe défendre contre ceux qui voudroient l'attaquer, & auſſi pour punir ceux qui agiront contre leur devoir. Cela luy fera connoître qu'on a découvert ſon deſſein, & l'empêchera de le mettre à execution, de crainte de ſervir d'exemple à celles qui voudroient en uſer de même. Et plût aux Dieux qu'il n'y en eût point de ſemblables à Rome, je n'aurois pas fatigué Vôtre Majeſté de cette hiſtoire, & nous ne ſerions pas en la peine où nous ſommes aujourd'huy pour le prétendu crime du Prince Eraſtus : car il eſt certain que ſi on l'exa-

mine de prés, on trouvera la choſe tout autrement que l'Impératrice ne la dit, & qu'elle n'a deſſein de faire mourir vôtre illuſtre fils, qu'afin de pouvoir plus librement attenter à vôtre vie, & que par ce moyen il n'en pût tirer vengeance. Quoy qu'il en ſoit, Seigneur, je puis aſſurer vôtre Majeſté de l'innocence du Prince Eraſtus: que jamais mortel n'a eu plus de vertu, plus de mérite ni plus de pieté que luy; que ſa vie n'eſt qu'une ſuite continuelle de prudence, de ſageſſe & modération, & enfin qu'il eſt digne fils du plus grand & du plus auguſte Monarque du monde. Vôtre Majeſté reconnoîtra cette verité, ſi elle ſuit les regles de la juſtice, & nous eſperons qu'elle nous ſçaura bon gré de la défenſe que nous avons priſe de ſon fils.

Le diſcours du Philoſophe Agathus fut prononcé avec tant

de force & d'éloquence, que tous les Senateurs lui aplaudirent; ils se leverent pour suplier l'Empereur de vouloir bien se rendre à l'avis d'Agathus; ils lui repreſenterent même qu'on n'en pouvoit donner un meilleur ſur ce ſujet, & qu'il s'attireroit autant d'honneur en le ſuivant, que s'il venoit de lui-même. L'Empereur voyant que tout le Conſeil étoit du ſentiment de ce Philoſophe, fut contraint de s'y conformer. Il fit ſuſpendre l'execution de la Sentence d'Eraſtus juſqu'au lendemain. Et quant à la Reine de Germanie, il lui fit réponſe ſuivant l'avis d'Agathus, qui s'acquit beaucoup de réputation dans ce Conſeil, non ſeulement pour avoir découvert le mauvais deſſein de cette Princeſſe, mais encore pour avoir ſi bien parlé en faveur du Prince Eraſtus. Après quoi le Conſeil ſe leva, & chacun ſe retira chez ſoy,

en attendant que l'affaire de ce Prince fût renvoyée au Senat pour en éclaircir la verité. Chacun ſouhaitoit que ſon innocence fût reconnuë ſelon l'intention des Philoſophes, & non pas ſelon celle de l'Imperatrice, qui étoit auſſi haïe par ſes manieres, que ce Prince étoit cheri & réveré par les ſiennes; car quoyque le peuple ne l'eût vû qu'une ſeule fois, il avoit néanmoins conçû tant d'amitié pour lui, qu'il faiſoit continuellement des vœux & des ſacrifices aux Dieux pour les prier de le mettre ſous leur protection, & punir l'Imperatrice de ſa calomnie. Voila ce que produit la vertu quand elle eſt perſecutée, & ce que fait naître le vice quand il veut triompher de la vertu. Celle-cy tôt ou tard nous comble d'honneur & de gloire, & celui-là de honte & d'infamie; l'une eſt la cauſe de nos bonnes actions, &

l'autre le châtiment de nos crimes ; & quelque bonheur dont l'homme ſe flate de joüir ſur la terre, il ne ſera jamais véritablement heureux, s'il ne fuit le mal pour pratiquer le bien, ainſi qu'on verra dans la ſuite de cette hiſtoire.

CHAPITRE XIX.

L'Imperatrice Aphrodiſia fait de nouveaux éforts auprés de l'Empereur, afin qu'il ne difere plus la mort du Prince Eraſtus, & qu'il faſſe arrêter les ſept Philoſophes. Pour y mieux réuſſir elle ſe ſert d'une hiſtoire funeſte arrivée à l'Iſle de Rhodes.

APRES la réponſe que l'Empereur eut faite à la Reine de Germanie, & qu'il eut remis au lendemin l'execution de la Sentence de mort du Prince

Eraſtus, il ſe déroba ce jour-là à la vûë de l'Imperatrice pour ne lui pas dire le ſurcis qu'il avoit donné à cette Sentence, & auſſi pour s'éloigner des plaintes & des murmures qu'elle lui feroit. Tellement que cette miſérable Princeſſe, qui ne ſouhaitoit que la perte de ſon beau-fils, ne voyant point l'Empereur, ſe douta bien-tôt de ce qui étoit arrivé. Cependant pour s'en éclaircir davantage, elle fit venir un des Sécretaires d'Etat qu'elle avoit donné à l'Empereur, à qui elle demanda ce qui s'étoit paſſé au Conſeil. Comme il lui avoit obligation, il ne put ſe défendre de répondre à ſa demande, & par ce moyen elle ſçut, non ſeulement ce qu'on avoit fait pour renvoyer au Sénat l'affaire du Prince Eraſtus, mais encore tout ce que le Philoſophe Agathus avoit dit contre elle. Sa haine redoubla alors contre les ſept Philo-

ſophes, & elle réſolut d'employer toute ſorte d'artifices pour les faire mourir. Si bien qu'ayant cherché dans ſon eſprit mille moyens, dont les derniers étoient plus déteſtables que les premiers, elle attendit tout le jour que l'Empereur la vint voir, pour les mettre à execution. Mais voyant qu'il étoit arrivé ſur le tard, & qu'il ne lui rendoit pas viſite ſuivant ſa coûtume, elle en fut dans une colére terrible. Elle attendit encore quelque peu, & conſiderant qu'il reſtoit toûjours dans ſon apartement, elle réſolut de l'aller trouver auſſitôt qu'elle ſçauroit que tout le monde ſe ſeroit retiré. Quand elle eut apris qu'il n'y avoit preſque plus perſonne avec l'Empereur, elle prit deux Demoiſelles avec elle, & alla lui parler comme il étoit ſur le point de ſe coucher. Sa harangue commença par des pleurs & des gemiſſe-

mens, & enſuite elle lui dit qu'elle étoit la plus malheureuſe Princeſſe du monde, de ce que lui ayant donné toute ſon amitie, il y répondoit ſi peu, qu'au lieu de la venger de l'outrage qu'on lui avoit fait, il prêtoit l'oreille à des miſerables, qui ſous ombre de défendre leur diſciple, avoient eu l'inſolence de dire des choſes contre-elle ſi fauſſes & ſi calommieuſes, que la plus méchante des femmes ne ſeroit pas capable de les commettre; qu'elle étoit même ſurpriſe comment il avoit ſouffert qu'on l'eût diffamée en ſa preſence, & devant tout le Conſeil, ſans avoir puni ſur le champ la malignité de ces Philoſophes; qu'il n'y avoit perſonne au monde qui méritât mieux la mort qu'eux, non ſeulement pour avoir eu la hardieſſe d'attaquer l'honneur d'une Imperatrice dont la réputation étoit ſans tache, mais encore

pour avoir eu l'effronterie de supposer à l'Empereur un crime imaginaire, & sans aucun fondement ; d'ailleurs que s'il avoit quelque dédain contre-elle, il n'avoit qu'à le lui dire, elle éviteroit sa présence, & mangeroit en son particulier ; qu'elle feroit encore davantage s'il souhaitoit, n'ayant point d'autre dessein que de lui plaire, mais qu'elle vouloit absolument qu'il lui fit justice, sinon que ses parens, avertis de toutes les calomnies que ces Philosophes avoient dites contre elle, n'en demeureroient pas là, & qu'ils les puniroient selon leur méchanceté, & l'outrage qu'ils avoient fait à la grandeur de sa Maison ; que même elle ne doutoit pas qu'ils ne la vengeassent d'Erastus, attendu l'énormité de son crime, & le peu de conte que son mari fesoit de l'en punir ; qu'en un mot, s'il ne vouloit pas le faire mourir, il n'avoit qu'à

l'exiler ou à le tenir toûjours priſonnier, & qu'en agiſſant de la ſorte, on n'auroit pas lieu de l'accuſer ni de trop d'indulgence, ni de trop de rigueur. Mais au lieu de cela, ajoûta-t-elle, vous faites tout le contraire. Vous vous laiſſés aller aux perſuaſions de ces indignes Philoſophes qui vous font croire tout ce qu'ils veulent, & je prevoy que ſi vous ne montrés pas plus de fermeté dans vos réſolutions, il vous arrivera la même choſe qu'à Philarchus Roy de Rhodes. L'hiſtoire en eſt curieuſe, & je vous la raporterois volontiers, ſi je croyois que vous ajoûtaſſiez autant de foy à la verité de mes paroles, que vous en avez ajoûtez aux menſonges de ces infâmes Philoſophes..

L'Empereur ſurpris de toutes ces choſes, lui répondit que s'il avoit differé l'execution d'Eraſtus, ce n'étoit pas pour empê-

cher le cours de la justice, puisqu'il vouloit qu'elle fût exercée avec rigueur, tant contre son fils que contre ceux qui ayant eu charge de son éducation, l'avoient si mal instruit ; mais qu'il avoit été bien-aise que les choses se fissent suivant les regles prescrites par les Loix, qui veulent qu'on donne quelque tems aux criminels pour se défendre ; qu'Erastus en avoit eu assez pour se justifier ; & que ne l'ayant pas fait, il faloit croire qu'il étoit coupable du crime dont elle l'accusoit ; cela étant, qu'elle pouvoit s'asseurer que dans peu elle seroit vengée d'Erastus, & de ses Philosophes qui avoient manqué de respect pour elle. Ainsi qu'il la prioit de lui raconter l'histoire du Roy Philarchus, dont il n'avoit jamais oüy parler ni lû dans aucun Auteur.

L'Impératrice ravie de le voir dans ces sentimens, voulut un

peu differer à le ſatisfaire, tâchant toûjours de l'animer contre le Prince Eraſtus & ſes Philoſophes; mais enfin ſe voyant continuellement preſſée par les prieres de l'Empereur, & n'oſant pas luy reſiſter davantage de crainte de luy déplaire, elle commença ſon récit de cette maniere.

Vous n'ignorez pas, Monſieur, combien la Ville de Rhodes a eſté celebre dans l'antiquité, tant par le grand nombre de perſonnes habiles qui faiſoient profeſſion des Sciences & des beaux Arts, que par la puiſſance de ſes armes toûjours victorieuſes des Peuples, même les plus invincibles. Il eſt important pour l'intelligence de cette hiſtoire, de vous marquer qu'il y avoit dans cette Ville pluſieurs choſes conſiderables, & entr'autres deux grandes merveilles, qu'on voyoit dans la Place publique ſous

deux grands Arcs de triomphe. L'une étoit un feu, qui ſans bois & ſans autre matiere, brûloit continuellement, & par-là étoit fort utile aux pauvres qui pouvoient s'y chauffer à toute heure. Il y avoit vis-à-vis ce feu une grande Statuë de bronze, tenant de la main gauche un Arc prêt à tirer, ſur lequel on voyoit écrits ces mots,

Garde de me fraper, mon Arc à la puiſſance,
De faire dans ces lieux plus de mal qu'on ne penſe.

L'autre merveille étoit une Colonne trés brillante, dont on admiroit l'artifice, & dont perſonne ne connoiſſoit la matiere. Les uns diſoient qu'elle étoit d'une pierre inconnuë; d'autres de fonte, & ſon alliage de divers métaux. Mais quoyqu'il en ſoit ſa clarté étoit ſi grande, qu'elle éclairoit tout le deſſus de l'Arc

de triomphe. Cette Colonne étoit ſoutenuë par quatre Figures de bronze. La premiere repréſentoit un Aigle, la ſeconde un Lion, la troiſiéme un Griffon, & la quatriéme un Cheval. Elle avoit cela de propre, qu'elle marquoit aux Rhodiens par ſon plus ou moins de lumiere les deſſeins que l'on formoit contre-eux, & les accidens dont ils étoient menacez; ce qui étoit cauſe qu'on ne pouvoit jamais les ſurprendre, & qu'ils venoient toûjours à bout de leurs ennemis. De dire le nom de l'inventeur de ces deux merveilles, il m'eſt impoſſible, & il faut abſolument que ce ſoit un Magicien; car naturellement on ne peut faire de tels ouvrages.

Cependant comme les choſes de ce monde ne ſont pas éternelles, il arriva par malheur pour les Rhodiens, que ces deux merveilles finirent plûtôt qu'ils

ne croyoient. Un Ecolier curieux de ſçavoir la cauſe de ce feu perpetuel, & n'en pouvant trouver la raiſon, étoit fort embaraſſé, lors qu'ayant jetté la vûë ſur la Statuë de bronze, il aperçut l'écrit qui étoit ſur l'Arc dont je viens de parler, & ne pouvant s'imaginer qu'une choſe inanimée pût rendre un coup plus grand que celui qu'elle recevroit, il voulut en faire l'experience. Il prit un caillou qu'il jetta de toute ſa force contre la Statuë, qui ayant auſſi-tôt décoché ſa fléche, alla droit dans le feu perpétuel, qu'elle éteignit, de telle ſorte que la place où il étoit devint auſſi froide que s'il n'y avoit jamais eu de feu. L'Ecolier en fut fort ſurpris, & ne doutant pas qu'on ne le punît ſeverement ſi l'on découvroit qu'il eût eſté la cauſe que ce feu ſe fût ainſi étent, il ſortit promtement de Rhodes, & s'en alla

dans un autre Pays.

Cependant l'émotion que la perte de ce feu cauſa, fut trés-grande. Chacun en avoit du regret, & particulierement les pauvres qui y perdoient plus que tous les autres. Néanmoins quoique ce malheur fût grand, on s'en ſeroit conſolé par la ſuite, s'il n'avoit eſté ſuivi d'un autre plus ſenſible, la ſeconde merveille qui découvroit aux Rhodiens tous les mauvais deſſeins de leurs ennemis, fut encore détruite, & tout cela arriva du regne de Philarchus Roy de Rhodes, qui avoit une querelle avec Nicomachus Roy de Cypre pour certains Vaiſſeaux que le Roy de Rhodes lui retenoit, malgré les Lettres & les Ambaſſadeurs qu'il lui avoit envoyez pour les ravoir. Nicomachus indigné de l'injuſtice qu'on lui faiſoit, auroit bien voulu ſe venger; mais il n'oſoit lever des Troupes, craignant que

la colonne ne découvrît ſon deſſein au Roy Philarchus, & ne lui donnât le temps de le prévenir. Durant que ces deux Princes étoient le plus irritez l'un contre l'autre, trois de ces ſortes de ſages, qui ſous ombre de mépriſer les richeſſes, ne ſongent qu'à en amaſſer, j'entens des Philoſophes, auſquels vous ajoûtez tant de foy, voyant les grands avantages qu'ils pouvoient tirer de l'inimitié de ces deux Princes, aprés avoir bien conſideré la choſe entre-eux, allerent vers le Roy Nicomachus, auquel s'étant fait connoître, ils dirent que s'il vouloit les aider, ils détruiroient la Colonne des Rhodiens, de telle maniere qu'elle ne leur ſeroit plus utile; & qu'ainſi il pourroit aiſément venir àbout de Philarchus, en le prenant au dépourvû. Ce Prince qui ne déſiroit autre choſe que d'avoir le moyen de ſe venger du

tort que l'autre lui feſoit, les aſſeura qu'il n'y épargneroit quoique ce ſoit, lui en dût-il coûter ſa Couronne, leur prometant même de leur donner tout ce qu'ils lui demanderoient, en cas qu'ils fiſſent ce qu'ils diſoient. Vôtre Majeſté le verra dans peu, répondirent les Philoſophes. Et afin de réüſſir dans nôtre deſſein, il faut nous donner trois Vaſes antiques pleins d'or, avec lequel nous aveuglerons tellement Philarchus & ceux qui ſont à la garde de la Colonne miraculeuſe, que nous la ferons perdre, auſſi bien que le feu perpetuel qu'on a éteint qui étoit dans cette Ville.

Le Roy de Cypre, qui avoit de grands tréſors, trouvant cette demande peu conſiderable pour une affaire ſi importante, dit aux Philoſophes : Si à force d'or & d'argent on peut ôter l'enchantement de la Colonne de Rhodes, j'en viendray à bout par

vôtre moyen. Enſuite leur ayant montré ſon tréſor, qui étoit trés-grand, il leur dit qu'ils en priſſent ce qu'ils voudroient, & remplîſſent certains Vaſes antiques qu'il leur avoit fait aporter. Les Philoſophes en choiſirent trois, dont le premier étoit de terre, le ſecond de bronze, & le troiſiéme d'argent; ils les remplirent de tant d'or, que chaque vaſe pouvoit faire la charge d'un homme; aprés quoy ils les firent mettre dans une caiſſe, & ayant pris congé du Roy, ils prirent la route de Rhodes ſur une fregatte qu'ils avoient fait équiper.

Quand ils furent arrivez au port, ils firent porter leur caiſſe dans une maiſon prés du Havre, & la nuit ſuivante chacun ayant pris un Vaſe, ils allerent droit à la Ville de Rhodes. Lorſqu'ils en furent proche, ils enterrerent un de leurs Vaſes dans

Digitized by Google

un lieu qu'ils remarquerent bien, puis entrant la nuit dans la Ville, ils en firent de même des deux autres contre le principal temple de cette Ville, & aplanirent ſi bien la terre en cet endroit, qu'on n'auroit jamais dit qu'on y eût foüillé. Aprés avoir demeuré quelques jours à Rhodes, & conſulté entre eux les moyens dont ils devoient ſe ſervir pour executer la promeſſe qu'ils avoient faite au Roy de Cypre, ils allerent au lever du Roy Philarchus. Ils lui demanderent une audience ſecrette, & l'ayant obtenuë, ils lui dirent qu'ils avoient employé leur âge à l'étude des Sciences, & particulierement à celle de la magie; qu'ils y avoient fait de ſi grands progrés, que par le moyen de certains ſacrifices qu'ils faiſoient, ſuivant la diſpoſition de la Lune, ils découvroient la nuit les tréſors enterrez aux environs des lieux où

ils étoient. & ainſi ayant connu par leur art, que la Ville de Rhodes étoit abondante en tréſors plus qu'aucune du monde, ils y étoient venus pour mettre en uſage leur ſcience; que néanmoins ils n'avoient voulu rien faire à ce ſujet ſans avoir la permiſſion de Sa Majeſté, & que s'il vouloit bien la leur accorder, ils lui procureroient des ſommes immenſes.

Philarchus ne pouvoit d'abord ajoûter foy à leurs diſcours, tant la choſe lui paroiſſoit impoſſible; mais les ayant conſultez ſur pluſieurs autres affaires importantes, & voyant qu'ils lui répondoient juſte, il changea de ſentiment, & les eſtima fort habiles, comme en effet ils l'étoient, tellement qu'il voulut voir ce qu'ils ſçavoient faire touchant la recherche des tréſors. Et comme on lui avoit dit autrefois qu'on avoit trouvé quelques tré-

sors que les anciens Rhodiens avoient cachés dans terre durant les guerres qu'ils avoient eû avec leurs voisins, il caressa ces Philosophes, & leur dit qu'ils étoient les trés-bien venus ; qu'ils pouvoient rester dans son Palais tant qu'ils demeureroient à Rhodes, & qu'ils ne manqueroient de quoyque ce soit. Les Philosophes accepterent humblement l'offre du Roy, & lui déclarerent qu'aussi-tôt qu'ils connoîtroient par leur art que la Lune seroit en état de leur marquer le tems de leurs sacrifices, & de leurs invocations, ils en avertiroient le Roy, afin de lui faire voir la verité ce qu'ils lui avoient dit. Ce Prince y ayant consenti, les fit loger honorablement dans son Palais, & commanda aux Maîtres-d'Hôtel, & aux autres Officiers de sa Maison de leur donner tout ce qu'ils demanderoient.

Digitized by Google

Les Philoſophes ravis d'avoir trouvé un Prince ſi favorable à leurs deſirs, ne douterent point du ſuccés de leur entrepriſe. Aprés avoir eſté quelques jours à faire bonne chere, ils furent trouver Philarchus, & lui dirent que la Lune étoit dans l'aſpect qu'il faloit pour faire leur ſacrifice, & que la nuit ſuivante le plus jeune d'eux trois auroit révélation de quelque treſor. Le Roy charmé de cette nouvelle, les pria de n'y point perdre de temps, & de bien prendre leurs meſures, afin que leur deſſein réüſſit. Ils ſe vêtirent auſſi-tôt d'habits ſacerdotaux; & ayant affecté de laver & de purifier, avec des parfums & des eaux mixtionnées, celui qui devoit avoir la viſion, ils firent leurs ſacrifices & leurs invocations, avec des cérémonies ſurprenantes; & enſuite ils coucherent leur compagnon ſur les peaux des bêtes immolées

immolées, & le laiſſerent là. Comme toutes ces choſes ſe faiſoient en préſence de Philarchus, ils lui dirent qu'elles étoient abſolument néceſſaires pour le ſuccez de leur entrepriſe, & que le lendemain au matin, ils auroient révélation de quelque tréſor caché. Ce Prince ſe voyant ſi proche de l'effet de leurs promeſſes, en eut tant de joye, que la nuit lui parut la plus longue qu'il eût paſſé de ſa vie. Il croyoit que le jour ne viendroit jamais aſſez-tôt pour éclairer la verité, ou le menſonge de ces trois Philoſophes; de ſorte qu'auſſi-tôt que la Diane commença de paroître, il ſe leva & s'en alla chez eux. Il les trouva comme ils affectoient d'être en contemplation & en oraiſon, & ne ſe leverent que quand le Roy leur demanda comment l'affaire alloit. Surquoy feignant de ſortir d'une profonde méditation, ils

lui firent la reverence, & lui dirent que celui qui devoit avoir la révelation ſortiroit bien-tôt de ſa chambre, où perſonne ne pouvoit entrer qu'il n'en fût dehors. Peu aprés il parut devant le Roy avec les mêmes habits ſacerdotaux qu'il avoit pris le jour d'auparavant; & il avoit un air grave & majeſtueux comme ſi c'eût été une Divinité. Les deux autres Philoſophes ſe mirent auſſi-tôt à genoux devant lui, & prierent le Roy d'en faire de même, diſant que c'étoit un honneur qu'il faloit rendre à celui qui avoit paſſé toute la nuit au Conſeil des Dieux. Ce Prince leur demanda s'ils avoient accoutumé d'en uſer de la ſorte. Oüy, Seigneur, répondirent-ils, & cela durera juſqu'à ce qu'il nous ait fait participans des charmes ſecrets, & des vertus ocultes que les Divinitez lui ont communiquez. Le Roy ſe mit à genoux comme

eux, & aprés que ce fourbe ſe fut fait adorer quelque tems, il fit ſigne de la main qu'on lui ôtât ſes habits ſacerdotaux, & qu'on lui donnât les ſiens. Quand il les eut mis, il dit au Roy: Je vous aporte, Seigneur, de bonnes nouvelles, ſuivant la révelation que m'a donnée le Dieu Pluton, qui a puiſſance ſur tous les tréſors qui ſont hors de la connoiſſance des hommes. J'ay vû cette nuit un vaſe de terre plein d'or dans un lieu prés de la Ville, qui eſt caché & enterré depuis pluſieurs ſiecles. Cet endroit eſt du côté de la porte qui eſt au Levant, à trois cent trente-trois pas des murailles, tirant à droite contre le Soleil levant: deſorte qu'ayant un aſtrolabe, je vous ferai voir aiſément la place où eſt ce tréſor; & comme la révelation que j'ay eu m'a apris qu'on ne le peut découvrir qu'à ſix heures du matin, rendons promtement

des actions de graces au Dieu Pluton, afin de nous trouver sur le lieu à l'heure qu'il a marquée. Et je vous assure, Seigneur, que puisqu'il y a des trésors hors de la Ville, nous en trouverons de plus considerables quand nous y fouillerons dedans.

Le Roy ravi du discours de ce Philosophe, pria aussi-tôt la compagnie de remercier avec lui le Dieu Pluton, selon les cérémonies requises & nécessaires pour ne pas manquer le tems prescrit de se trouver à l'endroit où étoit cet or. Il leur dit même qu'il vouloit y aller avec eux, & que l'affaire étoit assez importante pour voir le succez qu'elle auroit. Les Philosophes en eurent de la joye, afin que les trouvant veritables à cet égard, il ajoûtât plus de foy aux autres choses qu'ils lui diroient, & que par ce moyen ils peussent executer ce qu'ils avoient prémedité. Aprés

s'étre donc aquité de leur devoir envers le Dieu Pluton, ils monterent à cheval avec le Roy & les principaux de ſa Maiſon, & s'en allerent hors de la Ville du côté où le tréſor étoit caché. Quand ils furent arrivez aux environs de cet endroit, le Philoſophe prit un aſtrolabe & un quadran, pour compartir tout l'eſpace, & meſurer par l'échelle Geométrique les pas qui étoient entre les murailles & le lieu où devoit être le tréſor. Il le compaſſa juſqu'à deux fois; & alors il aſſeura le Roy & la compagnie, que le tréſor qu'il avoit vû en révelation étoit là. En ſuite il invoqua le Dieu Pluton, & fit un rond ſur la terre, dans le milieu duquel il ordonna de fouiller, en aſſeurant qu'on y trouveroit ce qu'il avoit dit. Le Roy impatient de voir la fin de cette affaire, commanda de creuſer en toute diligence, & regardoit fi-

xement ce qu'on faiſoit. Mais on ne fut pas long-temps ſans trouver le Vaſe qu'on cherchoit. Ce Prince curieux de ſçavoir ce qui étoit dedans, le découvrit auſſitôt, & trouvant la choſe conforme à ce que lui avoit dit le Philoſophe, il s'en retourna fort content, & fit mille amitiez à ces miſerables, eſperant d'avoir par leur moyen des tréſors infinis. Lorſqu'il fut dans ſon Palais, il les careſſa derechef, & aprés leur avoir fait de grands preſens, il leur demanda quand ils pourroient avoir une nouvelle révelation. Ils lui répondirent que cela ſe gouvernoit ſelon la Lune, & qu'il faloit attendre une autre lunaiſon, parce que l'aſpect de la Lune & du Soleil, qui étoit néceſſaire pour cela, ne venoit qu'une fois le mois, & qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit temps de travailler, ils l'en avertiroient. Ce Prince ſatisfait de leur ré-

ponſe, leur témoignoit toûjours beaucoup d'affection, dans l'attente de ce moment favorable. Enfin la Lune étant venuë dans ſon croiſſant, ils dirent au Roy que la nuit ſuivante le plus jeune aprés le dernier auroit une révelation. Surquoy ayant feint de faire leurs ſacrifices, ce plus jeune dit le lendemain au Roy, qui les étoit venu voir: Seigneur, nous trouverons aujourd'huy dans la Ville deux fois autant d'or que nous en trouvâmes l'autre jour. Le Roy voulut encore être le témoin de cette recherche. Il partit avec les Philoſophes, & étant arrivé aux environs du Temple où le tréſor étoit le prétendu devin prit ſon Aſtrolabe & ſon Quadran, & aprés avoir fait les cérémonies ordinaires, il ordonna de foüiller dans l'endroit où lui & ſes compagnons avoient enterré les deux autres Vaſes, diſant qu'il y en

avoit un beaucoup plus enfoncé dans la terre que l'autre, & que la matiere de celui-ci étoit moins précieuse que la matiere de celui-là. Ainsi ayant fouillé on trouva le Vase de bronze, & continuant à travailler, on découvrit le Vase d'argent. Ils étoient tous deux si pleins d'or, que le Roy Philarchus en fut charmé. Il embrassa ces malheureux Philosophes, & avoit tant de confiance en eux, qu'il ne faisoit rien sans leur avis. Il ordonna même qu'on les honorât comme des Divinitez, & les Dieux tutelaires de la Patrie; ce qui fut executé ponctuellement, car quand ils passoient dans les ruës, chacun se prosternoit devant eux, pour obtenir leur protection envers les Dieux.

Pendant que le Peuple étoit dans cet aveuglement, & que le Roy attendoit la révelation qu'on auroit au décours de la

Lune, les Philoſophes ne ſongeoient qu'à s'acquiter de la promeſſe qu'ils avoient faite au Roy Nicomachus. Dans ce deſſein, ils allerent un jour au lever du Roy Philarchus, & lui dirent d'un air content, que la Lune ſe diſpoſoit à leur être favorable pour l'execution de leur entrepriſe, & que la nuit ſuivante le plus ancien des trois Philoſophes, pourroit avoir la révelation de quelque tréſor. Ce Prince commanda auſſi-tôt qu'on leur donnât tout ce qu'il faloit pour faire leurs ſacrifices. Et ayant affecté des cérémonies plus grandes que de coûtume, ſelon que l'âge du plus ancien le demandoit à ce qu'ils diſoient chacun ſe retira, en attendant ce que le Philoſophe déclareroit le lendemain. A peine le Soleil fut-il levé, que ces trois miſerables allerent trouver le Roy, & celui qui devoit parler, lui dit, d'un viſage

ouvert : Seigneur, donnez-moy la main, je vous aporte la meilleure nouvelle que vous ayez jamais reçûë. Il y a dans la Ville, assez prés d'icy, un trésor trois fois plus grand que les deux que nous avons trouvés. Les Vases où il est, sont les plus beaux & les plus riches du monde. Il est vray que nous aurons quelque peine à l'avoir ; car Pluton voyant la grandeur de ce trésor, l'a retiré profondement enterré. Cependant-cela n'empêchera pas que nous ne l'ayons, & je suis seur qu'il le lâchera d'abord que nous l'aurons découvert. Le lieu où est ce trésor est éloigné de six cent pas de ce Palais, tirant droit entre le Couchant & le Midy.

Le Roy ravi de cette nouvelle, pressa les Philosophes & plusieurs Seigneurs de la Cour d'aller avec lui pour remarquer cet endroit. Lors qu'ils y furent arrivez, celui

Digitized by Google

qui avoit eu la prétenduë révelation, commença à compaſſer avec ſon Aſtrolabe la diſtance des lieux ; & ayant remarqué par ſon quadran la ligne dimidiante pour meſurer les pas, il trouva que le dernier aboutiſſoit au milieu du pied-deſtal de la Colonne miraculeuſe ; & afin de faire voir ſon exactitude, il recompaſſa le terrain, & enſuite il aſſeura que le tréſor étoit directement ſous cette Colonne. Le Roy voyant cela en fut trés ſurpris ; il en changea de couleur, & reſſembloit plûtôt à un homme mort, qu'à un homme vivant. Il dit tout haut qu'il ne vouloit point qu'on fouillât deſſous la Colonne, & qu'il aimoit mieux être ſans or, & perdre tout ce qu'il avoit, que de hazarder une choſe de cette conſequence qui étoit, pour ainſi dire, l'apuy du Royaume de Rhodes. Sur quoy le vieux Philoſophe feignant de

donner dans le ſentiment de ce Prince, pour l'obliger à ſuivre le ſien, lui répondit que véritablement ce ſeroit une imprudence trés grande, de riſquer une Colonne ſi précieuſe, & qui valoit mieux que tous les tréſors du monde, pour en tirer un qui ſeroit peut-être de moindre prix. Cependant ſi l'on pouvoit, ajoûtoit-il, avoir celui-cy ſans déplacer cette Colonne, ce ſeroit une trés bonne affaire. Pour moi je l'empécherois bien de tomber. Je ferois à l'entour d'elle, une charpente qui la tiendroit ſi bien ſur ſon pied-deſtal, qu'on pourroit creuſer deſſous ſans la toucher ny l'ébranler. Il ſeroit même facile de lui faire un fondement beaucoup meilleur que celui qu'elle a au moyen duquel elle produiroit toûjours les mêmes effets, ſans craindre qu'elle tombât jamais.

La réponſe de ce miſerable é-

branla fort la réſolution du Roy Philarchus. Les tréſors que les deux autres Philoſophes lui avoient procuré, l'avoient tellement mis en apetit, qu'il auroit bien voulu avoir celui qu'on diſoit être dans cet endroit. Ayant donc réfléchi quelque temps ſur ce ſujet, la paſſion qu'il avoit pour les richeſſes, ſurmonta ſa crainte. Il pria ce fourbe de faire apuyer promtement la Colonne, en lui diſant que ſi la charpenterie étoit aſſez forte pour la tenir ferme, il feroit fouiller deſſous. Les Philoſophes réjoüis d'avoir réduit ce Prince au point qu'ils ſouhaitoient, lui dirent avec un air de confiance: Repoſez-vous ſur nous, Seigneur, nous n'avons point d'autre paſſion que celle de vous ſervir, & nous ferons de ſi fortes machines qu'elles ſeront capables de ſoutenir, non ſeulement cette merveilleuſe Colonne, mais en-

core la plus pesante de toutes les Tours. En effet ils firent un bâtiment de bois si ferme autour de cette Colonne, qu'elle ne pouvoit branler, quelque travail qu'on fit dessous elle. Ils embrassérent même un grand terrain qu'ils fermerent d'une forte barriere, afin que personne n'y entrât. Ils firent encore plus; car témoignant quelque crainte que la Colonne ne fût gâtée de poussiere, ou d'autre chose, ils la revêtirent d'ais, de même que les quatre figures d'animaux qui lui servoient de base. Tellement que par ce moyen il n'y avoit rien qui ne fût couvert, & néanmoins pour plus grande asseurance, ils remplirent d'étoupes les uvides qui étoient entre les ais & la Colonne; ce qui fut trés aprouvé; mais les traîtres avoient mis de la poix dans le milieu des étoupes, dont on ne s'aperceut pas. Et afin de mieux montrer

l'envie qu'ils avoient de conſerver la Colone, ils ne voulurent point permettre que perſonne y mît la main qu'eux, de crainte qu'on ne découvrît leur trahiſon.

Aprés avoir fait tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſuccez de leur entrepriſe, ils ſuplierent le Roy de faire viſiter par des Ingenieurs ſi la charpente qu'ils avoient fait faire étoit bonne, & ſi l'on pouvoit creuſer deſſous la Colonne ſans l'ébranler; ce que le Roy ayant ordonné, on examina la charpente, & l'ayant trouvée ſufiſante pour ſoutenir non ſeulement le poids de cette Colonne, mais encore celui d'une plus grande, on vint le dire à ce Prince. Il en eut beaucoup de joye, & commanda auſſi-tôt qu'on fouillât deſſous cette Colonne. Le peuple qui n'étoit pas de ce ſentiment en murmuroit tout haut; mais le Roy, qui ſon-

Digitized by Google

geoit moins à le contenter qu'à ſe ſatisfaire lui-même, ſe mettoit peu en peine de tout ce qu'il diſoit. Deſorte que les pionniers executant les ordres de ce Prince, travaillerent bien avant dans la nuit ſans néanmoins rien trouver. Le vieux Philoſophe voyant qu'il étoit tard, fit ſemblant de meſurer & de calculer avec ſon Aſtrolabe la profondeur de la foſſe ; & ayant bien calculé & recalculé, il dit au Roy que le tréſor étoit encore une fois auſſi avant dans terre qu'on avoit fouillé, & qu'ainſi il faloit remettre le travail juſqu'au lendemain, aſſeurant le Roy qu'il verroit des choſes ſurprenantes. Ce Prince flaté de l'eſperance que lui donnoit ce fourbe, ſe retira auſſi-tôt dans la penſée que le tréſor qu'il lui promettoit ſeroit bien grand, puiſque les deux qu'il avoit eu étoient trés conſidérables. Mais ce pauvre Prince fut

bien trompé ; car au lieu du tréſor qu'il croyoit trouver, il perdit une choſe qui valoit mieux que tous les tréſors du monde.

Ces miſerables ayant donc fait tout ce qu'il faloit pour l'execution de leur pernicieux deſſein, & s'étant aſſeurez d'une fregate, allerent aprés minuit à la Place où étoit la Colonne, & ayant froté d'huile & de graiſſe toute la garniture de bois qui étoit à l'entour de cette colonne, ils mirent deſſous elle un vaſe de bois plein de poix, de ſouphre & d'autres matieres combuſtibles, & y ayant attaché une méche, elle mit peu aprés le feu au vaiſſeau qui fit un embrazement terrible. Les traîtres voyant la choſe au point qu'ils ſouhaitoient, & qu'il étoit impoſſible de ſauver la colonne, vû qu'étant de fonte, comme pluſieurs l'eſtimoient, elle ne pouvoit manquer de fondre, ou qu'étant de marbre, elle noirci-

Digitized by Google

roit & éclateroit par morceaux, comme à la verité elle fit. Desorte que ces miserables ayant achevé leur trahison, s'embarquerent aussi-tôt dans leur fregate, où ils avoient déja fait porter l'or & l'argent du Roy Philarchus, dont ils s'étoient emparez par adresse, ayant le pouvoir d'aller par tout prendre tout ce que bon leur sembleroit, sans que personne osât rien dire, car tel étoit le plaisir de ce Roy.

Ils firent tant de diligence, qu'à la pointe du jour ils avoient perdu de vûë l'Isle de Rhodes, où il y avoit pour lors un grand desordre; car les traîtres avoient mis tant de bois autour de la colonne, sous pretexte de la vouloir bien assurer, que cela causa un feu si grand, que non-seulement il consomma la colonne, mais encore fit ouvrir en plusieurs endroits l'Arc de triomphe sous lequel elle étoit. Tellement

que cet arc tomba, & fit tant de bruit par ſa chute, que le Roy Philarchus s'étant éveillé, courut auſſi-tôt dans la Place où étoit cet Arc, qui en tombant étouffa entierement le feu. Le Roy au deſeſpoir de ce funeſte accident ſe vouloit un mal extrême de l'envie qu'il avoit eûë de poſſeder ce tréſor; & enſuite apoſtrophant ces indignes Philoſophes : Ah ! malheureux que vous êtes, diſoit-il, vous avez perdu mon Royaume, en ruïnant ce qu'il y avoit de plus cher & de plus précieux. Faloit-il que vous vinſiez me trouver pour me cauſer un ſi cruel déſaſtre? Quel mal vous ai-je fait pour en uſer de la ſorte? Eſt-ce-là la reconnoiſſance des preſens que vous avez reçûs de moy, & des honneurs que je vous ai fait rendre? O, ingrats & trop méchans que vous êtes, je veux vous punir, & vous faire endurer le dernier des ſuplices.

Je prie les Dieux qu'ils en faſſent de même à l'égard de vos ames, & que leurs peines ſoient également ſenſibles & durables. En achevant ces mots, il ordonna auſſi-tôt qu'on allât chez ces miſerables Philoſophes, afin de les mettre en priſon ; mais il fut bien ſurpris quand on lui vint dire qu'ils s'étoient ſauvez, & même qu'ils lui avoient emporté la plus grande partie de ſes tréſors. Cette nouvelle redoubla ſi fortement ſa douleur, qu'elle le réduiſit preſque à la mort. Le peuple la partageoit bien avec lui, & la perte de cette Colonne le jettoit dans une conſternation terrible.

Pendant que les Rhodiens étoient ainſi accablez de triſteſſe, ces indignes Philoſophes arriverent en Cypre, où ils furent tres-bien reçûs. Le Roy Nicomachus leur fit de grands preſens pour reconnoître le ſervice

qu'ils lui avoient rendu. Il s'eſtimoit tres-heureux d'avoir le moyen de ſe venger du tort que Philarchus lui faiſoit, ſans craindre que ſes deſſeins fuſſent découverts. Tandis que Nicomachus eſperoit de profiter de la trahiſon de ces Philoſophes, les pauvres Rhodiens ne pouvoient ſe conſoler du malheur qui leur étoit arrivé. En effet, c'étoit le plus grand qu'ils euſſent jamais eu; car par là ils étoient privez de ce qui ſervoit à leur défenſe, & ſouvent à la ruine de leurs ennemis. Ils ſentirent bien-tôt les effets que produiſit la perte qu'ils avoient faite. Nicomachus ayant aſſemblé ſecrétement de grandes forces, & fait alliance avec pluſieurs Princes de la Natolie, qui étoient jaloux de la puiſſance des Rhodiens, ſe jetta tout d'un coup furieux, & les pourſuivit ſi vigoureuſement, qu'il s'empara de l'Iſle de Rhodes; de ſorte que

le Roy Philarchus n'eut que le tems de s'enfuir, & devint si pauvre, que de puissant Prince qu'il étoit, il fut réduit à être Maître d'Ecole dans l'Isle de Natulin ; & ainsi comme le feu perpetuel de la Ville de Rhodes se trouva éteint par la sotise d'un Ecolier, aussi fut-elle prise & saccagée par la trahison des Philosophes.

Pour faire une juste application de cette histoire au fait dont il s'agit, je crains fort qu'il ne vous arrive quelque malheur semblable à celuy du Roy Philarchus, qui fut miserable le reste de sa vie pour avoir ajoûté trop de foy aux discours fabuleux de ces Philosophes. Cette crainte est fondée sur l'expérience que j'en ai à Rome, où l'on peut dire que ces deux merveilles des Rhodiens étoient ; car je puis me vanter d'avoir servi de feu & de lampe ardente à l'amour conjugal-

Digitized by Google

que les Dames Romaines doivent à leur maris. Et maintenant je pourrois ajoûter que ce feu immortel d'honneur eſt preſque éteint par l'apetit deſordonné d'un Ecolier. qui ſous prétexte d'être vôtre fils eſt vôtre ennemy capital. Son infamie ne s'éfacera jamais de la memoire des hommes, & ſe répandra ſur nous deux juſqu'à ce que vous en ayez fait juſtice. Mais les retardemens que vous apportez de jour en jour à faire executer vôtre Sentence, me mettent au deſeſpoir, & ne ſervent qu'à ruïner cette forte colonne qui a ſervi d'appuy à Rome & à tout l'Empire. Elle a toûjours eſté ſi claire, qu'elle luy a découvert tous les deſſeins de ceux qui vouloient s'élever contre ſon autorité. C'eſt vôtre prudence qui eſt cette colonne, où l'on voyoit comme dans un miroir, ce qui pouvoit procurer le repos & la tranquili-

té de tous les peuples ; Cependant elle eſt encore en ſon entier, & ſur ſes pieds : & néanmoins je vois dreſſer contre elle des entrepriſes pour la ruïner. Elles ne ſont pas faites par trois Philoſophes, mais par ſept qui ont juré ſa perte pour ſauver Eraſtus du crime le plus énorme du monde, & par ce moyen vous priver de vos Eſtats, en ſe rendant les maîtres des affaires de l'Empire. Et comme il n'y a que la colonne de vôtre prudence qui reſiſte à leur deſſein, ils font tout leur poſſible pour la ruïner, ſemblables à ces trois indignes Philoſophes qui ont fait perdre à Philarchus le Royaume de Rhodes. Prenez garde qu'il ne vous en arrive de même, & qu'ils ne vous faſſent croire tout le contraire de ce qui a paru à vos yeux.

Ainſi, Monſieur, ouvrez au plûtôt ceux de vôtre entendement, & ne permettez pas que la mé-

méchanceté de ces traîtres, triomphe de nôtre honneur, qui eſt bien ébranlé, & ne vous faſſe perdre vos Eſtats & vôtre vie.

Les plaintes & les remontrances de l'Impératrice firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit de l'Empereur, qu'il crut que tous les diſcours que luy avoient fait les Philoſophes ne tendoient qu'à le tromper. Si bien qu'il ordonna ſur le champ qu'on les mît en priſon, & promit à l'Impératrice que le lendemain ne ſe paſſeroit pas qu'elle ne fût vengée d'Eraſtus & de ſes Philoſophes.

Cette réponſe luy donna tant de joye qu'on ne ſçauroit l'exprimer. Elle ne pouvoit voir aſſez tôt ce jour fatal, & ſouhaitoit que la nuit arrivât promptement & paſsât de même, afin d'aſſouvir ſa rage par la perte de ces innocens.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Lettre tendre & pleine d'érudition du Philoſophe Lencus, dont les raiſons puiſſantes, perſuadent l'Empereur de renvoyer au Senat le Jugement du Prince Eraſtus.

L'ORDRE que l'Empereur avoit donné d'arreſter priſonniers les ſept Philoſophes, fut executé avec la derniere rigueur; car aprés les avoir liez & garotez, on les mit dans des lieux ſéparez, afin qu'ils ne puſſent pas conferer enſemble. On eut même la méchanceté pour les affliger davantage, de leur dire qu'on les feroit mourir le lendemain matin avec le Prince Eraſtus; que c'étoit la volonté de l'Empereur, & qu'elle ſeroit executée ſans aucune miſericorde.

Le Geolier & ceux qui étoient

à la garde du Prince Eraſtus, avoient ſoin de luy rapporter tout ce qui ſe tramoit contre lui, mais il ne s'en mettoit guére en peine, parce qu'il contoit ſur ſon innocence, & ſur la défenſe que ſes Philoſophes en prenoient. Mais lorſqu'il eut appris qu'on les avoit mis en priſon, & qu'ils devoient être fait mourir le lendemain, ſa conſtance l'abandonna, & fit place à la douleur. Elle étoit ſi grande qu'il ne put s'empêcher de la faire paroître ſur ſon viſage, & de plaindre en lui même le ſort de ſes Philoſophes, qu'il eſtimoit infiniment, & auſquels il avoit tant d'obligation. Il auroit bien voulu prendre leur défenſe, afin de les juſtifier, & de faire connoître la vertu & le mérite de ces illuſtres perſonnages; mais faiſant refléxion au pouvoir des influences Céleſtes, contre leſquelles il eſt impoſſible de reſiſter, & conſiderant que

ſelon la diſpoſition des Aſtres ſa vie & celle de ſes Philoſophes dépendoient de ſon ſilence durant ſept jours, dont il y en avoit ſix de paſſez, il reſolut de ne pas dire un mot, eſperant qu'encore que les Philoſophes fuſſent priſonniers, ils pourroient trouver le moyen de faire ſuſpendre pour un jour ſeulement l'injuſte Sentence que l'Empereur avoit renduë contr'eux & contre luy. Son eſperance ſur ce ſujet ne paroiſſoit guéres bien fondée, attendu les ordres précis de l'Empereur, & l'animoſité de l'Impératrice. Auſſi ſon eſprit étoit-il dans une grande inquiétude durant le reſte du jour & pendant toute la nuit.

Les Philoſophes de leur côté ne ſouffroient pas moins de peines, non pas tant à cauſe de la mort dont ils étoient menacés, & de laquelle ils ne ſe ſoucioient guéres, que parce qu'on leur

avoit ôté la liberté de défendre l'innocence du Prince Eraſtus. Cet obſtacle les déſoloit, & particulierement le Philoſophe Lencus, à qui il appartenoit de parler le ſeptiéme jour pour ce Prince. Il avoit fait une harangue ſi belle & ſi touchante, que quand l'Empereur auroit voulu s'opiniâtrer à faire mourir le Prince ſon fils, il étoit aſsûré d'exciter le Sénat & le Peuple à enlever ce jeune Prince de la priſon, & à le mettre en lieu de ſureté juſqu'à ce que la colere de l'Empereur fût paſſée.

Ce Philoſophe étoit naturellement Orateur & pathetique, & toutes les ſciences qu'il poſſedoit en perfection, n'avoient pas peu contribué à le rendre ſi éloquent. Et ainſi il luy ſembloit que s'il avoit eſté en liberté, il n'auroit pas eu beaucoup de peine à ſauver le Prince Eraſtus, vû la juſtice de ſa cauſe, & l'ardeur

qu'il avoit à la défendre ; mais se voyant resseré dans une prison où son bien dire & la grace qu'il avoit à haranguer, ne pouvoient luy servir de rien, il en étoit au desespoir. Néanmoins considerant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & que le malheur de ce jeune Prince étoit sur le point de l'accabler, il fit tout son possible pour le défendre.

Comme il avoit toûjours sur luy plume, ancre & papier, il mit sa harangue par écrit, qu'il envoya à l'Empereur en forme de lettre, dont voicy la teneur.

LE PHILOSOPHE LENCUS, A L'EMPEREUR DIOCLETIEN.

LA fidelité que je vous dois, Seigneur, & l'attachement que j'ai toûjours eu pour vôtre service, & celuy du Prince vôtre fils, ne me permettent pas de me taire, & de

vous celer des choſes qui vous ſont de la derniere conſequence, quand même j'aurois ſujet de craindre que la prévention ne vous les rendit d'abord moins agréables. Vous êtes Empereur, c'eſt-à-dire le maître du monde; & comme pour le bonheur de l'univers, vôtre ſageſſe eſt encore plus grande que vôtre dignité, vous en connoiſſez parfaitement tous les devoirs.

Vôtre Majeſté Impériale ſçait tres-bien que le principal de ſes devoirs eſt d'écouter les remontrances & les plaintes d'un chacun, afin de luy rendre une exacte & prompte juſtice. Vous l'avez toûjours fait, Seigneur, avec une prudence & une pénétration qui ont également charmé & ſoulagé ce nombre infini de peuples que les Dieux ont ſoûmis à vôtre puiſſance. Ainſi, Seigneur, ne dois-je pas avoir une extrême confiance en vôtre équité, & eſperer que vous voudrez bien m'entendre, non pas pour ce qui me regarde, mais

pour ce qui concerne le ſalut de tout l'Empire, dont le repos dépend de ce que vôtre ſacré Tribunal ordonnera en cette occaſion. Jamais il n'y eut d'affaire d'une ſi grande importance. Il s'agit, Seigneur, de la vie d'un Prince qui eſt vôtre fils unique. Il eſt innocent, rien n'eſt ſi facile que d'en faire la preuve; ſa mort ſeroit un crime qui feroit horreur à toutes les Nations. Pour en eſtre convaincu, il ne faut qu'approfondir le ſujet de ſon accuſation, & l'on connoîtra bien-tôt l'innocence du Prince Eraſtus, dont la cauſe n'a rien d'approchant de celles de Brutus & de Torquatus, qui ne peuvent avoir aucune application en cette rencontre; car ils ont fait mourir leurs propres fils pour avoir contrevenu aux Loix & aux Ordonnances qu'ils avoient faites, & néanmoins ils ont eſté accuſés de cruauté. Dequelle inhumanité ne ſeriez-vous point taxé, ſi vous faiſiez perir ſans raiſon le ſucceſſeur de l'Empire? Si l'autho-

rité du Senat, & le peuple ne vous parloient point pour lui, la nature devroit vous parler en ſa faveur; mais que dis-je en ſa faveur? ce n'eſt point une grace qu'on vous demande, Seigneur, c'eſt la juſtice. Il n'y a qu'une femme qui veut ſa mort ſans aucun ſujet légitime. Eſt-il poſſible que le plus ſage, & le plus grand Empereur du monde ſe laiſſe gagner par les diſcours d'une femme ſujette à tant d'égaremens? Souvenez-vous, Seigneur, que les femmes ſont faites pour ſervir à l'homme, & non pas pour le conſeiller. De ſorte que celui qui s'arrête au conſeil de ſa femme eſt ſujet à s'en repentir. Car encore qu'elle ait la volonté de donner un bon conſeil, la foibleſſe de ſon ſexe lui fait prendre ſouvent le plus mauvais parti. C'eſt pourquoi, Seigneur, je ne vous demande pour toute grace que de vouloir bien jetter la vû ſur l'hiſtoire que je prens la liberté d'envoyer à vôtre Majeſté Imperiale, & elle y verra

comme dans un miroir, la verité de ce que j'ay l'honneur de lui dire.

IL y avoit à Milan un Médecin, nommé Policletus, qui n'étoit pas moins considerable par son bien, que par sa doctrine. Il passoit pour le plus riche & le plus fameux Medecin de l'Europe; Il avoit fait des cures presque incroyables, qui lui avoient attiré l'estime de tout le monde. Il épousa une Demoiselle Milanoise, nommée Flaminia, qui étoit d'une des plus anciennes Maisons de Milan. Il en eut un fils aprés plusieurs années de mariage, sans esperance d'en avoir davantage. Il semble que la nature s'étoit épuisée en leur donnant cet enfant; car c'étoit le plus beau, le mieux fait & le plus spirituel qu'on eût jamais vû. Il n'avoit encore que sept ans, lorsque chacun en étoit charmé, & disoit que s'il vivoit, il seroit un

grand perſonnage. Ce pronoſtic favorable redoubla l'amitié de ſon pere, qui lui fit aprendre les Sciences, & tout ce qui pouvoit ſervir à le perfectionner. Cet enfant y faiſoit de ſi grands progrés, qu'il ſurpaſſoit tous ceux de ſon âge. Il étoit dans ſa neuviéme année, lorſqu'il eut une maladie, qui au commencement paroiſſoit peu conſiderable. Cependant ſon Pere, quoyque trés-habile, ne voulut point s'en croire à lui ſeul. Il manda deux de ſes confreres pour voir ſon fils, & ſçavoir leur ſentiment ſur ſa maladie. Quand ils furent arrivez chez lui, il les pria d'examiner le mal de ſon enfant, & de voir ce qu'il faloit faire pour ſa guériſon. Aprés avoir bien conſulté enſemble, ils lui ordonnerent quelques remedes; mais le mal au lieu de diminuer, augmentoit de jour en jour. Cela dura un mois de cette maniere, pendant le-

quel les Medecins employerent tout ce que leur art pouvoit inventer pour procurer la ſanté du malade. Deſorte que le Pere & les Medecins fâchés du mauvais effet de leurs remedes, réſolurent de ne lui en plus donner, & de fortifier ſa nature, par de bons reſtaurans, pour le faire vivre autant qu'on pouroit, ayant perdu toute eſperance de jamais le guérir.

On ne manqua pas de ſuivre l'ordonnance des Médecins, & de donner à cet enfant les meilleurs conſommez du monde. Mais pour cela il ne s'en portoit pas mieux; & comme un jour il ſe plaignoit d'avoir mal au cœur, il eut envie de manger un oignon blanc. Les Médecins défendirent de lui en donner, ſoûtenant que l'oignon étoit plus propre à cauſer la fiévre, qu'à la guérir. Néanmoins le mal augmentoit continuellement, & l'enfant de-

mandoit toûjours un oignon blanc, témoignant que ſi on ne le lui donnoit, il alloit mourir. Les Medecins voyant que le mal eſtoit à un tel point qu'il n'y avoit plus de guériſon à eſperer, conſentirent qu'on lui donnât ce qu'il demandoit, plus pour le contenter que pour autre choſe, prétendant que cela ne lui avanceroit gueres ſes jours, vû l'extremité de ſa maladie. On alloit lui donner un oignon, quand ſa mere entra dans la chambre, qui voyant cela, ſe mit en colére, diſant qu'on vouloit faire mourir ſon enfant, & qu'elle ne le ſouffriroit pas. Enfin elle fit tant de bruit, que l'oignon ne fut point donné, & le pauvre enfant mourut peu aprés. Le Pere & la Mere en étoient inconſolables, non ſeulement à cauſe de l'amitié qu'ils avoient pour lui, mais encore parce qu'il étoit l'eſperance de leur Maiſon. Les Mede-

cins furent d'avis de l'ouvrir pour connoître la cauſe de ſa maladie. Le Pere y conſentit, & l'ayant ouvert, on lui trouva au creux de l'eſtomach du côté du cœur, un morceau de glace dure comme un criſtal de roche. Les Medecins ſurpris de voir ainſi une congelation dans un corps humain, conclurent qu'il auroit eſté impoſſible de le guérir à moins que d'avoir des choſes propres à réſoudre ce criſtal, & que faute d'avoir connu ſon mal, l'enfant étoit mort. Le Pere dont la mémoire étoit toûjours remplie du ſouvenir de ſon enfant, fit faire de ce criſtal un manche à ſon couteau; & jamais il ne le tiroit de ſa poche, qu'il ne baisât le criſtal pour témoigner l'amitié qu'il conſervoit toûjours pour ſon fils.

Un jour il arriva par hazard qu'à pareille heure que ſon fils mourut, il eut envie, comme il étoit à table avec ſa femme, de

manger un oignon blanc. Aprés qu'on lui en eut aporté un, il le coupa par ruelles avec son couteau, & en ayant mangé un morceau ou deux, il demanda à boire. La fortune voulut qu'en prenant sa tasse, il mit le manche de son couteau sur l'oignon qui étoit sur son assiette ; mais il n'eut pas sitôt beu, que voulant reprendre son couteau, il le trouva sans manche, le cristal étant fondu. Il chercha dans son esprit d'où pouvoit venir cette nouveauté, & y ayant songé un moment, il jugea que la vertu de l'oignon avoit résous le cristal en eau. Cette pensée lui faisant connoître que sa femme étoit la cause de la mort de son fils, il prit son couteau d'une main, & de l'autre une pelure de l'oignon, disant avec des yeux baignez de larmes : Ah ! pauvre, & infortuné Pere, tu vois maintenant la cause de la mort de ton enfant. Qui

ſera l'homme ſur la terre qui ne me blâmera pas d'avoir ſuivi le conſeil d'une femme, dont toute la raiſon ne conſiſte que dans ſa volonté ? Je connois, mais trop tard la faute que j'ai faite. La nature qui s'étoit montrée libérale à orner mon enfant de mille bonnes qualitez, vouloit me le conſerver par la demande qu'elle lui faiſoit faire. Le refus d'y ſatisfaire a eſté la cauſe de ſa mort. Voilà le criſtal réſolu par la vertu de l'oignon blanc que tu as empêché, femme imprudente, qu'on lui donnât. La nature indignée me l'a voulu faire connoître, afin de me venger ſur moy-même,& ſervir d'exemple aux hommes de ne jamais ſuivre le conſeil des femmes. Helas, ſi je n'avois pas ajoûté foy aux tiens, je ne ſerois pas en la peine où je ſuis, & mon enfant ſeroit plein de vie & de ſanté. Mais tes cris & tes emportemens

ſont la cauſe de ſa mort. Ah ! malheureux que je ſuis, ah ! miſérable que tu es. Il faut que je me puniſſe de ma trop grande credulité, & que je te puniſſe auſſi de la perte de mon enfant. En prononçant ces dernieres paroles, il enfonça ſon couteau dans le ſein de ſa femme, & en fit autant à ſoy-même, dont ils moururent ſur le champ, telle fut la fin tragique du ſçavant Policletus, qui aprit par une fâcheuſe expérience, combien il eſt dangereux de ſuivre le conſeil d'une femme puiſque celui qu'elle donne ſe trouve mauvais, quand même elle croit bien faire, comme fit la pauvre Flaminia; & à plus forte raiſon lorſqu'il eſt accompagné de rage & de furie, ſemblable à celui de l'Imperatrice que vôtre Majeſté connoît bien mieux que moy.

De cet exemple, Seigneur, je con-

clus que ſi vous faites mourir le Prince votre fils, ſuivant le deſir injuſte de l'Imperatrice, je crains fort qu'il ne vous arrive le même malheur qu'à Policletus, & peut-être quelque choſe de plus funeſte. Les Dieux n'aiment point la cruauté, ſi elle n'eſt fondée ſur la juſtice; & alors ce n'eſt plus une cruauté, c'eſt la punition du crime en la perſonne du criminel. Si le Prince Eraſtus étoit coupable de celui dont il eſt accuſé, il n'y a point de tourmens ſi rudes qu'il ne meritât, & les Philoſophes auſſi pour l'avoir ſi mal inſtruit. Il faudroit même inventer des ſuplices nouveaux à cauſe de la nouveauté du crime; mais avant que d'en venir là, il faut des preuves convaincantes, ſans quoy on ne peut jamais punir perſonne avec juſtice. Si deux hommes ſuffiſent ſelon la Loy, pour témoigner contre un coupable, il faut du moins quatre femmes; & dans cette affaire, il n'y en a qu'une, qui eſt même nôtre accu-

ſatrice & notre partie. Or comme l'on ne peut être témoin & plaignant tout enſemble, vous voyez-bien, Seigneur, le peu de cas que votre Majeſté Imperiale doit faire de la plainte de l'Imperatrice. La colére & l'injuſtice ſont de ſon côté; la douceur & la raiſon ſont du nôtre. Elle tâche de vous faire entrer dans ſa paſſion par tout ce que la malice & la méchanceté ont de plus énorme, & nous n'employons pour la défenſe du Prince Eraſtus & la nôtre que ce que l'équité a de plus juſte & de plus raiſonnable. Permettez-moy, Seigneur, d'ajoûter icy un trait d'hiſtoire qui convient trés-bien à mon ſujet.

LA calomnie ayant autrefois perſuadé au Grand Aléxandre que les Prêtres du Temple de Jeruſalem avoient refuſé d'obéïr à ſes ordres, & tous les Sacrificateurs s'étant venus jetter à ſes pieds, pour lui faire connoître

leur innocence, ce Prince conçut d'abord tant de vénération pour les Miniſtres de cet auguſte Temple, que ſes Courtiſans lui ayant demandé la cauſe de ce changement, il leur répondit, qu'il reſpectoit dans cet ordre ſacré l'Image de la Divinité qui lui avoit donné l'aſſeurance de ſes conquêtes, & honora de mille marques d'eſtime ces venérables Sacrificateurs, qui lui firent voir dans les Livres de leurs Propheties, celle de la grandeur & de l'étenduë de ſon Empire. Et ce généreux Conquérant leur ayant demandé ce qu'ils déſiroient de ſa reconnoiſſance, ces ſages Vieillards le prierent ſeulement de les laiſſer vivre ſelon leurs anciennes coûtumes: ce que ce grand Prince leur accorda, avec un ſurcroît de nouvelles graces, qu'il étendit, à leur conſidération, ſur tout le reſte de leur Patrie.

Voicy, Seigneur, les Prêtres du Temple de la Sageſſe, qui s'humilient au pied du Thrône de vôtre Majeſté Imperiale, pour défendre le Prince Eraſtus, & ſe juſtifier en même-temps de l'accuſation de n'avoir pas eu ſoin de ſa conduite: & puiſqu'ils ont l'honneur d'être les Miniſtres de la Sageſſe, cette Divinité qui peut donner à vôtre Majeſté Imperiale des conquêtes plus grandes & plu juſtes que celles de ce fameux Conquerant, ils ont ſujet d'en eſperer un traitement auſſi favorable par la juſtice qu'ils vous demandent pour la conſervation de leur honneur, qui leur eſt mille fois plus cher que la vie. Vous ne pouvez, Seigneur, leur ôter l'un ſans les priver de l'autre; ils ſont inſéparables dans cette rencontre. En un mot, ſi le Prince Eraſtus eſt coupable, les Philoſophes le ſont auſſi, & méritent également la mort; mais, Seigneur, le public n'en juge pas de même. Et ainſi pour vôtre gloire &

Digitized by Google

pour la consolation de vos Peuples, je suplie très-humblement votre Majesté Imperiale de faire juger cette affaire par le Senat, & en cas que le Prince Eraſtus ſoit coupable du crime qu'on lui ſupoſe qu'on le faſſe mourir par l'ordre de la Juſtice, avec les ſept Philoſophes, que l'on accuſe de l'avoir ſi mal inſtruit: & au contraire s'il eſt innocent, comme il n'en faut pas douter, que ſon innocence ſoit publiée par tout l'Empire. Cette action ne ſera pas moins glorieuſe à votre Majeſté Imperiale, qu'au Prince votre fils, & à nous. Cependant ne croyez pas, s'il vous plait, Seigneur, que ce que j'ay l'honneur de vous dire ſoit pour tirer cette affaire en longueur, & par ce moyen nous échaper à la rigueur de la juſtice. Je ne vous demande que trois jours de terme pour les Philoſophes, aprés lequel s'ils ne vous font point connoître parfaitement l'innocence du Prince Eraſtus, & que lui-même ne ſe juſtifie dans ce temps,

qu'on le faſſe mourir, avec mes confreres, & que l'on commence par moy-même. Mais je ſuis ſeur que cela n'arrivera pas, & que votre Majeſté Imperiale ſera trés contente de notre conduite, & de celle de votre Auguſte fils. S'il n'a rien dit juſqu'à préſent, ce n'eſt pas faute de ſçavoir bien s'énoncer; car il n'y a point d'homme au monde qui parle avec plus de juſteſſe, de force & d'éloquence. Son ſilence eſt myſterieux, & vous en ſçaurez la raiſon avant deux jours, ſi vous voulez bien vous donner la patience de le laiſſer en vie juſqu'à ce terme. Mais, Seigneur, quelque prévention que vous ayez du contraire, je vous ſupplie au nom des Dieux, & par cette généroſité qui vous eſt ſi naturelle, de vouloir bien nous accorder ce délay. Il eſt de la derniere importance, & pour la gloire de vôtre Majeſté Imperiale, & pour le ſalut de ſon Empire. Vous ferez par-là connoître à tout le monde le triomphe de votre

justice dans celui de la vertu sur la calomnie, & ce double triomphe paroitra dans ce sanctuaire des Loix que l'on peut nommer le Temple de la foy publique, aussi-bien que le thrône de la justice Imperiale. Elle a toûjours regné chez vous, Seigneur, avec un aplaudissement general. Ne permettez donc pas que dans une affaire de cette consequence, elle agisse contre sa coutume ordinaire. Donnez, Seigneur, un exemple à vos Sujets, qui les anime puissamment à l'amour des vertus, comme à des objets de vos récompenses; & à la haine des vices, comme à des sujets de vos châtimens. Donnez un exemple aux Etrangers, qui les attire sous la felicité triomphante de vôtre Regne: un exemple à vos Successeurs, qui les excite à se rendre imitateurs de vôtre justice: un exemple à toute la terre, qui l'invite à vous considerer comme le vray dispensateur de la gloire & du bonheur du monde, & un exemple à la posterité

posterité qui l'oblige à vous admirer comme le plus juste & le plus parfait de tous les Monarque.

Quant aux avantages de la fortune, qui doivent être le partage de la vertu, & dont le jugement de votre Majesté Imperiale n'est pas moins l'arbitre & le distributeur souverain, nous nous en remettons à son bon plaisir, & à ses volontez favorables. Nous sçavons que les Dieux connoissent mieux nos besoins que nous-mêmes, & qu'il ne faut leur demander que ce qu'ils jugent necessaire pour leur gloire & pour notre félicité.

Ainsi le Ciel augmente les graces & les privileges qu'il a répandus avec tant de mirac les sur votre Personne sacrée, sur celle du Prince votre fils, & sur l'Empire de votre Majesté. Ainsi vôtre Empire, au milieu même des fureurs de la guerre, soit toûjours un Temple de justice & de paix. Ainsi la justice, plutôt que vos armes, puisse donner

un jour à vôtre Majesté, un Empire aussi grand & aussi glorieux que le meritent ses vertus souveraines & infinies. Ainsi tous les Princes de la terre aportent à votre Majesté Impériale des présens de Sceptres & de Diadêmes, pour en former de nouveaux fleurons à votre Couronne. Ainsi tous les peuples portent envie au bonheur de vos Sujets, & se rendant les sujets naturels de votre vertu, briguent pour devenir les sujets légitimes de vôtre puissance. Ainsi vos Sujets redoublant leurs vœux & leur zele pour le service & la gloire de vôtre Majesté Imperiale, & la faisant régner sur tous les esprits, & triompher dans tous les cœurs, lui donnent le plus glorieux Empire du monde. Ainsi vôtre Majesté soit toûjours l'amour de ses Sujets, la terreur de ses ennemis, l'arbitre des Nations, la felicité du monde, & le vainqueur des monstres qui le persecutent. Ainsi mes confreres & moy n'étant plus obligez à

ſe défendre eux-mêmes, pour ſauver leur vie & leur honneur des attentats de la calomnie; mais animez par la bonté & la juſtice de votre majeſté Imperiale, puiſſent employer leurs veilles & leurs travaux à former la paix de ſes peuples, à ſoûtenir le regne de ſa juſtice, à défendre les droits & les interêts de ſon Empire, & ſur tout à conſacrer leurs bouches & leurs plumes, pour donner des voix & des aîles à la Renommée, & porter juſques dans le dernier de tous les ſiecles le triomphe éternel du nom de l'Empereur Diocletien, & la gloire immortelle de ſes vertus heroïques & inimitables.

L'Empereur reçut cette Lettre comme il étoit ſur le point d'aller à la campagne, pour ne pas voir le triſte ſpectacle de la mort de ſon fils, & des ſept Philoſophes. Aprés l'avoir ouverte lui-même & lûë avec attention, il

garda un moment le ſilence en ſe promenant dans ſa chambre, & enſuite il fit aſſembler le Sénat. Il lui dit que ne pouvant pas ſe diſpenſer de punir la felonnie que ſon propre fils avoit commiſe contre lui, & la trahiſon de ceux qui au lieu de lui donner de bons préceptes, lui avoient montré le chemin du vice, & de la plus inſolente perfidie qui fut jamais, il les avoit condamnez à la mort ; néanmoins ſur l'avis qu'il avoit reçû que ces Philoſophes prétendoient juſtifier leur innocence, & celle du Prince Eraſtus, il n'avoit pas voulu davantage agir de ſon chef dans cette rencontre, bien que la Sentence qu'il avoit renduë contre eux n'eût pas beſoin de reviſion ni d'autres preuves ; d'ailleurs qu'il étoit bien-aiſe de faire voir au peuple qu'il ne vouloit rien faire de ſon authorité, ni fermer la bouche aux accuſés, pour

leur ôter le moyen de se défendre ; que dans cette pensée il remettoit cette affaire au jugement du Sénat, à la charge que le Prince Erastus & les sept Philosophes seroient obligés de se justifier dans deux jours, & que si dans ce temps ils ne le faisoient pas, il vouloit qu'ils fussent tous executez publiquement par l'ordre de la Justice, le matin du troisiéme jour.

Aprés avoir parlé de la sorte, il commanda que son fils & ses Philosophes fussent amenez devant le Sénat sous bonne & seure garde. Le Prince Erastus voyant qu'on ouvroit la porte de son cachot, crut d'abord qu'on alloit l'executer. Mais peu aprés considerant qu'on le menoit devant le Sénat, il reprit courage, & sur-tout quand il y trouva ses Maîtres, au sçavoir desquels il avoit tant de confiance, qu'il esperoit par leur adresse de passer

encore ce jour-là, aprés lequel il ne craignoit plus rien. Cependant il eut une peine extrême, lors qu'étant interrogé par les Juges, & n'oſant pas leur répondre, de voir qu'ils le croyoient coupable du crime dont il étoit accuſé. En effet tous les Sénateurs furent d'abord de ce ſentiment. Mais les Philoſophes qui étoient de l'autre côté du barreau, défendirent ſi bien la cauſe d'Eraſtus, & la leur propre, qu'ils ébranlerent tellement le Sénat, que les opinions y étant diverſes, tout le jour ſe paſſa ſans prendre aucune réſolution, dont le Prince Eraſtus fut trés content. Et ainſi par ordonnance du Sénat les priſonniers furent renvoyez en priſon, en leur diſant que ſi le lendemain ils n'aportoient pas de meilleures raiſons qu'ils n'avoient fait, pour prouver leur innocence, on executeroit la Sentence que Sa Majeſté

Imperiale avoit renduë contre-eux.

CHAPITRE XXI.

L'Impératrice Aphrodisia irrite l'Empereur par le récit de l'histoire tragique d'un Gentilhomme François : & l'oblige de commander qu'on fasse mourir sur le champ le Prince Erastus & les sept Philosophes.

L'Impératrice attendoit avec impatience l'execution de la Sentence de l'Empereur contre son fils, & contre les sept Philosophes. Elle ne craignoit plus rien depuis qu'ils étoient prisonniers, lorsqu'un de les espions vint luy dire qu'on avoit conduit le Prince Erastus & les Philosophes au Senat pour entendre la confirmation de la Sentence que l'Empereur avoit prononcée contre

eux, & qu'ils n'avoient pû obtenir que deux jours pour ſe juſtifier ; qu'ainſi ce delai n'étant pas long, elle ſeroit bien-tôt ſatisfaite.

L'Impératrice qui apprehendoit que dans ce terme ſon impoſture ne ſe découvrît, ſe trouva tellement épouvantée, qu'elle en fut dans une eſpece de deſeſpoir. Enfin ſa douleur augmentant, elle tomba pâmée entre les bras d'une de ſes Dames. On la porta auſſi-tôt ſur ſon lit, où elle reſta quelque temps ſans connoiſſance ; & étant revenuë de ſon évanouiſſement, elle ſe retira dans ſon Cabinet, où aprés avoir répandu beaucoup de larmes, elle déteſtoit le fol amour qui l'avoit portée à une ſi fâcheuſe entrepriſe ; mais voyant que ſes regrets & ſes gemiſſemens ne ſervoient de rien pour la tirer de ſon malheur, elle réſolut de conſulter ſur ce ſujet ſes parens, qui

étoient en grand nombre, & des plus considérables de Rome. Elle les pria de la venir voir. Ils y vinrent; & aprés leur avoir expliqué le fait, non pas comme il étoit, mais comme elle le supposoit, ils luy dirent que l'Empereur avoit agi fort sagement d'avoir renvoyé cette affaire au Senat: que plus elle seroit examinée, plus on connoîtroit sa vertu, & que tout le monde en seroit plus indigné contre le Prince Erastus & contre ceux qui vouloient le défendre.

L'Impératrice qui ne trouvoit pas son compte dans cette réponse, se mit en colere, & leur dit que s'ils étoient sensibles à leur honneur, ils ne luy tiendroient pas un pareil discours: que ce n'étoit point de la maniere qu'il en faloit user avec elle. Et aussi-tôt elle envoya prier l'Empereur de prendre la peine de la venir voir, parce qu'elle

avoit quelque choſe de conſe-quence à lui dire en preſence de ſes parens. L'Empereur y alla ſur le champ, & l'Imperatrice avec un viſage plein de colére ſe plaignit du peu de cas qu'il faiſoit d'elle, de ce qu'ayant reçû d'Eraſtus le plus grand outrage du monde, loin de faire un exemple du coupable qu'il avoit ſurpris en fuyant, il vouloit l'admettre en ſes faits juſtificatifs, ce qu'on n'accorde jamais à ceux qu'on trouve en flagrant-délit; que cette échapatoire étoit d'autant plus injuſte, qu'il ſembloit par-là mettre en doute ſon honneur & ſa fidelité; que d'ailleurs renvoyant cette affaire au Sénat, on ne pourroit défendre le crime d'Eraſtus, ſans la blâmer & la calomnier publiquement; que néanmoins elle ne s'en ſoucioit gueres, ayant ſa conſcience nette à cet égard; mais que ce qui la preſſoit le plus étoit l'honneur

de l'auguſte Maiſon dont elle deſcendoit, qui étoit bleſſé en cette rencontre; que c'étoit un affront qu'on lui faiſoit de penſer qu'une Princeſſe comme elle eût moins de vertu que ſes Ancêtres, en remettant ſon accuſation en procés ordinaire, & qu'ainſi ne voulant point manquer à ſoutenir la gloire de ſa Maiſon, qu'elle eſtimoit plus que ſa propre vie, elle avoit fait venir ſes parens, afin de maintenir leur honneur en vengeant l'outrage qui lui étoit fait, vû que l'Empereur ouvroit le chemin aux médiſans de noircir ſon innocence par de nouvelles calomnies; qu'elle aimoit mieux vivre en ſimple Demoiſelle avec honneur que d'être dominatrice de tout le monde avec la moindre tache; car quant à l'honneur d'Imperatrice, elle l'avoit non ſeulement pour être femme d'Empereur, mais encore elle en étoit di-

gne pour être descenduë d'Empereurs, de Conquerans & de Heros qui étoient bien plus grands que n'étoit Diocletien ; qu'il devoit se souvenir que ni elle ni ses parens n'avoient point recherché son alliance, mais que lui-même assisté de ses amis avoit souhaité la sienne, qu'ainsi il n'en devoit pas faire si peu d'état ; que si par un esprit désordonné il avoit quelque chagrin de son mariage, il devoit le lui faire connoître par d'autres moyens que par ceux-cy, sans faire parler le monde ; ou si d'ailleurs il lui fâchoit de faire mourir son fils, il pouvoit lui pardonner, sans renvoyer son affaire au Sénat, ni écouter les mauvaises défenses de ses Philosophes. A ces raisons elle en ajoûta d'autres qui n'étoient pas moins puissantes, en lui disant : Je crains bien qu'il ne vous arrive la même chose qu'à un certain Gentilhomme des

Gaules, qui pour n'avoir pas voulu ajoûter foy aux conſeils de ſon épouſe, perit malheureuſement, & fut cauſe de la perte de ſa femme, & de tous ſes biens. L'Empereur parut ſouhaiter d'aprendre cette hiſtoire, & auſſi-tôt l'Imperatrice lui parla en ces termes.

Il y avoit autrefois dans la Gaule Belgique un Gentilhomme nommé Archelaüs qui étoit un des plus riches & des plus grands Seigneurs de cette contrée. Il épouſa une jeune Demoiſelle qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit fort aimé, de laquelle néanmoins il ne put avoir d'enfans. Se voyant donc en cet état, il réſolut de choiſir quelqu'un pour être ſon heritier. Il communiqua ſon deſſein à ſa femme qui l'aprouva, & même le pria de l'executer. Peu aprés il adopta un jeune enfant nommé Philemon qui étoit de ſes parens & couſin aſſez proche de

ſa femme. Ils eurent ſoin de ſon éducation, & l'éleverent comme s'il avoit eſté leur propre enfant. Il avoit tant d'eſprit qu'il retenoit tout ce qu'on lui enſeignoit : tellement que ſon pere & ſa mere par adoption en étoient trés contens, & eſperoient qu'il ſe rendroit digne des grands biens qu'ils lui laiſſeroient. En effet lorſqu'il fut plus avancé en âge, ils lui aprirent les affaires de leur maiſon, & lui en donnerent la conduite, dont il s'aquitoit trés-bien.

Dans ce temps la femme d'Archelaus tomba malade, & mourut en peu de jours. Son mari en fut ſi fâché qu'il ſe retira dans une maiſon qu'il avoit à la campagne pour y vivre en ſolitaire. Philemon, qui faiſoit ſemblant d'être fort touché de la mort de ſa mere adoptive, voulut ſuivre Archelaus, afin de partager ſa douleur, & de mêler ſes larmes avec les ſiennes ; mais Arche-

laüs lui commanda de reſter, & de rendre en ſon abſence la juſtice à ſes ſujets. Philemon obéït, & il executa ſi bien les ordres de ſon pere adoptif, que chacun en fut trés-content. On le regardoit avec admiration, & comme un homme qui ſeroit un jour un grand perſonnage. Cela dura quelque temps de cette maniere. Mais ſoit qu'il ne pût diſſimuler davantage ſa malignité cachée, ou que ſon changement vint de l'impetuoſité de ſa jeuneſſe, il lâcha la bride à ſes paſſions, & ne s'apliqua qu'aux choſes que les jeunes gens ont coutume de faire lors qu'ils ne ſont pas retenus par la crainte du châtiment. Quelle foibleſſe, ou pour mieux dire quel aveuglement d'avoir agi de la ſorte. S'il avoit continué de faire ſon devoir il auroit toûjours eſté cheri & reveré de tout le monde, car il avoit d'abord ſi bien conduit les

affaires du dehors & du dedans, que ſon pere adoptif en étoit charmé.

Aprés qu'Archelaüs eut paſſé ſon deüil, il ſe laſſa de ſa ſolitude, & retourna dans la maiſon qu'il avoit quittée, dont chacun fut ravi, & particulierement Philemon qui lui en témoigna beaucoup de joye. Il lui rendit un ſi bon compte de toutes les choſes qui s'étoient paſſées en ſon abſence, qu'Archelaüs ſe fit un plaiſir de lui laiſſer encore le maniment de toutes ſes affaires. Il s'en aquitoit avec beaucoup de ſoin & d'exactitude. Toutes ſes actions étoient acompagnées de tant de douceur & de modeſtie, que les gens qui ne le connoiſſoient pas à fond, lui donnoient de grandes loüanges. Archelaüs voyant une ſi bonne conduite, & ne ſachant pas que Philemon s'abandonnoit en ſecret aux débauches les plus criminel-

les, réſolut de lui chercher un parti conſidérable pour le marier. Philemon en ayant eſté averti, & craignant qu'étant attaché à une femme par le mariage, il ne pût prendre ſi aiſément tous ſes plaiſirs déſordonnez, il pria ſon pere adoptif de ne le point marier, parce qu'une femme, diſoit-il, ne feroit que le détourner de ſes études, & du ſoin des affaires de ſa maiſon. Le zéle qu'il fit paroître pour Archelaüs, ne ſervit qu'à augmenter l'envie que celui-ci avoit de le pourvoir; mais voyant ſa répugnance, il ſe ſervit d'un autre expédient pour ce ſujet. Il affecta de dire aux amis de Philemon, que puiſqu'il ne vouloit point ſe marier, il ſeroit contraint de prendre lui-même une femme, afin qu'une Maiſon auſſi noble que la ſienne ne manquât point, n'ayant au monde que le jeune Phile mon qui portât ſon

nom. Cette nouvelle alla bien-tôt aux oreilles de Philemon ; & quoy qu'elle dût lui estre fort sensible, elle ne l'ébranla nullement. Archelaüs voyant sa fermeté pousſa la chose plus loin. Il chercha, & fit chercher par ses amis une Demoiselle pour lui-même, afin d'exciter Philemon au mariage. Mais tout cela ne fut point capable de l'y porter. Enfin aprés bien des perquisitions on trouva une fille de qualité nommée Eufrosine, qui étoit également belle, sage & d'un âge propre à avoir des enfans. Archelaüs ne l'eut pas plûtôt vûë que la feinte de se marier passa bien-tôt en réalité. Ce choix fut aprouvé de tout le monde, & Philemon n'en témoigna aucun chagrin. Les noces furent magnifiques, & se firent avec beaucoup de joye de part & d'autre.

Archelaüs fut trés content de son mariage, & remercioit les

Dieux de lui avoir donné une femme si parfaite. Il découvroit tous les jours en elle tant d'esprit & de merite, qu'il lui donna le gouvernement de toutes ses Terres, sans néanmoins ôter à Philemon le maniment des affaires, à la charge que dans les cas d'importance, & qui mériteroient conseil, il ne feroi rien sans le communiquer à sa belle-mere. Cette Dame avoit tant d'adresse & d'aplication à tout ce qu'elle faisoit, qu'en peu de tems toutes les affaires de la maison passerent par ses mains. Car d'un côté Archelaüs qui étoit fort avancé en âge, ne vouloit point s'embarasser d'aucune chose, n'ayant besoin que de repos; & d'autre part Philemon, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs, s'en fesoit un fort grand de remettre toutes les dépêches à sa belle-mere. Les vassaux d'Archelaüs, voyant une Dame si vertueuse,

& qui ſe comportoit envers eux avec tant de prudẽce & de juſtice, lui découvrirent non ſeulement les débauches, mais encore les déſordres & les violences de Philemon. Comme elle étoit naturellement bonne, elle tâcha d'abord de le corriger du mieux qu'elle put, en l'exhortant de changer de conduite, & de ſe rendre digne du rang & de la fortune où l'amitié d'Archelaüs l'avoit élevé. Philemon la remercia mille fois de ſa remontrance, & lui promit de ſe conformer à ſes ſentimens. Cependant il n'en fit rien, & continua toûjours ſa mauvaiſe vie. Il eſt vray que c'étoit le plus ſecrettement qu'il pouvoit; mais quelque précaution qu'il prît pour la cacher, on ſçavoit tout ce qu'il faiſoit. Eufroiſine voyant ſon obſtination continuelle dans le mal, lui parla d'une autre maniere, le menaça que s'il ne ſe corrigeoit au

plûtôt elle le diroit à ſon mari. Surquoy Philemon lui promit de rechef de vivre avec tant de régularité, qu'elle n'auroit jamais ſujet de s'en plaindre; & néanmoins de jour en jour il faiſoit tout le contraire: deſorte que la ſage Eufroſine fut contrainte d'en avertir ſon mari, en le priant de retirer ſon fils du déſordre où il étoit, & de le remettre dans le bon chemin qu'il avoit quitté.

Archelaüs fut fort ſurpris de cette nouvelle à cauſe de la bõne opinion qu'il avoit de la prétenduë vertu de Philemon. Il lui fit une mercuriale digne de lui, & le menaça même que s'il ne quitoit pour jamais ſes mauvaiſes habitudes, il le châtieroit d'une maniere qui ſerviroit d'exemple aux plus méchants pour ſe corriger de leurs vices. Philemon fit ſemblant d'être fâché de lui avoir déplû; il lui en demanda

pardon, & lui promit de ſe gouverner ſi bien, qu'il n'en recevroit aucune plainte, du moins qui fût véritable. Son pere content de cette promeſſe, ne lui en parla plus, eſperant qu'il lui tiendroit parole; mais au lieu de s'apliquer à ſon devoir, il devint amoureux de la fille d'un Gentilhomme qui étoit un des plus riches de toutes les Terres d'Archelaüs. Il pourſuivit cette Demoiſelle durant quelques jours; & voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il prit par force ce qu'il n'avoit pû obtenir par amour. Le pere de la Demoiſelle l'ayant ſçeu, porta ſes plaintes à Archelaüs qui en fut fort ſupris. Il commanda auſſi-tôt qu'on ſe ſaiſît de Philomon, & qu'on le mît priſonnier dans un fort Château qu'il avoit, avec ordre au Capitaine de ce Château de le repreſenter quand il en ſeroit néceſſaire, ſur peine de la vie.

Philemon fut fort étonné de ſe voir arrêté, & mener dans une priſon ſi peu attenduë. Il crut que ſa diſgrace venoit moins de ſon crime, que des mauvais conſeils que ſa belle-mere avoit donnez à Archelaüs. Il réſolut de s'en venger, & d'employer toute la malignité de ſon eſprit pour la perdre d'honneur & de réputation. Pour venir à bout de ſon pernicieux deſſein, il tâcha d'acquerir le plus qu'il put l'amitié du Capitaine du Château. La choſe ne lui fut pas fort difficile; car ce Capitaine étoit homme de bonne compagnie, qui prenoit plaiſir à en faire à tout le monde, & ſur tout à Philemon qu'il regardoit comme celui qui devoit être un jour le Seigneur de toutes les Terres d'Archelaüs : deſorte qu'il alloit ſouvent boire & manger avec ſon Priſonnier, & faiſoit tout ſon poſſible pour adou-

Digitized by Google

cir les chagrins de sa prison. Philemon ayant remarqué que ce Capitaine avoit une fille trés-belle & prête à marier, qu'il aimoit beaucoup, résolut de se servir d'elle, pour parvenir au point qu'il souhaitoit. Il le tira un jour à part, où aprés lui avoir fait un long discours des grandes traverses que lui faisoit sa belle-mere sans autre raison que pour avoir le plaisir de le faire languir dans un lieu où il seroit déja mort sans les honnêtetés qu'il avoit pour lui, il voulut lui en témoigner sa reconnoissance, en lui demandant sa fille en mariage, à condition qu'il lui préteroit la main pour acomplir ce qu'il désiroit faire. Ensuite il lui découvrit les moyens dont il vouloit se servir pour se venger de sa belle-mere, & de la maniere dont il esperoit faire réüssir son dessein. L'affection que ce pere avoit pour sa fille, & l'ambition de se

voir

voir beau-pere d'un grand Seigneur, lui fit tellement prêter l'oreille à ce discours, qu'encore qu'il vît bien que la chose étoit contre son devoir il ne laissa pas de l'executer; les deux amans se promirent la foy l'un à l'autre, & le Capitaine donna ordre de faire secrettement les noces de sa fille avec Philemon. Quand elles furent faites, & que le mariage fut consommé, ce pere ne voulant point manquer à sa parole, tira à part sept de ses Soldats auſquels il avoit le plus de confiance; & aprés les avoir priez de garder le secret, & leur en avoir fait faire le serment, il leur communiqua le dessein de Philemon pour le succez duquel il leur dit des moyens immanquables; ce qu'il accompagna de grands présens, & de belles promesses pour les obliger à servir de faux témoins, & à soûtenir par tout ce dont ils étoient convenus, cela fait il en-

voya ſuplier Archelaüs de prendre la peine de venir au Château pour une affaire de trés-grande conſequence, de laquelle dépendoit la ſureté de ſes biens, & même de ſa vie.

Pendant que la perſonne qui portoit cette nouvelle étoit en chemin, Philemon contrefit l'écriture de ſa belle-mere ſur une lettre qu'elle avoit écrite au Capitaine du Château, par où elle lui ordonnoit de faire quelque choſe touchant le gouvernement du lieu où il commandoit. Il fit donc une lettre ſur celle-là, comme ſi elle venoit de la part de ſa belle-mere; & il imita ſi bien ſon ſtile & ſon caractere, que tout autre que lui s'y ſeroit trompé. Quand cette lettre fut achevée, il la ferma de la maniere qu'Eufroſine faiſoit les ſiennes, & mit la ſuſcription comme ſi elle étoit adreſſée au Capitaine du Château. En ſuite il la lui don-

Digitized by Google

na, & lui dit ce qu'il faloit en faire. Archelaüs ayant donc reçû l'avis que le Capitaine lui donnoit, monta auſſi-tôt à cheval avec quelques-uns de ſes gens, & s'en alla au Château. Lors qu'il y fut arrivé, le Capitaine s'enferma avec lui dans une chambre, lui faiſant de grands diſcours des obligations qu'il lui avoit de l'avoir fait, de ſimple Soldat qu'il étoit, Gouverneur d'une Place qui pouvoit paſſer pour une des plus fortes qu'il y eût dans les Gaules; que cet honneur lui étoit ſi glorieux, qu'il feroit tous ſes efforts pour s'en rendre digne, quand même il lui en devroit coûter la vie; qu'il le ſuplioit de l'excuſer s'il avoit pris la liberté de le faire venir; mais que l'affaire étoit d'une ſi grande importance, qu'il n'avoit pas jugé à propos de differer un moment ſans lui en donner avis, & qu'en un mot il s'a-

giſſoit de la conſervation de tous ſes biens, & même de ſa vie ; que d'ailleurs la choſe étoit ſi avancée, que ſans l'ardeur & la fidelité que ſes gens & lui avoient pour ſon ſervice, il auroit été bien-tôt ſans vie & ſans bien ; que ce malheur venoit de la part d'une perſonne, dont on ne ſe ſeroit jamais défié, & enfin pour ne vous rien cacher, dit le Capitaine, c'eſt Madame vôtre femme, que vous & moy, & tout le monde avions crû la meilleure & la plus loyalle qui ſoit ſur la terre. De vous dire, Seigneur, que ce changement vienne de la haine qu'elle a pour vous, ou de l'amour qu'elle ait pour un autre, je n'en ſçai rien ; mais ce que je puis vous aſſeurer, c'eſt qu'il y a long-temps qu'elle m'attire dans ſes interêts, & par preſens & par promeſſes. J'en fûs d'abord ſurpris, ne ſachant à quoy les attribuer, ſinon qu'à ſon bon naturel.

Et ainſi ſans penſer à aucun mal, je tâchois de lui rendre tous les ſervices dont-je ſuis capable. Me voyant donc ſi attaché à ſes interêts, elle a crû que je ſerois propre à executer ſa cruauté, ſans conſiderer les ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance que j'ay pour toutes vos bontez. Dans cette penſée elle m'a écrit la plus épouvantable lettre du monde par laquelle, comme vous pourrez voir en la liſant, elle me ſolicite à commettre la trahiſon qui y eſt contenuë, pour vous faire mourir ſecrettement lorſque vous viendrez icy; & en ſuite elle fera courir le bruit que vous êtes mort d'apoplexie, ou de quelqu'autre accident. Pour récompenſe, elle me promet par ſa lettre la meilleure de vos maiſons à mon choix, hormis celle-cy. Mais aux Dieux ne plaiſe d'avoir des ſentimens ſi contraires à mon devoir, & à mon inclina-

tion. Et afin de vous faire connoître la verité de ce que j'ay l'honneur de vous dire, voicy la lettre qu'elle m'a écrite ; prenez, s'il vous plaît, la peine de la lire.

En achevant ces mots, il la lui donna. Archelaüs en fit auſſi-tôt la lecture, & en fut fort ſurpris. Car d'un côté connoiſſant la vertu & le mérite de ſa femme, & de l'autre voyant des preuves du contraire, il ne ſçavoit ſi c'étoit un ſonge ou une verité. Le traître s'apercevant de l'embaras où il étoit, Seigneur, lui dit-il, je doute fort que cette lette ſoit de la main de Madame. Elle ne l'eſt que trop, répondit Archelaüs en ſoupirant. Supoſé que cela ſoit vray, répliqua ce miſerable, j'ay crû d'abord que ce qu'elle en faiſoit n'étoit que pour éprouver ma fidelité ; car je ne pouvois m'imaginer par quelle raiſon elle

auroit voulu attenter à vôtre vie. Mais ce que j'ay depuis découvert ne me l'a que trop apris. Elle a ſuborné à force d'argent quelques-uns de mes Soldats pour me tuer auſſi-tôt aprés vôtre mort. Dequoi ils m'ont averti ; & comme ils ont fait leur devoir à mon égard, je leur ay pardonné, à condition que vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de leur pardonner auſſi. Archelaüs le lui promit, & ordonna qu'on les fit venir dans la chambre, où étant arrivez, ils ſe jetterent à ſes genoux pour lui demander grace de la faute qu'ils avoient faite, de prêter l'oreille à une auſſi grande trahiſon que celle où on les vouloit employer. Enſuite il lui dirent comment Eufroſine les avoit ſubornez pour tuer leur Capitaine. Archelaüs conſiderant la dépoſition de ces faux témoins, & la lettre qu'il avoit en main, ne douta plus que la choſe ne

fut véritable. Cependant il étoit fort en peine dequelle maniere il devoit s'y prendre. Car ſi d'un côté la trahiſon qu'il croyoit avoir eſté faite par ſa femme, le portoit à la vengeance, de l'autre l'amour qu'il avoit pour elle l'en détournoit. Le Capitaine voyant cela, Seigneur, lui dit-il, quand un homme eſt intereſſé dans une affaire, & que ſon interêt le touche de prés, le meilleur parti qu'il doit prendre, eſt de ſuivre le conſeil d'autruy; ainſi mon avis ſeroit que vous envoyaſſiez querir Madame vôtre femme ſous prétexte de lui communiquer une affaire de conſequence, & auſſi-tôt qu'elle ſera icy vous lui faſſiez couper la tête vû l'énormité de ſon crime, duquel vous ne pouvez douter aprés les preuves convainquantes que vous en avez. Le pauvre Archelaüs donna trop facilement dans ce paneau. Il envoya

querir sa femme ; elle vint aussitôt, & elle ne fut pas plûtôt entrée dans le Château, que les sept Soldats qui avoient juré sa mort, se saisirent d'elle, & lui ôterent la vie, sans lui donner le temps de dire un mot ; joint aussi qu'Archelaüs ne voulut point assister à une execution si détestable, & qu'il avoit remis le tout à la discretion de cet indigne Capitaine. Desorte que ce malheureux ayant fait ce qu'il avoit projetté s'en retourna vers Archelaüs, & ajoûtant le mensonge à la trahison, il lui dit qu'Eufrosine se voyant sur le point de mourir, & que son crime étoit découvert, dont elle méritoit la mort, l'avoit chargé de dire à son mary qu'elle le suplioit de lui pardonner ; qu'elle ne sçavoit comment une telle méchanceté lui étoit tombée dans l'esprit, sinon que peut-être les Dieux pour la punir, lui avoient

ôté la raiſon à cauſe des traverſes qu'elle avoit données à tort à Philemon ; qu'il étoit innocent de toutes les calomnies qu'elle avoit dites contre lui, & qu'elle avoit ſuborné à force d'argent le Gentilhomme qui s'étoit plaint que Philemon avoit forcé ſa fille, ce qu'elle n'avoit inventé qu'afin d'ôter à ſon beau fils le maniment des affaires, dont il s'aquittoit trés bien, & être ſeule la directrice & la gouvernante de tout.

Le pauvre Archelaüs ayant crû trop aiſément les menſonges de cet impoſteur, fit ſortir ſur le champ ſon fils de la priſon. Il l'embraſſa de tout ſon cœur; il s'excuſa même de la trop grande rudeſſe dont il avoit uſé en ſon endroit, & le remit dans une plus grande autorité qu'il n'avoit été auparavant ; car toutes les dépêches, auſſi-bien que tou-

tes les affaires, tant du dehors que du dedans, paſſoient par ſes mains. Philemon étant donc venu au point qu'il ſouhaitoit, ſe comporta d'abord ſi bien dans toutes ſes actions, qu'il s'acquit bien-tôt la bienveillance d'un chacun. Cependant comme il aprehendoit qu'Archelaüs ne ſe mariât encore une fois, & que par ce moyen il ne fût privé non ſeulement des affaires publiques, mais encore des domeſtiques, il réſolut de s'emparer de toutes les Terres & Seigneuries d'Archelaüs. Il en parla à ſon beau-pere qui aprouva fort ſon deſſein, & lui promit de le ſeconder dans cette entrepriſe. Il lui dit même qu'il faloit ſe dépêcher de crainte de quelque nouvel accident. Philemon fut ravi de le voir dans ce ſentiment, & ils décideront de la maniere qu'ils s'y prendroient pour y réüſſir. Le Capitaine communiqua ſon deſſein aux Soldats

qui avoient fait mourir l'innocente Eufrosine. Comme il les avoit fort bien satisfaits, ils lui promirent de le servir encore dans cette occasion. Ravi de trouver des gens si conformes à ses desirs, il leur fit de gros presens, & fut retrouver son beau-fils, auquel il aprit ce qu'il avoit fait, & lui dit que le lendemain il se tint aux environs du Château, afin qu'on ne le soupçonnât de quoique ce soit, & que de ce pas il allât promtement visiter les autres Terres d'Archelaüs pour faire le bon ménager, à la charge néanmoins de ne pas trop s'éloigner du Château, afin que dans une journée il pût s'y rendre pour s'en emparer, & se saisir de toutes les autres Maisons & Seigneuries, avant qu'il y arrivât aucun trouble ni empêchement.

Philemon suivit l'avis de son beau-pere, & partit aussi-tôt du

Château. A peine en étoit-il éloigné d'un quart de lieuë, qu'Archelaüs y arriva. Le Capitaine charmé de voir la victime ſe preſenter elle-même au ſacrifice, la reçût avec beaucoup de joye; & le lendemain au matin ſe promenant avec Archelaüs dans un lieu écarté, deux des Soldats de ce miſerable lui jetterent par derriere une corde au col, & l'étranglerent ſur le champ, ſans lui donner le temps de dire une ſeule parole. Cela étant fait, le Capitaine ſe mit à crier & à faire un ſi grand bruit, que pluſieurs perſonnes y accoururent, & trouverent le corps mort entre les bras de ce Capitaine qui diſoit avec des larmes feintes, qu'en parlant à Archelaüs, il étoit tombé à terre ſans prononcer un mot, & qu'il croyoit qu'il étoit mort. Cependant il le fit porter dans ſon lit, où il lui fit apliquer des ventouſes, & don-

ner des parfums, pour voir s'il n'y avoit pas moyen de le faire revenir; mais le traître ſçavoit bien que tout cela étoit inutile, & que le pauvre Archelaüs n'étoit plus au monde. Ainſi ſans perdre de tems, il dépêcha un homme à Philemon qui l'avertit de la mort de ſon pere adoptif. Quoy que cette nouvelle lui fût fort agréable, il témoigna d'en avoir beaucoup de douleur. Il partit auſſi-tôt; & étant arrivé au Château, il fut reconnu du Capitaine & de tous ceux de la place pour leur Seigneur & légitime Souverain. Enſuite il fit faire un enterrement magnifique pour le corps d'Archelaüs, où il aſſiſta, & fit lui-même ſon Oraiſon funébre qui étoit fort éloquente, & digne de ſon ſujet. Ce miſérable acomodoit ſi bien ſes paroles & ſon air triſte à cette pompe funébre qu'il inſpiroit de l'affliction aux Auditeurs, & arrachoit

des larmes de la plûpart d'entre-eux. Il mêloit même les ſiennes avec les leurs, pour mieux couvrir l'énormité de ſon crime. Enfin c'étoit un autre Janus à double face qui avoit la joye dans le cœur, & la triſteſſe peinte ſur ſon viſage. Quand le deüil fut fini, il épouſa publiquement la fille du Capitaine, & fit de grandes largeſſes aux Soldats qui l'avoient ſervi dans ſes funeſtes deſſeins. Cependant il ne laiſſa pas de les faire mourir ſecrettement les uns aprés les autres, ſans qu'aucun d'eux ni perſonne pût ſçavoir d'où cela leur venoit. Ce qui le porta à en uſer de la ſorte étoit la crainte qu'il avoit qu'ils ne découvriſſent ſon crime. Mais s'il fut caché pour quelque tems à la connoiſſance des hommes, il ne le fut pas à celle des Dieux, qui ſçavent tout ce qui ſe paſſe ſur la terre, & liſent juſques dans le fond

de nos cœurs. Deſorte qu'indignez de tant de crimes, ils ne voulurent pas que ce ſcélerat joüît long-temps du fruit de tous ſes meurtres. Ils lui ſuſciterent pour ennemi un Seigneur d'Angleterre, qui ayant intelligence avec quelques Gentilshommes Gaulois qui le haïſſoient à mort à cauſe des grandes violences qu'il faiſoit, le pouſſa ſi vigoureuſement, qu'il fût contraint de s'enfuir dans un méchant Château, où étant pris, il fut brûlé tout vif. Et comme on le menoit au ſuplice il confeſſa d'avoir bien mérité non ſeulement celui qu'on lui alloit faire ſouffrir, mais encore un plus cruel; que ſon déplaiſir ne venoit pas d'avoir fait aucun mal à cet Anglois, mais de la gande traiſon qu'il avoit commiſe contre Archelaüs,& l'innocente Euſroſine, & raporta le fait comme il s'étoit paſſé.

Vous ferez, Monsieur, telle aplication qu'il vous plaira de cette histoire. Mais si vous voulés bien la considerer de prés, vous connoîtrés que celui que vous nommez vôtre fils, & qui ne le mérite pas, vû le deshonneur qu'il vous a voulu faire, n'a autre dessein, avec ces traîtres & non Philosophes, que de m'ôter de ce monde, & vous en suite, pour s'emparer de l'Empire. Comptez que ce malheur nous arrivera, si vous & mes parens qui sont icy, ne le prévenez promtement.

Elle profera ces dernieres paroles avec tant de vehemence, que l'Empereur & ses Parens résolurent de faire mourir Erastus sans aucun délay; desorte que s'il eût été aussi bien jour qu'il étoit nuit, l'Empereur eût fait executer sur le champ cet innocent, & les sept Philosophes. Ainsi ne le pouvant alors, il ordon-

na que ſans s'arrêter davantage au jugement du Sénat, le lendemain au matin le Prince Eraſtus ſeroit fait mourir en place publique, & aprés lui les ſept Philoſophes. Il commit lexecution de ſa Sentence à quatre de ſes Favoris, & retint à ſouper les parens de l'Imperatrice, dont elle eut beaucoup de joye, & avec laquelle il paſſa le reſte de la nuit.

CHAPITRE XXII.

L'Empereur Diocletien reconnoît l'innocence du Prince Eraſtus par le moyen d'un ſonge qu'il fait en dormant.

L'EMPEREUR étant couché auprés de l'Impératrice, eut tant d'inquiétude pendant toute la nuit, qu'il ne put dormir qu'à la pointe du jour. Le ſommeil ne s'en fut pas plutôt emparé, qu'il crut voir ſortir de ſes reins un pigeon blanc comme neige, & le plus beau qu'il eût jamais vû. Il paroiſſoit ſi doux & ſi privé, qu'il prenoit plaiſir à le careſſer. Il luy ſembloit qu'il avoit ſoin de ſa nourriture, & que chacun le regardoit avec admiration ; de ſorte qu'il l'aimoit ſi fortement, que toute ſa joye ne conſiſtoit qu'à conſiderer la blan-

Digitized by Google

cheur & la propreté de cet oiſeau.

Dans ce temps il crut voir arriver en ſon Palais un ſerpent qui étoit ſi beau, qu'encore que cet animal fût horrible de ſon naturel, il ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Il le portoit quelquefois dans ſon ſein; il le faiſoit coucher avec luy, & luy témoignoit mille amitiez. Le ſommeil redoublant ſon rêve, luy repreſentoit que le ſerpent ne vit pas plutôt ce beau pigeon qu'il en fut charmé, & tâchoit de s'en approcher. Le pigeon ne s'en étonnoit point d'abord, & ſembloit avoir du reſpect & de la véneration pour luy: mais voyant que le ſerpent le baiſoit, & vouloit qu'ils frayaſſent enſemble, le pigeon plein d'horreur de la paſſion deſordonnée de cette venimeuſe bête, s'en fuit auſſi-tôt. Le ſerpent ſe voyant mépriſé de la ſorte, chan-

gea ſon amour en haine, & tâcha de faire mourir le pigeon. Il le pourſuivit avec tant de force, que l'Empereur approuva l'indignation du ſerpent à cauſe de la tendreſſe qu'il avoit pour luy. Il entra même ſi avant dans ſon reſſentiment qu'il vouloit l'aider à faire périr le pigeon. Néanmoins il luy ſembloit que cet aimable oyſeau ne ſe défendoit pas & qu'il regardoit le Ciel ſans dire mot, comme s'il eût imploré le ſecours des Dieux En effet, comme le cruel ſerpent étoit toûjours acharné contre ce pauvre pigeon, & qu'il ne ſouhaitoit que ſa perte, ſept divers animaux de figures differentes, ſans pouvoir diſcerner de quelles eſpéces ils étoient, parurent ſur les rangs & défendirent le pigeon l'un aprés l'autre contre le ſerpent. Il ſembloit quelquefois que ce traître animal ſe rendoit; mais c'étoit pour mieux cacher ſon deſ-

ſein, & il attaquoit tout d'un coup le pigeon par derriere : deſorte qu'il faloit qu'un autre des ſept animaux vint auſſi-tôt pour le défendre; & ainſi il y eut ſept aſſauts, durant leſquels l'Empereur favoriſoit tantôt le pigeon contre le ſerpent ; & quand celuy-cy avoit du deſſous, il prenoit ſon parti contre l'autre Enfin il s'imagina voir que le ſerpent rapellant toute ſa vigueur à luy, & jettant par tout ſon venin plein de rage & de furie, rangea ſi bien les ſept animaux & le pigeon, qu'ils étoient ſur le point de perdre la vie ; mais alors le pigeon s'éforça, & fit paroître tant de grace & de vertu dans ſa conduite, que ſans combattre il vainquit cet infame & trop cruel ſerpent. Ce miſerable eut tant de dépit de ſa défaite, qu'il employa toute ſa rage contre ſoi-même, & ſe tua de deſeſpoir. L'Empereur qui avoit eu tant d'amitié

pour luy s'en repentit alors, & eut de la douleur d'avoir perſecuté un pigeon ſi doux & ſi charmant pour un ſerpent ſi horrible & ſi épouvantable. Il luy ſembloit que tout Rome faiſoit des feux de joye pour la délivrance & la victoire d'un ſi beau pigeon, qu'on n'entendoit que trompettes, que tambours & autres inſtrumens agréables, & que tout cela étoit accompagné de danſes, de feſtins & d'acclamations publiques.

Dans ce moment il ſe réveilla, & refléchit auſſi-tôt ſur le rêve qu'il venoit de faire. Il l'avoit ſi fortement imprimé dans l'eſprit, qu'il crut d'abord que c'étoit une verité plûtôt qu'un ſonge; mais peu aprés ayant reconnu ſon erreur, il tâcha d'interpreter ce ſonge. Il y fit même tout ſon poſſible, & ne pouvant en développer le myſtere, il en eut du chagrin. Il ſçavoit que les ſonges

viennent des mouvemens de l'ame qui nous annoncent ſouvent le bien ou le mal qui nous doit arriver ; qu'Orphée dans une de ſes Hymnes a dit, que les ſonges ne doivent pas être mépriſés des mortels, & qu'Homere ajoûte que les ſonges ſont les envoyez de Jupiter, qu'il appelle les divines voix du Ciel, & les ſecrets meſſagers des Dieux. Ainſi n'ayant pû expliquer ſon rêve, il ſe leva de dépit, & aprés luy l'Impératrice, à qui toutes les minutes ſembloient des heures, & les heures des journées, tant elle avoit d'impatience de faire mourir le Prince Eraſtus, & les ſept Philoſophes qui avoient ſi bien défendu la juſte cauſe de leur Diſciple. En effet, elle ne fut pas plûtôt debout qu'elle envoya querir ceux à qui l'Empereur avoit donné la commiſſion pour faire executer à mort tous ces innocens. Ils vinrent

rent auſſi-tôt luy parler, & elle les pria d'achever promptement cet execution, en les aſſurant de les recompenſer d'uue maniere tres genereuſe.

CHAPITRE XXIII.

Le Prince Eraſtus défend le bon droit de ſa cauſe en plein Senat, & découvre la perfidie de l'Impératrice. Ses Juges reconnoiſſent ſon innocence, le renvoyent abſous, & font arrêter Aphrodiſia.

LE Prince Eraſtus voyant le terme paſſé du ſilence fatal que les Aſtres lui avoient marqué ſous des peines rigoureuſes, & jugeant qu'il pouvoit parler ſans danger, rendit graces à la bonté du Ciel, & à celle de ſes Maîtres qui luy avoient ſauvé la vie durant ſept jours, pendant leſquels

il avoit souffert tous les chagrins imaginables. Desorte qu'au huitiéme jour avant le soleil levé, il appella le Concierge de la Prison, & luy dit : Allez trouver l'Empereur mon pere, & assurez luy de ma part que je ne suis plus muet ; que je puis presentement parler aussi librement que j'avois cy-devant raison de me taire ; que s'il a dessein de m'ôter la vie qu'il m'a donnée, je le souffrirai sans murmure ; mais au moins je le supplie avant que de mourir de m'accorder une audience en plein Senat, parce que j'ai des choses de consequence à luy dire, que je suis persuadé qu'il sera tres-content d'apprendre.

Le Concierge ayant reçû cet ordre, alla aussi-tôt trouver l'Empereur, & luy rapporta tout ce que le Prince Erastus l'avoit chargé de dire. Il parut fort surpris de cette nouvelle, & il ne pouvoit comprendre la raison

qui avoit porté son fils à garder le silence jusqu'alors. Il fut d'abord sur le point de luy refuser l'audience qu'il demandoit, parce qu'il n'avoit pas daigné luy répondre quand il luy avoit parlé, & qu'il étoit accusé d'un crime dont la seule pensée faisoit horreur : ces deux circonstances l'animoient extrêmement contre luy ; mais la nature qui ne peut se démentir, & qui excite même les Tigres à aimer leurs petits, quoyque l'Empereur crût avoir sujet de se plaindre de son fils, l'obligea à luy accorder l'effet de sa demande.

Il commanda au Concierge d'amener le Prince Erastus & les sept Philosophes sous bonne & seure garde, de crainte que le peuple dont ils étoient aimez ne les fit évader. Il s'étoit tellement mis dans l'esprit que son fils étoit coupable, & qu'il ne souhaitoit luy parler que pour luy deman-

der grace, qu'il étoit reſolu d'en faire un exemple & de ſes Philoſophes, ſuivant la Sentence qu'il avoit renduë. Cette nouvelle s'étoit déja répanduë dans Rome, & l'on diſoit que l'Impératrice avoit obtenu de l'Empereur le ſoir précedent que ſans forme de procés & ſans aucun délai, le Prince Eraſtus & ſes Maîtres ſeroient publiquement executez à mort.

Deſorte qu'à peine étoit-il jour que la Place où ſe devoit faire l'execution étoit pleine de monde pour voir la fin de cette tragedie. Chacun doutoit fort de la verité du crime qu'on leur impoſoit, vû qu'ils étoient tous gens de bien, & qu'il étoit impoſſible que le fils de l'Empereur & eux fuſſent fait mourir ſans que leur innocence fût reconnuë, ou que l'eſtime que le Peuple avoit pour eux ne l'engageât à les ſauver.

Chacun raiſonnoit de cette

maniere, lorſqu'on vint dire à l'Impératrice que le Prince Eraſtus ayant fait demander à l'Empereur une audience en plein Senat, Sa Majeſté Imperiale avoit ordonné qu'on le fit venir avec tous ſes Philoſophes. Cette nouvelle ſurprit extrêmement cette Princeſſe; elle commença à douter de l'évenement de ſa cruelle entrepriſe, tant à cauſe d'un remords de conſcience qui la preſſoit, qu'à cauſe de la nouveauté du cas. Elle ſe retira auſſi-tôt dans ſon cabinet, où elle ſongea en elle-même à ce que le Prince Eraſtus pouvoit dire pour ſa défenſe, & quel en ſeroit le ſuccés. Elle fit là deſſus pluſieurs reflexions toutes plus deſolantes les unes que les autres, & ſe repentit d'abord de ſon injuſte pourſuite; mais peu aprés reprenant courage par une préſomption qui luy étoit naturelle, elle s'enflama de colere, & redoubla ſon venin

& ſa rage contre le Prince Eraſtus & ſes Philoſophes. Elle envoya auſſi-tôt des eſpions par la ville pour ſçavoir ce qu'on diſoit de cette affaire, & pour l'avertir quand ſon beau-fils & ſes Maîtres ſeroit emmenez devant l'Empereur, avec charge de luy rapporter tout ce qu'ils diroient pour leur défenſe. Le peuple étant donc aſſemblé par pelotons en attendant ce triſte ſpectacle, fut tout d'un coup ſurpris de voir paſſer le Prince Eraſtus à la tête de tous ſes Philoſophes, accompagnés de la garde & des Archers du Prevôt de l'Hôtel, comme ſi on les eût menez au ſuplice. A cette vûë chacun fut émeu, les uns de colere & les autres de compaſſion. Le peuple étoit ſur le point de ſe revolter contre les ordres de l'Empereur & de luy arracher ces illuſtres victimes qu'il vouloit immoler à la haine de l'Impératrice ; mais

une contenance assurée, & une gayeté de cœur qui parut sur leur visage, adoucit la colere du peuple, & empêcha le desordre qu'il alloit commettre.

Il sembloit à les voir marcher qu'ils alloient célebrer quelque fête agréable, ou bien qu'ils faisoient une entrée triomphante dans Rome. Chacun les regardoit avec veneration, & ils n'entendoient de toutes parts que des voix qui publioient leurs loüanges, & des échos, pour ainsi dire, qui ne retentissoient que de leur gloire. Dés qu'ils furent devant l'Empereur qui présidoit, avec la résolution de ne pas se laisser vaincre ny à l'amour paternel, ny aux suplications qu'on luy feroit pour avoir grace, le Prince Erastus luy parla en ces termes.

Ne croyez pas, s'il vous plaît, Monseigneur & trés-honoré pere, que ce soit la crainte de la mort

ny le désir de la vie, qui me font parler aujourd'huy, car l'un & l'autre me sont fort indifferens; mais c'est l'honneur qui m'oblige à défendre mon innocence contre les attentats de la calomnie, & à vous faire connoître que ma conduite est aussi conforme à la pieté & à la justice, que celle de mon Accusatrice y est opposée. Pour cela je vous supplie très-humblement de considerer que tout mon crime à son égard, supposé que s'en soit un, ne vient que de ce que je ne me suis pas voulu rendre criminel envers les Dieux & envers vous. Je ne doute pas que cette proposition ne vous surprenne; & qu'elle ne passe dans vôtre esprit pour un véritable paradoxe; car, dira-t-on, comment pouvoir être coupable à l'égard d'une femme sans l'être à l'égard des hommes & des Dieux? La Justice divine & humaine n'est-elle pas pour tout

le monde ; & peut-on offenſer la moindre créature ſans s'attirer l'indignation des Loix. Il eſt certain que cela ne ſe peut ; mais ma cauſe n'eſt pas dans ce cas : l'Impératrice m'accuſe d'un crime dont je ſuis innocent, & dont elle eſt coupable. Quand je n'aurois pas eu pour mere la plus ſage & la plus vertueuſe de toutes les Princeſſes ; que je n'aurois pas eu pour Precepteurs les premiers Hommes du monde, il ſuffit que j'aye l'honneur d'être vôtre fils pour ne pas manquer au reſpect que je vous dois : d'ailleurs l'âge où je ſuis, & l'étude que j'ay faite de la Philoſophie, m'ont appris à juger du bien & du mal, & à préferer ce qui eſt honnête à ce qui ne l'eſt pas. De là vient que je me ſuis ſouvent étonné comment vous m'avez pû croire coupable d'une action ſi infâme, & comme vous vous êtes pû reſoudre à me condamner à la mort, ſur la ſim-

ple accuſation d'une femme ; car il n'y a aucune preuve contre moy, & il n'y en peut avoir. Il eſt vrai qu'il y a une choſe où il ſemble que j'aye tort, parce que je n'ai pas dit un ſeul mot pour ma juſtification, ny au commencement que je fus accuſé, ny durant les ſept jours auſquels mes Maîtres qui ſont ici, m'ont ſauvé la vie.

C'eſt un ſurcroît d'obligation que je leur ay qui m'engagera à une reconnoiſſance éternelle. L'ingratitude eſt un vice que j'ai le plus en horreur ; je n'en aurai jamais pour perſonne, & particulierement pour vous, mon tres-honoré pere, qui avez eu ſoin de mon éducation, & de me faire apprendre tout ce qu'un Prince doit ſçavoir. Si mon ſilence a augmenté les mauvaiſes impreſſions qu'on vous a données de ma conduite, ce n'eſt point ma faute. Les Aſtres m'avoient

pronoſtiqué mon malheur ; mais une étoile favorable oppoſée à leur méchantes influence, m'apprit que ſi je pouvois être ſept jours ſans parler, j'échaperois de l'accident dont j'étois menacé. Il eſt vrai que ce n'eſt pas ſans peine que j'ai gardé le ſilence, & que j'ai eſté pluſieurs fois ſur le point de le rompre ; mais conſiderant qu'il faut toûjours ſe conformer aux volontez du Ciel, qui ne reſſemblent pas à celles des hommes, qui comme mortels changent aiſément, au lieu que la volonté des Dieux, comme immortels, eſt éternelle & immuable. Ce que les Divinitez ont une fois reſolu ne manque jamais, & toutes les forces humaines ne peuvent y donner la moindre atteinte ; quoy que ce la ſoit très véritable, je veux encore le prouver par l'exemple d'un jeune homme fort vertueux, auquel la fortune fut d'abord ſi

contraire, que celuy qui devoit le pouſſer dans le monde, voulut luy procurer la mort. Cependant il n'en put venir à bout; & quoyque ce jeune homme fût d'une médiocre naiſſance, il devint Roy, ſuivant ce que les Aſtres lui avoient pronoſtiqué. Les obſtacles que ſon ennemi lui avoit oppoſés en furent la cauſe, & lui ſervirent déchelon à monter ſur le Trône. Je vous ſuplie trés humblement, Monſeigneur, & toute cete auguſte aſſemblée, que je vous en faſſe l'hiſtoire, & de m'excuſer ſi je ſuis un peu long. Il y a aſſez long-temps que je ſuis muet pour devoir parler aujourd'huy; & puiſque les Dieux me le permettent, j'eſpere que vous me le permettrez auſſi, avec d'autant plus de raiſon, qu'il s'agit de contenter vos eſprits, en juſtifiant mon innocence; mais avant que d'en venir à la preuve, agréez, s'il vous plaît, que je

vous en donne une juſte idée par l'hiſtoire que je ſouhaite de vous raporter. Elle eſt curieuſe, & digne de l'audience du plus auguſte Senat du monde.

L'Empereur qui étoit toûjours prévenu contre ſon fils, ne ſçavoit s'il devoit l'écouter davantage. Cependant aprés y avoir fait un peu de réfléxion, il lui dit d'un ton ſévere de continuer. Le Prince Eraſtus baiſſant la tête par reſpect, reprit auſſi-tôt la parole, & avec un air plein de confiance & de douceur, il fit ſon récit de cette maniere.

Il y avoit autrefois dans Alexandrie, un Marchand nommé Europus, qui avoit amaſſé tant de richeſſes, qu'il ne voulut plus en avoir davantage, au contraire de bien d'autres, qui ne ſont jamais contens de ce qu'ils ont. Ce Marchand quitta ſon négoce, & comme il n'avoit pour heritier qu'un fils unique nommé

Hermogenes, il appliqua tous ſes ſoins à en faire un grand perſonnage. Il lui donna les plus habiles gens du monde pour l'inſtruire, & pour le rendre capable des plus beaux Emplois. La fortune lui fut ſi favorable, qu'en peu de temps ſon fils aprit tout ce qu'un Gentilhomme de vertu & de mérite doit ſçavoir. Tous ces progrés lui donnerent beaucoup de joye, & augmenterent les eſperances qu'il avoit d'élever ſon fils aux dignitez. Mais à la fin conſiderant que ce jeune homme avoit l'humeur ſombre & mélancolique, il crut que cela venoit de la trop grande aplication qu'il avoit euë à ſes études, ou de ce qu'il n'avoit pas vû le monde; car il n'y a rien qui façonne plus les jeunes gens que de fréquenter les compagnies, & même de voyager. De ſorte qu'aprés avoir mené pluſieurs fois ſon fils chez les plus

honnêtes gens de la Ville, il réfolut de lui faire voir le Pays. Il fit équiper une Galere, où il s'embarqua avec luy. Apeine avoit-il navigé quelques jours, que la mer s'enfla de telle maniere, qu'il fut obligé de relâcher dans une Iſle fort agréable, & dont le peuple eſt trés-humain, & trés-courtois. Il y ſéjourna quelque peu pour faire voir à ſon fils toutes les beautez de cette Iſle, & enſuite il ſe rembarqua avec lui dans ſa Galére. Mais ils n'eurent pas ſi-tôt perdu terre, qu'ils virent deux Oiſeaux blancs comme Cygnes, qui voltigeoient au-deſſus de leur Galére, & qui vinrent ſe percher ſur l'antenne du principal mât, où ayant reſté un moment, ils firent ſemblant de vouloir ſe repoſer ſur la tête du jeune Hermogenes, & s'en retournerent ſur la hune, où ils firent le plus beau ramage qu'on ait jamais entendu. Tous ceux

de la Galére y prenoient un extrême plaiſir, & n'oſoient quaſi ſe remuer de crainte de les effaroucher.

Europus, qui avoit autrefois entendu parler des augures des Oyſeaux & de leurs pronoſtics, étoit fort en peine de ſçavoir ſi c'étoit un bon ou un mauvais préſage que le vol & le chant de ceux-cy. Dans cette inquiétude, il dit à ſon fils: ſeroit-il poſſible que ce que j'ay ouy dire fût veritable, qu'il y a des animaux, qui par de certaines actions préſagent les choſes avenir, & même qu'il y a des hommes aſſez ſçavans pour les deviner? Cela eſt trés-certain, répondit le jeune Hermogenes. Nous en avons pluſieurs exemples, par leſquels diverſes perſonnes ont prévû des malheurs long-tems avant qu'ils fuſſent arrivez. Et pour en être plus aſſurés, ils faiſoient des ſacrifices aux Dieux, avec des céré-

monies, dont je ne me ſouviens pas préſentement. Si ce que vous dites eſt vray, repliqua le pere, je voudrois bien ſçavoir ce que ſignifie le chant de ces Oiſeaux? Si vous en avez envie, interrompit Hermogenes, je vous l'expliqueray, quelque accident qu'il m'en doive arriver. Vous ſçaurez donc que tout ce que vous avez vû & entendu de ces Oiſeaux n'eſt autre choſe que pour marquer le reſpect & la joye qu'ils ont de ma grandeur avenir; ils ont même chanté mes loüanges par la beauté de leur ramage; & lorſqu'ils ſe ſont poſez dans un lieu plus haut que nous ne ſommes, c'eſt pour m'aprendre que je vous ſurpaſſeray en dignité & en richeſſes. Cependant quelque avantage qui m'arrive, je vous ſuplie de croire que je ne l'eſtimeray conſidérable qu'autant qu'il me procurera celui de vous honorer & de

vous ſervir toute ma vie.

Ce compliment, qui auroit fait un ſenſible plaiſir à un autre, produiſit un effet tout contraire en la perſonne d'Europus; car ayant entendu cette explication, il en fut tellement émeu de colére & de jalouſie, qu'il s'écria : Aux Dieux ne plaiſe que cet augure ſoit véritable, & afin qu'elle n'arrive jamais je veux préſentement le prévenir. En achevant ces mots, il ſe ſaiſit de ſon fils, & le jetta dans la mer. Il dit à ceux qui étoient dans la Galére, qu'encore qu'il eût déſiré l'élévation de ſon fils, il auroit eſté fâché qu'il fût devenu plus grand Seigneur que lui; & ainſi qu'il aimoit mieux mourir ſans heritier, que de ſe voir inferieur à un enfant. Auſſi-tôt il commanda de hauſſer les voiles, & de ſingler vers Aléxandrie, croyant que ſon fils étoit enſeveli dans les eaux. Mais il arriva tout le con-

traire ; car voulant faire périr ſon fils de crainte qu'il ne parvint à la grandeur que les Deſtins lui avoient préparé, il lui en fraya le chemin. Hermogenes nagea le mieux qu'il put pour ſe tirer du péril où il étoit ; & les Dieux ſecondérent ſi bien ſes efforts qu'en peu de temps il ſe trouva dans l'Iſle d'où il étoit parti. Les habitans de cette Iſle touchez de ſon malheur, le receurent avec beaucoup d'humanité, & lui donnerent tout ce qui lui étoit néceſſaire pour le conſoler. Trois ou quatre jours aprés, Hermogenes ſe promenant ſur le Port, aperceut un Vaiſſeau marchand qui y entroit pour prendre des rafraîchiſſemens. Il alla trouver le Patron du Navire qui étoit un des plus riches Négocians de Candie, nommé Sterifo, il lui compta ſon déſaſtre. Le Marchand en eut compaſſion, & lui demanda ce

qu'il prétendoit faire. Hermogénes lui répondit qu'il feroit tout ce qu'il lui plairoit, s'il vouloit bien le prendre auprés de lui. Sterifo voyant un jeune homme ſi plein de bonne volonté, le prit ; & Hermogenes s'atacha tellement à ſa perſonne, que Sterifo en fut trés content. Comme il n'avoit point d'enfans, & qu'il étoit même hors d'eſperance d'en avoir, il réſolut de l'adopter pour ſon fils. Quand il fut de retour en Candie, il en parla à ſa femme qui aprouva ſon deſſein. Comme la fortune commençoit à ſe déclarer en ſa faveur, ils lui changerent ſon nom en celui d'Euthicus qui ſignifie Bonaventure. Dés qu'il ſe vit adopté, il redoubla ſon zele & ſon ardeur envers Sterifo & ſa femme. Jamais on ne vit plus de complaiſance, de fidélité & de promtitude qu'il avoit pour leur ſervice. Il alloit au-

devant de tout ce qui pouvoit leur plaire, & ce qu'il faisoit étoit toûjours de si bonne grace, qu'ils s'aplaudissoient eux-mêmes du choix qu'ils avoient fait.

Dans ce temps le Roy de Candie, qui s'apelloit Critorneus, c'est-à-dire Juge des Oiseaux, étoit dans une peine extrême d'un malheur qu'il jugeoit lui devoir arriver, & ne sçavoit comment faire pour l'éviter. Les Candiots ses sujets, qui ne l'aimoient pas, attribuoient son chagrin à l'énormité de quelque péché qu'il eût commis. Sa peine étoit que toutes les fois qu'il sortoit de son Palais, trois Corbeaux se presentoient devant lui, voltigeant au dessus de sa tête & crossant de telle sorte, que le pauvre Prince étoit continuellement dans la crainte. Tellement que pour ne plus voir ni entendre des Oiseaux si incomodes,

& de ſi mauvais augure, il ne ſortoit plus de ſon Palais. Cette contrainte redoublant ſon chagrin, il fit trompeter & crier à haute voix par tout ſon Royaume, que s'il y avoit quelqu'un qui pût le délivrer du croaſſement & de la préſence de ces Corbeaux, il lui donneroit la moitié de ſon Royaume, & ſi c'étoit un jeune homme, il lui donneroit outre cela ſa fille en mariage. Ce cry étant fait, pluſieurs perſonnes de tout ſexe & de toute qualité ſe préſenterent pour délivrer le Roy du chagrin que lui donnoient ces Corbeaux. Les uns par la négromancie & l'invocation des eſprits, les autres par des ſacrifices & des prieres, & d'autres par des compoſitions médecinales & par mille autres moyens, firent tout leur poſſible pour ſatisfaire le Roy; mais aucun n'en put venir à bout. Le jeune Euthicus voyant cela,

ſe flata de faire mieux que les autres, vû qu'il ne s'agiſſoit que d'interpréter le vol, & le croaſſement de ces Oiſeaux. Il en parla à Sterifo qui aprouva ſon deſſein, & le préſenta lui-même au Roy, qui lui promit qu'auſſi-tôt qu'Euthicus l'auroit délivré, il tiendroit la parole qu'il avoit donnée, & même la confirma par ſerment. Le jeune Euthicus charmé de cette promeſſe, ſuplia le Roy de vouloir bien ſortir pour un moment de ſon Palais, l'aſſeurant de lui expliquer ſur le champ le vol & le croaſſement de ces Oiſeaux, & de lui ôter par ce moyen le chagrin qu'il en avoit. Ce Prince ſortit auſſi-tôt; mais il ne fut pas plûtôt dans la cour de ſon Palais, que les Corbeaux parurent en voltigeant au deſſus de ſa tête, & croaſſant plus fortement que jamais. Alors le jeune Euthicus dit au Roy: Sachez Seigneur, que le

vol & le croaſſement de ces Oiſeaux ne pronoſtique rien de mauvais contre vous ni contre aucun de vôtre Maiſon. Ils viennent ſeulement pour vous prier de décider un differend qui eſt entre-eux, & qui leur donne beaucoup de peine. Le Corbeau que vous voyez ſur la droite, & que je connois à ſon plumage pour être le plus vieux des trois, a pris pour femme cet autre qui ſemble mâle, & qui néanmoins eſt femelle. La cherté des vivres étant venuë, il l'a chaſſée & n'en a plus voulu. Deſorte que voyant cette rigueur, elle s'eſt donnée à ce jeune Corbeau qui eſt celui du milieu. Préſentement qu'ils trouvent dequoi manger le vieux Corbeau veut ravoir ſa femelle; mais comme elle n'en eſt pas contente, & que d'ailleurs le jeune Corbeau l'a ſecouruë durant la rareté des vivres, elle ne veut point retomber avec ſon

ſon vieillard. Cette conteſtation donnant lieu à un grand divorce parmi eux, ils ſont venus devers vous, afin que par vôtre autorité Royale, il vous plaiſe terminer leur differend par un Arreſt diffinitif, & auſſi-tôt que vous l'aurez rendu, je vous aſſeure, Seigneur, que Vôtre Majeſté ne les verra jamais. Le Roy ayant entendu ce diſcours, ajugea la femelle au jeune Corbeau, & n'eut pas plûtôt prononcé ſon jugement, que les Corbeaux s'envolerent ſans que depuis on les ait vûs. Tous les Spectateurs furent ſurpris de cette merveille, & particulierement le Roy, qui tranſporté de joye, embraſſa le jeune Euthicus. Il lui tint la promeſſe qu'il avoit faite; il lui donna ſa fille en mariage & la moitié de ſon Royaume. Il n'en fut pas plûtôt en poſſeſſion, que pour marquer à ſon pere adoptif la reconnoiſſance qu'il avoit de tou-

tes ſes bontez, il lui en donna le gouvernement général, & le traita & honora toute ſa vie, comme s'il n'avoit pas changé de condition. Quelque temps aprés le Roy ſon beau-pere mourut ſans laiſſer d'autre enfant que la femme d'Euthicus, qui herita de l'autre moitié du Royaume, & par ce moyen il devint Souverain de toute l'Iſle de Candie. Les Peuples l'aimoient parce qu'il étoit aimable; il ne vouloit que ce que la juſtice pouvoit permettre, & la moindre opreſſion lui faiſoit horreur. Un régne ſi doux & ſi charmant lui attiroit les vœux & les reſpects de tout le monde; il vivoit avec ſes Peuples comme un pere avec ſes enfans. Ils aprehendoient de lui déplaire, moins par la crainte du châtiment, que par celle de manquer d'amour & de vénération pour le plus juſte & le plus généreux de tous les Princes.

Pendant qu'Euthicus étoit ainſi cheri & reveré de tous ſes Sujets, la famine arriva dans la Ville d'Aléxandrie qui étoit le lieu de ſa naiſſance. Les pauvres y mouroient de faim, & les riches avoient peine à y ſubſiſter; en ſorte que les Aléxandrins n'ayant plus de bleds dans leurs greniers, députerent les plus habiles d'entre-eux pour en aller acheter ailleurs. Europus pere naturel d'Euthicus, qui l'avoit jetté dans la mer de crainte qu'il ne devint plus grand Seigneur que lui, fut un de ceux a qui l'on donna cette commiſſion. Pendant que les uns alloient d'un côté & d'autre, celui-cy arriva au port de Candie. Le Roy Euthicus envoya ſçavoir quelles gens étoient dans le Navire, d'où ils venoient & ce qu'ils demandoient. Aprés avoir eſté informé du ſujet de leur arrivée, du beſoin où étoit ſa Patrie, & du

Digitized by Google

nom du Patron du Navire, il crut que ce pouvoit être ſon pere. Il le fit venir dans ſon Palais ſous prétexte de lui parler d'autre choſe, & le retint à dîner avec lui; ce qu'Europus accepta avec beaucoup de reſpect. Comme ils étoient à table, le Roy s'informa de l'état de la Ville d'Alexandrie, & enſuite l'interrogea ſur le fait de ſa maiſon Il lui demanda comment il s'apelloit, & s'il avoit beaucoup d'enfans. Surquoi le pauvre Marchand ayant déclaré ſon nom, ſoupira en lui diſant qu'il n'avoit eu qu'un enfant qui étoit peri ſur mer. Peut-eſtre, dit le Roy, qu'il n'eſt pas mort. J'en connois un qui eſt bien échapé d'un auſſi grand péril que celui dont vous parlez; il eſt fils d'un Marchand d'Alexandrie; conſidérez bien ceux qui ſont icy, peut-être que vous y trouverez votre fils. Le marchand jetta la vûë ſur

tous ceux qui étoient dans la ſalle, & chacun ſe regardoit dans l'attente d'un événement ſi extraordinaire. Aprés les avoir tous bien examinez, il dit au Roy qu'il ne voyoit point que ſon fils fût là. Si vous aviez eu l'eſprit tranquile, répondit ce Prince, lors de l'apparition des deux Oiſeaux blancs, & de l'interprétation qu'on vous en donna, vous connoitriez vous-même ce que je vais vous dire. C'eſt moi que vous jettâtes dans la mer pour vous oppoſer au deſtin qui devoit faire un jour ma grandeur.

Le bon homme ayant entendu parler des deux Oiſeaux blancs, changea de couleur; mais quand il ſe vit dire en face, & en préſence de tant de gens de qualité le ſujet qui l'avoit obligé à commettre une action ſi inhumaine, ſa honte & ſa confuſion redoublerent, & ne trouvant point

de prétexte pour couvrir ſa faute, ou pour mieux dire ſon crime, il ſe leva de table, & ſe jetta aux pieds de ſon fils pour lui demander pardon, mais le Roy qui n'étoit pas moins généreux que puiſſant, le retint par le bras, & le pria qu'oubliant le paſſé, il uſât du pouvoir que les Dieux lui avoient donné, & qu'il étoit content de lui avoir fait connoître qu'il eſt impoſſible d'empêcher ce qu'ils ont une fois ordonné. Aprés quoy il envoya des bleds à ceux de ſa Patrie pour ſubvenir à leur famine. Il preſſa même ſon Pere de demeurer avec lui, & de faire venir en Candie tout le reſte de ſa Maiſon, pour joüir de la bonne fortune qui lui étoit arrivée contre toute aparence.

Par cette hiſtoire, vous pouvez connoître, Monſeigneur, & trés-honoré Pere, qu'il ne faut jamais rien faire contre la vo-

Digitized by Google

lonté du Ciel, & que ce qu'il a une fois déterminé ne peut jamais manquer. Toutes les Puiſſances du monde ne ſont rien en comparaiſon de la ſienne; ce ne ſont tout au plus que des ombres & des phantômes qui diſparoiſſent auſſi-tôt qu'il l'ordonne, ou s'il ne le veut pas, il s'en ſert malgré eux pour l'execution de ſes jugemens. Cette verité étant conſtante, mes Philoſophes & moy conſiderant le péril où j'allois m'expoſer en venant à Rome, & ſachant qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour m'en tirer, que d'être ſept jours dans le ſilence, ſuivant ce qu'un Aſtre m'avoit prédit, me promirent de parler pour moy. Je réſolus ſur cela d'executer vos ordres, & de m'abandonner à mon deſtin, qui auroit eſté funeſte ſi j'avois agi autrement. Il eſt vray que ſi d'un côté ce ſilence m'a eſté utile, de l'autre il

m'a cauſé bien du chagrin par les mauvaiſes impreſſions qu'il vous a données de ma conduite. Les fauſſetez & les calomnies de l'Imperatrice ont triomphé pendant quelque temps de mon innocence : mais à préſent que je puis la faire connoître ſans aucun riſque, ſouvenez-vous, s'il vous plait, Monſeigneur & trés-honoré pere, que toutes les femmes ſont ſuſceptibles de colére, & particuliérement l'Imperatrice plus que toute autre. Elle veut tout ce qu'elle veut, ſans conſiderer ſi cela eſt raiſonnable ou non ; & quand on n'obéït pas à ſes ordres, la colére & la haine ſuccedent à ſon amitié. Celle qu'elle avoit pour moy au commencement, s'eſt tournée en fureur, & la qualité que j'ay d'être ſon beau-fils, ne l'empêche pas de vouloir me faire mourir avec infamie. Mais cela ne me ſurprend pas. Je connois aſſez le

foible & les emportemens des femmes. L'hiſtoire nous en fournit aſſez d'exemples, comme la haine implacable qu'Ino conceut contre Phrixus & Hellé ; celle de la cruelle Phedre contre l'innocent Hippolite, & pluſieurs autres que j'aurois eu pour compagnons de mon ſort, ſi le Ciel ne m'eût montré le chemin de l'éviter, ce que j'ai fait par le moyen de mes Maîtres qui ſont icy, & auſquels je ſuis redevable non ſeulement des bonnes inſtructions que j'ay reçûës d'eux, mais encore de l'honneur & de la vie qu'ils m'ont conſervé. Car quant au crime dont l'Imperatrice tâche de me noircir, en diſant que j'ay voulu la forcer, ce qu'elle prétend prouver par la fuite que je pris, il m'auroit été facile de faire connoître alors mon innocence s'il m'avoit eſté permis de parler. Mais connoiſſant par le cours des Aſtres que

le moindre mot que j'euſſe dit au lieu de me tirer du péril, m'eût plongé dans un abîme de malheurs, j'ay eſté contraint de ſouffrir toutes les calomnies imaginables, pour les refuter maintenant, & faire connoître à tout le monde mon innocence. Néanmoins avant que d'en venir là, je vous ſupplie, Monſeigneur, & trés honoré Pere, de faire venir ici l'Imperatrice, afin d'éclaircir la verité de ce que j'ay à dire, & de croire que la colére & la vengeance n'auront aucune part dans ma défenſe.

Le diſcours du Prince Eraſtus fut prononcé avec tant de force & d'éloquence, que non ſeulement l'Empereur, mais tous les Sénateurs, & generalement tous ceux qui l'avoient entendu, en furent trés ſatisfaits. Ainſi l'Empereur ſe leva auſſi-tôt, & ayant receüilli les voix, il ordonna que l'Imperatrice viendroit ſur le

champ. Comme elle fut avertie par ſes eſpions de toutes les choſes que le Prince Eraſtus avoit dites pour ſe défendre, elle réſolut de s'évader ; mais ce fut trop tard ; car elle n'eut pas ſi-tôt pris cette réſolution que les gardes de l'Empereur la ſurprirent. Elle fut ſi étonnée de les voir, & d'entendre le ſujet de leur commiſſion, qu'elle demeura paſle & tremblante, ſans pouvoir dire une ſeule parole. Ils jugerent par ſon étonnement que le crime, dont elle chargeoit le Prince Eraſtus, étoit faux & ſupoſé ; deſorte que ſans differer un moment ils l'amenerent devant l'Empereur. Les Senateurs à ſon arrivée, ſe leverent par reſpect, & lui firent la réverence ; mais elle n'y répondit pas, au lieu qu'auparavant elle rendoit à la moindre perſonne, le ſalut qu'on lui faiſoit ; cette incivilité qui venoit moins de ſon orgüeil que de ſa

consternation, fut interprétée en mauvaise part. Les Sénateurs l'atribuerent à sa fierté qu'ils jugerent mal placée, & fort à contre-tems. L'Imperatrice s'étant donc assise à côté de l'Empereur, avec le même air qu'elle étoit entrée dans le Senat, le Prince Erastus poursuivit son discours avec la même force qu'il l'avoit commencé. Il parla des lettres & des riches présens qu'elle lui avoit envoyez avant son départ, des carresses qu'elle lui avoit faites, & des douceurs qu'elle lui avoit dites depuis son arrivée à Rome, pour l'engager à commettre un inceste avec elle. Il s'étendit un peu sur l'horreur de ce crime; & ensuite il dit, que l'Imperatrice voyant qu'il avoit mieux aimé s'enfuir que d'y consentir, la rage de se voir mépriſée, & la crainte qu'il ne découvrît à l'Empereur la passion criminelle de cette Princesse, la

porterent à dire qu'il l'avoit voulu forcer, afin d'exciter l'Empereur à le faire tuer sur le champ sans lui donner le temps de se justifier. Tellement que n'ayant pû satisfaire sa passion infâme, elle avoit voulu assouvir sa vengeance. Il est vray, dit-il, que la fortune lui fut d'abord aussi favorable, qu'elle m'étoit contraire; mais les Philosophes trouverent le moyen de faire suspendre l'execution de cette funeste Sentence, jusques à ce que je fusse en état de parler avec sureté. Est-ce là, Madame, ajoûta-t'il, la reconnoissance que vous devez avoir de l'honneur que l'Empereur mon Pere vous a fait? est-ce là le serment de fidélité que vous lui avez fait devant les Dieux, & aux pieds de leurs Autels? N'apréhendez-vous pas la justice de leurs jugemens. Si vous vous échapez à celle des hommes, comptez que vous ne vous échaperez

pas à celle des Dieux, & qu'ils vous puniront non seulement pour avoir manqué aux promesses que vous avez faites en leur presence, mais encore pour avoir voulu couvrir ce crime par un autre crime plus énorme, en voulant m'ôter injustement & la vie & l'honneur.

Pendant que le Prince Erastus parloit de la sorte, cette miserable Princesse ne sçavoit que répondre. La honte lui couvroit le visage; ses yeux étoient continuellement baissez, & changeant de couleur à tous momens, elle ne faisoit que soupirer. L'Empereur & le Sénat l'interpellerent de répondre, & de prouver son accusation, mais elle ne fit que redoubler ses soupirs & ses larmes. Toutes ces choses qui étoient autant d'indices de son crime, que de marques de l'innocence du Prince Erastus, obligerent le Sénat, & tous les Auditeurs à se

déclarer pour lui. Les Parens mêmes de l'Imperatrice furent de ce nombre, & ſe jetterent aux pieds du Prince pour lui demander pardon des pourſuites qu'ils avoient faites contre lui, en lui diſant qu'ils avoient eſté trompez comme l'Empereur, par les impoſtures de leur parente. Le Prince Eraſtus les receut trés-bien, & s'en alla droit à l'Empereur, qui voyant l'innocence de ſon fils, & ſe ſouvenant du ſonge qu'il avoit eu la nuit précedente, l'embraſſa ſi tendrement, que les larmes de joye lui en vinrent aux yeux, de le voir pour ainſi dire réſuſcité. Comme il vouloit s'excuſer de la Sentence rigoureuſe qu'il avoit prononcée contre-lui, le jeune Prince l'interrompit, en lui témoignant que ſon ſilence en avoit eſté la cauſe. Aprés quoi il demanda à l'Empereur s'il lui reſtoit encore quelque ſcrupule

dans l'ame, afin de l'éclaircir entierement. Le Sénat lui répondit qu'on le tenoit ſuffiſamment juſtifié, & innocent du crime dont on l'avoit accuſé. L'Empereur le fit aſſeoir auprés de lui, pour délibérer ſur ce qui étoit à faire touchant l'Imperatrice. Le Prince Eraſtus, qui étoit naturellement généreux, ſuplia l'Empereur de vouloir bien lui pardonner en faveur de ſon ſexe, & de l'honneur qu'elle avoit de lui apartenir. Mais ce Prince qui aimoit extrêmement la juſtice, refuſa la priere de ſon fils. Et comme il venoit d'aprendre qu'on ne peut jamais bien juger d'une choſe où l'on a interêt, il remit le tout au jugement du Sénat, qui envoya l'Imperatrice en priſon dans le deſſein de la juger le lendemain, ſuivant la peine du Talion.

CHAPITRE XXIV.

L'Imperatrice Aphrodisia convaincuë de l'énormité de son crime, se tuë dans la Prison pour éviter une mort ignominieuse.

LES sentimens de respect & d'amour que les Romains avoient pour le Prince Erastus, étoient si grands, qu'aussi-tôt qu'ils eurent apris que son innocence étoit reconnuë, ils en eurent une joye qu'on ne peut exprimer. Les ruës étoient tenduës de tapisseries, & l'on n'y voyoit que plaisirs, que danses, & que festins. Tous les grands de Rome vinrent féliciter ce Prince, qui les receut d'une maniere modeste sans vouloir tirer aucune vanité de la victoire qu'il venoit de remporter. Il faisoit bien connoître par-là quel étoit son caractere,

Digitized by Google

puiſque dans la bonne, & dans la mauvaiſe fortune, il étoit toûjours égal. On ne remarqua point la même choſe en la perſonne de la malheureuſe Imperatrice; car ſe voyant la nuit dans une Tour grillée de fer, & fermée de pluſieurs groſſes portes, dont la vûë faiſoit fremir, elle commença à déplorer ſon déſaſtre; & la rage ſuccedant à ſes larmes, elle ſe mit à déteſter la terre & les Cieux, & à chercher les moyens de perdre non ſeulement ſon beau-fils, mais encore l'Empereur, le Senat, Rome, l'Empire & tout le monde. Aprés avoir long-temps rêvé ſur ce ſujet, & voyant que la choſe étoit impoſſible, elle tourna toute ſa colére contre elle-même. Elle s'arrachoit les cheveux, elle s'égratignoit le viſage & vouloit ſe faire mourir. Mais n'ayant rien pour s'étrangler ni pour ſe tuer, elle ſe trouva plus miſérable que ceux qui peuvent encore ſe don-

ner la consolation de se délivrer de leurs peines par la mort.

Surquoi sa douleur augmentant son désespoir, elle tomba évanoüie. Elle demeura quelque temps en cet état; mais ses esprits étant revenus, son désespoir recommença. Elle fit mille imprécations contre les Dieux, & contre les hommes. Elle déchira ses habits, & dans ce temps, elle se sentit piquée à un doigt jusqu'au sang. Elle chercha par tout ce qui l'avoit blessée, pour voir si elle ne pourroit pas s'en faire une playe plus grande, afin de donner à son âme une issuë pour sortir de son corps malheureux. Aprés avoir bien cherché, elle trouva une grande aiguille dont elle se servoit quelque fois pour s'amuser. Elle la prit aussi-tôt, & se jettant sur son lit, Voicy, dit-elle, tout à propos ce qu'il me faut pour finir mon malheur. Ah! aiguille, ajoûtoit-elle, tu m'as servi autre-

fois à me tirer d'inquietude, en travaillant avec moy ; maintenant il faut que tu me tires de tous les maux où je ſuis, & je t'en aurai la derniere obligation. En achevant ces mots, elle enfonça l'aiguille au deſſous de ſon téton gauche, & la pouſſa ſi fortement, qu'elle s'en perça le cœur. Elle mourut un moment aprés, paroiſſant plûtôt dans un état de ſommeil, que dans celui de la mort. Ceux qui étoient à ſa garde, voyant le jour venu, entrerent dans ſa chambre pour ſçavoir ſi elle avoit beſoin de quelque choſe; mais comme elle étoit couchée ſur ſon lit, ils crurent qu'elle dormoit, ce qui les obligea de s'en retourner doucement de crainte de l'éveiller. Ils étoient fort étonnez qu'ayant une affaire auſſi conſidérable que la ſienne, & de laquelle dépendoit ſon ſalut ou ſa perte, elle pût dormir ſi tranquillement.

Cependant le Prince Eraſtus

ſolicitoit pour elle, & prioit les Juges de la ſauver, ou du moins d'adoucir ſa peine. Les Senateurs auroient bien voulu le contenter; mais ils avoient des ordres ſi précis de l'Empereur de la juger ſuivant la rigueur des Loix, qu'ils n'oſoient y contrevenir. Ils ordonnerent néanmoins qu'avant de faire droit, l'Imperatrice prendroit tel Avocat qu'elle voudroit pour plaider ſa cauſe ou en ſa preſence, ou en ſon abſence, ſelon qu'elle le jugeroit plus à propos. Cette concluſion priſe & arrêtée par le Sénat, il ordonna de faire venir l'Imperatrice, afin qu'elle vît les ménagemens dont on ſe ſervoit à ſon égard, malgré les rigueurs & les precipitations dont elle s'étoit ſervie contre le Prince Eraſtus. Ceux à qui le Sénat avoit commandé d'amener l'Imperatrice, la trouvant encore couchée, & croyant qu'elle dormoit, voulurent l'éveiller; mais voyant

qu'elle ne disoit mot, ils crurent que quelque accident lui étoit arrivé. On lui jetta de l'eau sur le visage, on lui frapa dans la main. Enfin considerant que tout cela étoit inutile, on envoya chercher les Medecins & les Chirurgiens de l'Empereur. Quand ils furent arrivez, ils lui tâterent le poux, & dirent qu'elle étoit morte. Le Sénat en fut aussi-tôt averti, & ne sçavoit d'où procédoit sa mort; car de l'attribuer à la crainte & à la tristesse, il ne pouvoit croire que l'une & l'autre eussent esté capables de la faire mourir, comme auroit pû faire une douleur ou une joye excessive, ainsi il ordonna qu'on cherchât par tout le corps de l'Imperatrice pour voir si elle ne se seroit pas fait quelque blessure, & en cas qu'on n'en trouvât point, qu'on l'ouvrît. Les Médecins & les Chirurgiens executerent cet ordre, & aprés avoir bien cherché, ils

trouverent la piqueure que l'aiguille lui avoit faite au doigt Ils traiterent cela de bagatelle, & cherchant toûjours, ils apperceurent ſous le téton gauche de l'Imperatrice un peu de ſang. Un des Chirurgiens poſa le doigt deſſus,& y ſentant quelque choſe de dur, il apuia davantage; en ſorte qu'il aperceut la tête de l'aiguile, & la tira auſſi-tôt du corps de l'Imperatrice. Alors n'étant plus en peine de ſçavoir dequelle maniere elle étoit morte; ils furent trouver l'Empereur auquel ils dirent cette nouvelle. Ce Prince la plaignit d'abord, & cependant ne voulant pas empêcher le cours de la Juſtice, il remit au Senat la diſpoſition de faire de ſon corps ce qu'il jugeroit à propos, tant à cauſe de l'infidelité qu'elle avoit commiſe en ſon endroit, que parce qu'elle avoit voulu faire mourir injuſtement l'heritier de l'Empire. Mais le Prince Eraſtus, qui aimoit à

pardonner, & qui avoit fait tout ſon poſſible pour ſauver l'Imperatrice, ne voulut point permettre qu'on fit aucun outrage à ſon corps ; ce qu'il obtint de l'Empereur, & du Senat, & ce qui redoubla les ſentimens d'eſtime & d'amitié que tout le monde avoit pour lui. La Cour & tout l'Empire prirent le deüil de cette Princeſſe, & ſes funerailles furent faites avec toute la pompe & la cérémonie dûë à ſa qualité, ainſi qu'on voit encore gravé ſur ſon tombeau. L'Empereur ſoit de regret ou de vieilleſſe, ne vécut pas long-temps aprés la mort de l'Imperatrice. Et comme de ſon vivant il avoit élû ſon fils pour ſon Coadjuteur, aprés ſon décez il ſuccéda à l'Empire. Il le gouverna ſi bien que tout le monde en fut content ; & chacun faiſoit des vœux, afin que ſa vie fût auſſi longue qu'elle étoit glorieuſe.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE
NAG 2019515
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google